

JAMES HADLEY

corré
noir



CHASE

dans le cirage





JAMES HADLEY

cinéma
noir



CHASE

dans le cirage



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

97 – LA CROQUEUSE DE CARATS

(MICHAEL BRETT)

98 – LA NEIGE D'ISTANBUL

(MEL ARRIGHI)

99 – KIDNAPPING A LA ROMAINE

(WILLIAM MURRAY)

JAMES HADLEY CHASE

Dans le cirage !

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JACQUES-LAURENT BOST



GALLIMARD

Photographie de l'auteur :

© Max Feissel.

Titre original :

STRICTLY FOR CASH

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.**

© Éditions Gallimard, 1949, pour la traduction française.

PREMIÈRE PARTIE

COMBINE

CHAPITRE PREMIER

Nous arrivâmes à Pelotta le soir vers neuf heures et demie après quatre heures de route. C'était une petite ville de la côte de Floride, pareille à cent mille autres, avec des magasins, des boutiques de souvenirs, des cafés et des postes à essence.

En descendant la rue principale, Sam Williams, le chauffeur du camion, me nommait au passage les endroits dignes d'intérêt.

— Ça, c'est l'hôtel de l'Océan, dit-il en désignant du pouce, au coin de la rue qui menait à la mer, une bâtisse clinquante pleine de métal chromé et de lumière au néon avec un vélum vert bouteille à l'entrée. Il appartient à Petelli jusqu'à la dernière brique. D'ailleurs, la ville entière appartient à Petelli, ou presque. Le stade aussi est à lui. C'est ça, là-haut.

Seul, au sommet d'une colline, un bâtiment circulaire en béton dominait la ville. Le centre était à ciel ouvert et les gradins étaient recouverts d'un toit sur lequel on avait installé d'immenses batteries de projecteurs, fixés sur des cadres en acier qu'on pouvait braquer sur le ring.

— Ça doit rapporter un fric fou, ce truc-là, dit Williams.

Il essuya sa grosse face rouge et charnue d'un revers de main et cracha dehors.

— Petelli organise un combat de boxe par semaine, le samedi soir.

Il tourna à droite et engagea le camion dans une rue étroite bordée de bâtisses en bois. Au bout de la rue on distinguait la plage : l'océan scintillait sous la lune comme une feuille de papier d'argent.

— La boîte à Tom Roche fait le coin, face à la mer, dit Williams, en ralentissant. Je suis en retard sur l'horaire, sans ça, je vous aurais accompagné ! Dites-lui que vous venez de ma part. Il vous trouvera une combine pour Miami. S'il ne marche pas, parlez à sa femme, c'est une brave gosse.

Il arrêta le camion sur le quai vaguement éclairé. J'ouvris la portière et me laissai glisser à terre.

— Merci de m'avoir ramassé. J'espère qu'on se reverra.

— Je reviendrai vous voir. Salut, mon vieux, et bonne chance.

Je regardai le camion s'éloigner le long du quai, puis je me dirigeai

vers le bistrot de Tom Roche.

C'était une bâtisse à un seul étage, construite avec du bois d'épaves et peinte en blanc. Les deux battants de la porte étaient ouverts, un phono mécanique jouait dans la nuit.

Je montai les trois marches de l'escalier de bois et m'arrêtai sur le seuil pour examiner l'intérieur. Quelques tables dispersées dans une salle assez grande, un comptoir sur lequel fumaient trois percolateurs, une demi-douzaine de tabourets en bois le long du comptoir, et, au plafond, un gros ventilateur électrique qui brassait l'air chaud.

Deux hommes en maillot de corps et pantalon de toile crasseux étaient assis à une table près de la porte. A une autre table, à droite du comptoir, près du piano mécanique, était installé un grand type lourdement charpenté vêtu d'un complet de toile blanche orné d'une cravate à raies rouges et jaunes. En face de lui, un petit homme gras en complet brun et coiffé d'un panama regardait dans le vide d'un air abruti. Assis sur un tabouret, un chauffeur de camion, en veste et pantalon de cuir, était accoudé au comptoir, la tête dans les mains. Derrière le comptoir, une femme mince et pâle, Alice Roche, pensai-je, disposait deux tasses de café sur un plateau. A l'autre extrémité du comptoir, Tom Roche fourbissait un percolateur. Il était petit, brun et maigre avec une bouche dure et amère et une crinière de cheveux noirs et raides.

Je restai quelques secondes dans le noir, à regarder. Personne ne m'avait vu.

Je regardai la femme se diriger vers le grand type et son gros compagnon. Comme elle posait les tasses de café sur leur table, le grand type lui décocha un sourire et lui empoigna la jambe au-dessus du genou.

Elle se raidit, faillit lâcher la tasse et tenta de se dégager, mais les gros doigts tenaient bon. Le type souriait toujours. Je m'attendais à ce qu'elle le giflât ou se mît à crier, mais elle ne fit ni l'un ni l'autre. Elle tourna vivement la tête vers Tom Roche, qui, tout à son travail, n'avait rien vu. A l'expression de la femme, je compris qu'elle craignait de provoquer une scène qui eût entraîné Roche dans une bagarre trop dure pour lui. Je sentis quelque chose se nouer dans ma poitrine, mais je ne bronchai pas. Ç'aurait été très simple d'entrer et de casser la gueule à ce gorille, mais ça n'aurait guère ménagé l'amour-propre de Tom Roche. Un homme n'aime pas qu'on défende sa femme quand il est là pour le faire.

Elle se pencha et essaya de desserrer les doigts du type, mais elle n'était pas de force.

Le gros homme au complet brun donna une tape sur le bras du gorille et lui chuchota quelques mots d'un air implorant, en désignant

d'un coup d'œil Roche qui reculait pour admirer le brillant de son percolateur.

De sa main, libre, le gorille lui envoya une bourrade, le genre de bourrade qui vous donnerait un rouleau compresseur si vous rentriez dedans par inadvertance. Le gros en suffoqua.

La main glissa au-dessus du genou, et la femme, prise d'une fureur désespérée, donna un coup de poing dans le nez du type.

Le type l'injuria. Tom Roche les regarda et sa figure pâle tourna au vert. En quatre enjambées chaloupées il sortit de derrière le comptoir. Il portait au pied droit une chaussure orthopédique qui corrigeait un raccourcissement de la jambe, mais il boitait quand même, comme si à chaque pas son pied avait plongé dans un trou.

Le gorille lâcha la femme et l'écarta d'un geste qui l'envoya dinguer à travers la salle. Elle atterrit dans les bras du camionneur qui était descendu de son tabouret et regardait la scène, bouche bée, sans faire un geste pour intervenir.

Quand Roche fut arrivé devant la table, le type ne se leva même pas. Il ricanait. Roche lança son poing vers la tête du type. Le type esquiva le coup qui arriva dans le vide. Roche perdit l'équilibre et tomba en avant. Le type le redressa d'un direct à l'estomac. Roche vola à travers la salle, alla dinguer contre le comptoir, glissa par terre et resta là, haletant.

Le gorille se leva.

— On s'en va, dit-il au gros homme. J'en ai marre, de cette boîte.

Il s'approcha de Roche qui essayait en vain de se relever.

— Tape-moi encore dans la gueule, crevette, et je te mets en bouillie, dit-il, en prenant son élan pour lui donner un coup de pied.

Je traversai la salle en trois enjambées et je repoussai le type. Je le fis pivoter et je le frappai en pleine figure. Le coup claqua comme un coup de revolver et produisit l'effet désiré. Les yeux du type s'embuèrent et il chavira en arrière.

— Si tu as envie de donner des coups de pied, dis-je essaie un peu sur moi. Je t'attends.

Si la rage ne l'avait pas rendu à moitié fou, il n'aurait pas réagi comme ça : un swing téléphoné qui partit des chevilles. Le genre de coup de poing qu'on envoie à un type qui ignore tout de la boxe. Un coup qui aurait aplati un éléphant s'il avait atteint son but, mais qui le manqua.

J'esquivai et lui servis ma spécialité : un crochet du droit très court, avec tout mon poids derrière. Mon poing explosa sur ses mâchoires comme un boulet et le type s'affala d'un bloc. Je n'attendis pas de voir s'il se relevait. Je savais qu'il n'en ferait rien : quand ils

tombent comme ça, ils restent par terre.

Je me tournai vers le gros type.

— Balayez-moi ce tas d'ordures avant que je me fâche pour de bon.

Le gros type regardait son copain répandu par terre comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Il s'agenouilla près de lui, tandis que j'allais aider Roche à se relever. Il était encore essoufflé, mais il tenait debout et il en voulait encore. Il fit un mouvement vers le colosse pour le frapper à nouveau, mais je le retins.

— Il a eu son compte, dis-je. Pas la peine de vous casser les poings sur ce gros tas. Calmez-vous.

Sa femme s'approcha de lui et le prit dans ses bras. Je la laissai s'occuper de lui et j'allai rejoindre les deux hommes en maillot de corps et le camionneur qui regardaient le grand type étendu à leurs pieds.

Le gros homme s'escrimait en vain à le ramasser.

— Il a la mâchoire démise, dit le camionneur avec un sifflement admiratif. C'est la première fois que je vois un coup pareil ! A un centimètre, et bing ! Ma foi, il ne l'a pas volé, le gros tas.

— Enlevez ça d'ici, dis-je. Allons, les gars ramassez-le et portez-le dehors.

Le gros homme releva la tête. Il avait les yeux comme des flaques de bière, et je crus qu'il allait fondre en larmes.

— Vous avez cassé la mâchoire à mon gars, dit-il, et il a un match samedi.

— C'est le cou que j'aurais dû lui casser, dis-je. Sortez-le d'ici, des fois que je change d'idée et que je finisse le boulot.

Le grand type ouvrit les yeux, poussa un gémissement et s'assit. Sa mâchoire inférieure pendait laidement de travers et il avait une vilaine tache rouge sur la joue. Les deux types en gilet de corps le hissèrent sur ses pieds et l'emmenèrent. Il les suivit sans me regarder, la tête basse, les yeux vitreux, les jambes en caoutchouc. Le gros homme fermait la marche. Il avait l'air de suivre l'enterrement de sa mère.

Le camionneur se tourna vers moi et me dévisagea comme si j'étais tombé du ciel sur un nuage de feu.

— Ça alors, elle est bien bonne ! s'écria-t-il. Vous savez qui c'est, le gars que vous avez assommé ? C'est Joe Mac Cready, le champion du patelin. Il rencontre le Kid de Miami samedi, et il y a un tas de fric d'engagé sur ce match. Si vous voulez un conseil, mon vieux, quittez la ville. Quand Petelli saura ce que vous avez fait à Mac Cready, il sera fou. Sans blague. Petelli est aussi dangereux qu'un serpent à sonnettes.

Faites vos paquets et filez !

CHAPITRE II

Je repoussai ma chaise et cherchai une cigarette dans ma poche. Mais Roche m'arrêta d'un geste. Ce soir tout était au compte de la maison. Je venais de faire un dîner comme je n'en avais plus fait depuis des années, et pendant que je mangeais, Roche et sa femme Alice, m'avaient tenu compagnie. Ils me plaisaient tous les deux. C'était le genre de personne avec qui je m'entends toujours bien. On s'appelait par nos prénoms, avant la fin du dîner.

C'étaient eux qui avaient fait les frais de la conversation pendant que je mangeais. Maintenant, c'était mon tour de parler.

— Vous vous demandez peut-être ce que je suis venu faire ici, commençai-je quand Roche eut allumé une cigarette. Eh bien ! voilà : je suis de Pittsburgh. Mon vieux tenait un bistrot en face des aciéries Carnegie. Vous imaginez sans doute qu'un bistrot installé devant les plus grandes aciéries du monde, ça devait rapporter ? Eh bien ! non. Ne me demandez pas pourquoi. Moi-même, je n'y ai jamais rien compris. Quand le vieux est mort, ç'a été la débâcle. Heureusement, parce que sans ça, j'y serais peut-être encore. Le fait est que j'ai dû vendre pour payer les dettes, et que je me suis trouvé à la rue. Ça m'a donné l'idée d'aller voir en Floride comment c'était fait, et bon Dieu, je ne le regrette pas !

Roche se gratta la mâchoire et me jeta un regard en coin.

— Qu'est-ce qu'il y a de si bien que ça en Floride ?

— Tu n'es jamais allé à Pittsburgh ? De la suie, de la boue, du bruit et du brouillard, c'est ça, Pittsburgh. C'est pour ça que la Floride est formidable.

— Tu as peut-être raison. Moi, j'ai toujours vécu ici et il y a des moments où j'en ai assez, du soleil.

— Mon vieux, tu ne connais pas ton bonheur ! Je viens de passer les trois semaines les plus heureuses de ma vie à voyager en camion jusqu'ici. C'est un pays du tonnerre. (Je me penchai en avant.) A propos, j'ai fait le dernier bout de route avec un nommé Williams. C'est lui qui m'a dit de venir ici. Tu le connais ?

— Je pense bien ! Ça fait des années qu'on se connaît.

— Il m'a dit que tu me trouverais un camion pour Miami. Tu crois que tu pourras ?

— C'est facile. En ce moment c'est Josh Bâtes qui fait Miami. Je lui garde son courrier. Il passe le prendre demain matin, je t'arrangerai ça. Alors, tu vas à Miami ?

— Tu parles !

— Dis donc, Alice, dit Roche, si tu donnais un peu de bière ? Tu ne vois pas que ce gars-là meurt de soif ?

Comme elle allait chercher de la bière à la cuisine, il enchaîna :

— C'est le plus beau crochet que j'aie vu, depuis Dempsey. Tu boxes ? Je parie que oui. Je t'ai vu esquiver, et puis le swing...

— J'en ai fait, mais j'ai laissé tomber : trop de combines...

Il me regarda.

— Balancé comme tu es, et avec un crochet pareil, tu aurais fait des étincelles. Contre qui tu as boxé ?

— J'ai fait trois rounds avec Joe Louis, un jour qu'il manquait de sparring-partner, pendant une tournée de match exhibition pour les troupes. Un bon gars, Joe. Il m'a dit que j'avais une bonne droite.

— Il t'a dit ça, Joe ?

Roche avait l'air impressionné.

— Ce que j'ai fait de mieux, c'est le jour où j'ai remplacé Abe Levsky. J'ai descendu Jack Weiner au deuxième round.

— Quoi ? dit Roche, médusé. Jack Weiner ? Le champion de Californie ?

— Soi-même. Il n'était pas encore champion, à l'époque, mais c'était un drôle de boxeur. J'ai eu du pot, je l'ai cueilli à la mâchoire. Je crois qu'il était un peu trop sûr de lui.

— Eh ben mon vieux ! Ce n'est pas rien ! Qu'est-ce qui t'a pris de laisser tomber ?

— C'est que ma figure me plaît bien telle qu'elle est. Et puis j'avais d'autres projets.

— Moi je trouve que c'est du bien perdu. Du moment que tu as battu Weiner...

— Le camionneur m'a dit de ne pas moisir dans le patelin. Il paraît que Petelli pourrait râler pour l'histoire Mac Cready.

— Ne t'en fais pas pour Petelli. Solly Brant lui dira comment ça s'est passé. En plus, Petelli est pour le Kid de Miami. Si tu avais assommé le Kid, tu n'avais plus qu'à filer au trot. Mais Petelli se fiche de Mac Cready !

— Solly Brant, c'est le gros type qui était avec Mac Cready ?

— C'est ça. Il a Mac Cready sous contrat, et je crois bien qu'il s'en mord les doigts. Ce n'est pas le mauvais type, mais qu'est-ce que tu veux faire de Mac Cready ?

Alice revenait avec les deux canettes de bière.

Roche avait insisté pour que je passe la nuit chez eux et j'avais accepté de grand cœur. Ça faisait trois semaines que je dormais à la dure et l'idée de passer la nuit dans un lit me tentait fort. Au bout d'un moment, je me levai.

— Si ça ne vous fait rien, je vais aller me coucher. J'ai fait huit heures de camion dans ma journée et je dors debout.

— Vas-y. Alice va te montrer ta chambre, dit Roche en se levant. (Il me tendit la main.) Et encore merci.

— De rien, dis-je en lui serrant la main. Merci pour le dîner. C'était quelqu'un.

Alice me conduisit à une petite chambre du premier étage qui donnait sur la mer.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— J'ai tout ce qu'il me faut. Ce lit m'a l'air rudement bon.

— Vous pouvez prendre un bain. C'est la porte à côté.

— Je vais le faire. Vous savez, vous êtes drôlement gentils tous les deux.

— On vous doit bien ça, Johnny. Cette grande brute aurait sûrement démoli Tom. Il n'est pas très costaud.

— Non, mais il est gonflé. Vous pouvez être fière de lui !

— Oh ! mais je le suis. (Elle posa sa main sur mon bras, les yeux brillants.) Il a eu de durs moments, mais il a toujours été bien avec moi. Si vous n'étiez pas arrivé à temps ce soir...

— Ce n'est rien du tout. Je suis heureux d'avoir été là.

— En tout cas, je voulais vous dire que je vous trouvais formidable.

Et elle s'en alla, me laissant un peu ému et tout confus.

Je pris un bain et restai vautré dans l'eau chaude une bonne demi-heure. Je les entendais causer, au rez-de-chaussée. Quand je fus couché, Roche monta et entrebâilla ma porte :

— Tu es bien installé ? demanda-t-il, puis il entra et se planta au pied du lit.

— Aux pommes, dis-je en souriant.

Il me regarda, dansant d'un pied sur l'autre et s'essuya le nez d'un revers de main. Il avait l'air très grave.

— Tu voulais me parler ? demandai-je.

Je voyais qu'il avait quelque chose à me dire, mais qu'il ne trouvait pas ses mots.

— Eh bien ! oui. Moi et Alice on a parlé de toi. J'ai une proposition à te faire. Qu'est-ce que ça te dirait de travailler avec

nous ? On s'en tire pas mal, mais ça pourrait rapporter plus. Si on t'avait avec nous, on pourrait développer l'affaire. Je ne dis pas que ce sera la fortune, mais si ça t'intéresse, je te montrerai les chiffres. Ce n'est pas une place que je te propose. C'est le tiers des bénéfices. Ça ne serait pas la mauvaise vie. Qu'est-ce que tu en dis ? Alice et moi, on serait contents de t'avoir avec nous.

Je le regardai, bouche bée, n'en croyant pas mes oreilles.

— Mais tu es cinglé ! dis-je en me redressant. Tu ne sais absolument rien de moi ! Tu ne vas tout de même pas m'offrir un tiers de tes bénéfices, simplement parce que j'ai tapé dans la gueule d'un type. Qu'est-ce qui te prend ?

Roche s'assit au pied du lit.

— On a besoin de quelqu'un, Johnny. On a besoin d'un gars comme toi. D'abord tu es du métier. Ensuite tu peux cogner... Moi je ne peux plus. Il y a pas mal de durs ici, et je ne peux plus grand-chose contre eux. Tu nous es sympathique. On sait que tu vaudras largement ta part de bénéfices.

Il avait sûrement raison, mais ça ne me tentait pas. Il fallait le lui dire sans le blesser.

— Écoute, Tom, je te le dis tout de suite, je suis très touché de ce que tu me proposes, mais je ne peux accepter. Ne le prends pas mal, mais franchement, j'en ai assez d'être fauché. J'ai toujours eu envie d'avoir du fric : pas quelques malheureux dollars (c'est ce qu'avait mon vieux, ça ne l'a mené à rien). Non : un rouleau de billets à étouffer un cheval. C'est peut-être parce que mon vieux ne me donnait pas un rond quand j'étais môme. A part la nourriture, il n'a jamais rien dépensé pour moi. Mes fringues, le cinéma, les bonbons et tous les petits trucs que se paient les gosses, il a fallu que je les gagne et que je les gagne durement : en travaillant après les heures de classe. Je faisais le commissionnaire, je vendais des journaux, je lavais les vitres. Je n'avais jamais le temps de jouer. Mon vieux s'imaginait que ça me donnerait le respect de l'argent, mais il se trompait. Ça m'a seulement ancré dans l'idée d'en avoir un jour un gros paquet, rien que pour le claquer d'un seul coup. Il faut que je gagne du fric, c'est une idée fixe. Et quand je l'aurai, je me paierai une bombe à tout casser. Le jour où mon vieux est mort, j'ai cru que ça y était. Je pensais vendre le bistrot et faire le jeune homme avec le fric. Total, il n'y avait que des dettes. Pour l'instant, tout ce que je possède c'est les fringues que j'ai sur le dos, plus quarante dollars de pension comme ancien combattant. C'est pour ça que je vais à Miami. Là-bas, c'est plein de fric et je compte en ramasser. Le gros paquet, Tom, pas une petite pincée. Quelque chose me dit que c'est à Miami que je trouverai ma vie.

Roche m'écoutait sans broncher.

— Pourquoi Miami, Johnny ? Pourquoi pas New York ou n'importe quelle grande ville ?

— C'est une histoire qu'on m'a racontée, dis-je. Je sais que ça a l'air idiot, mais j'ai connu un gars qui revenait de Miami. Il disait que c'était un patelin unique. Il disait que là-bas, il y avait plus de millionnaires au mètre carré que sur tout le reste de la terre. Ils y vont pour passer les vacances et ils jettent leur fric à la poignée, comme des marins en bordée. Si tu es malin, tu n'as qu'à te baisser pour le ramasser. Mais comprends-moi. Je ne compte pas du tout entrer dans des affaires louches, ni courir des risques. Je compte ramasser du fric légalement. A Miami, il y a un tas de planques où on peut ramasser le gros paquet. Tu sais ce qu'il m'a dit le gars ? Il m'a dit que comme garde du corps on pouvait se faire jusqu'à deux cents dollars par semaine. Il en connaissait un qui avait sauvé la vie à une vedette de cinéma, et à qui on a donné mille dollars et une planque à Hollywood. Le type dont je te parle, il était chauffeur. Son patron a clamecé en lui laissant cinq sacs, et il n'y avait que trois ans qu'il travaillait chez lui. Tu te rends compte ? Je ne vois pas pourquoi un truc comme ça ne m'arriverait pas à moi aussi. Le fric est là. Le tout est d'être bien placé quand les gars le fichent par la fenêtre.

Roche me regardait d'un air pensif, tout en se frottant le genou.

— Ton copain ne t'a pas parlé des repris de justice, des joueurs, des escrocs, des putains et des maquereaux qui sont là comme une bande de loups à guetter tes millionnaires pour leur soutirer leurs sacs d'or ? dit-il d'un ton paisible. Il ne t'a pas parlé des flics qui traquent les types mal habillés et les flanquent hors de la ville ? Je connais Miami, Johnny. Avant de me casser la jambe, toutes les semaines je faisais le trajet Pelotta-Miami, en camion. C'est un bon coin pour un millionnaire, mais pour un fauché, c'est pire qu'une jungle remplie de bêtes féroces. Crois-moi, ne pense plus à Miami. Tu rêves. Reste avec nous, tu as une chance de gagner ta vie correctement et sans histoires. Quand on cherche le fric là-bas, tôt ou tard on a des embêtements. Réfléchis, Johnny. Ta seule façon de ramasser la grosse galette, c'est de boxer. Je ne sais pas ce que tu vaux, mais si j'en juge par le crochet...

— Inutile. J'ai lâché la boxe. Je n'ai pas envie de finir à moitié aveugle et la cervelle en bouillie. Pas question. Tu me dis que Miami est une ville de truands. L'autre gars m'a dit que c'est du gâteau. J'y vais pour me faire une idée. Je suis peut-être cinglé, mais j'y vais. Je m'excuse, Tom, mais c'est comme ça. Et ne t'imagines surtout pas que je ne te suis pas reconnaissant.

Roche haussa ses frêles épaules.

— C'est bon, si c'est ton idée, va à Miami. Regarde comment ça se passe. Après tu reviendras. Je maintiens mon offre. D'ici trois mois, je ne chercherai personne d'autre. Réfléchis, Johnny. Un tiers des bénéfices, les mains libres, et personne pour t'embêter en dehors d'Alice et de moi. Réfléchis.

C'était tout réfléchi.

— Ne m'attends pas, Tom. Cherche quelqu'un. Je ne reviendrai pas.

CHAPITRE III

Je finissais mon petit déjeuner quand Roche entrebâilla la porte de ma chambre.

— Solly Brant est là. Il te demande. Tu veux le voir ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Fais comme tu veux, dit Roche en haussant les épaules. Il a refusé de dire ce qu'il te voulait.

— Bon. Envoie-le-moi.

Je repoussai mon assiette. Brant entra, le panama rejeté en arrière. Il avait les yeux cernés, comme s'il n'avait pas fermé l'œil depuis quinze jours.

— Je regrette que votre poulain ne puisse pas se battre, dis-je sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. Mais il n'a eu que ce qu'il méritait. Inutile de venir pleurer dans ma cour : je n'y peux rien.

— Ne m'en parlez pas, je le sais. (Brant s'assit.) C'est une cloche, il n'y a rien à faire. (Il se passa la main sur la figure en gémissant.) Cet abruti-là me fera crever avant l'âge avec les embêtements qu'il me donne.

Il se pencha en avant et pointa sur moi son gros doigt :

— Où avez-vous appris à cogner comme ça ?

— J'ai fait un peu de boxe dans le temps. Si j'avais su qu'il avait la mâchoire en verre, j'aurais visé ailleurs.

— Il n'a pas la mâchoire en verre. Ça fait des années que les gars lui tapent dedans et jusqu'à hier il ne s'en apercevait même pas. C'est la première fois que je vois un punch pareil. Il y avait de quoi fausser un tank. (Il ramassa un morceau de toast sur la table et se mit à l'émietter distraitemment.) Ne vous en faites pas pour lui. Si j'avais quelqu'un pour le remplacer samedi, je me frotterais les mains d'être débarrassé de lui. Mais je n'ai personne, et c'est mon premier grand combat comme manager, depuis des années. Je devais toucher sept et demi pour cent et pour moi c'est beaucoup. (Il fit une boulette de mie de pain.) Contre qui vous vous êtes battu ?

— Oh non ! sûrement pas moi, dis-je. Ne vous occupez pas de ce que j'ai fait. Vous ne m'aurez pas. Ça fait des années que j'ai laissé tomber, et il n'est pas question de m'y remettre.

Ses petits yeux bruns me détaillaient voracement.

— Bâti comme vous êtes et avec un crochet pareil, vous êtes fait pour boxer. Il y a combien de temps que vous ne travaillez plus ?

— Trop longtemps. Je vous dis que ça ne m'intéresse pas. Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, il vaut mieux qu'on se dise au revoir tant qu'on est encore copains.

— Allons, vous emballez pas. Roche m'a dit que vous aviez descendu Weiner au deuxième round. C'est vrai ?

— Et après ? Ça vous fait une belle jambe.

— Il paraît que vous allez à Miami ? (Il lâcha la boulette de pain et s'avança sur le rebord de sa chaise.) Ecoutez-moi. Il suffit de vous regarder pour comprendre que vous êtes une terreur. Réfléchissez un peu, Farrar. Vous croyez que vous allez pouvoir faire quoi que ce soit à Miami avec ces fringues sur le dos ? Vous croyez que vous irez loin sans vous faire ramasser par un poulet ? Je ne vous donne pas dix minutes, même si vous restez dans les petites rues. A Miami, si on ne présente pas bien, on est mort.

— C'est moi qu'on enterrera, ce n'est pas vous.

— Je sais. (Il ôta son chapeau et se mit à en examiner la coiffe comme s'il y avait perdu quelque chose.) Mais je ne parle pas uniquement pour le plaisir. Qu'est-ce que vous diriez de débarquer à Miami en voiture avec un beau complet d'été et du linge ? La voiture n'est pas reluisante, je ne dis pas, mais enfin, elle marche. Et qu'est-ce que vous diriez d'avoir cinq cents dollars en poche pour prendre le départ ?

Je savais qu'il voulait m'appâter, mais j'écoutais tout de même des deux oreilles. Je savais que je la foutrais mal à Miami habillé comme j'étais. J'y avais pensé plus d'une fois. Un complet neuf, cinq cents dollars et une voiture, c'était ce qu'il m'aurait fallu.

— Continuez, dis-je. Ça ne coûte rien d'écouter.

— Je ne vous raconte pas d'histoires, dit-il avec un sourire qui découvrit sept couronnes d'or. Je vous fais une offre précise. Vous aurez tout ça, si vous remplacez Mac Cready. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Pas mal. Qu'est-ce qui vous fait croire que je vauX ça ?

— Je ne sais pas ce que vous valez. Mais si en plus de votre crochet, vous savez faire quelques petites choses, vous ne pouvez pas être vraiment toquard. Si on allait faire un tour à la salle d'entraînement, qu'on voie ce que vous savez faire ?

J'hésitai. Dans deux heures Josh Bâtes partirait pour Miami. J'avais le choix : partir avec lui et voyager comme un clochard, ou rester ici quatre jours de plus et faire la route dans ma propre voiture

avec de l'argent en poche. Mais avant, il me faudrait me battre contre un poids lourd dont j'ignorais tout et je n'étais absolument pas entraîné. Peut-être même que je finirais, moi aussi, avec la mâchoire en compote.

— Comment il se défend, le gars ?

— Pas mal, dit Brant. Il est vif et il compte sur son crochet du droit. (Il se leva.) Mais ne vous en faites pas pour lui. Je ne vous demande pas de le battre. Ce qu'il faut, c'est tenir un ou deux rounds, pour faire impression. Tous les paris sont sur lui. Mais si vous sentez que vous n'êtes pas de taille, vous pourrez toujours vous coucher.

— Je ne l'ai jamais fait, je n'ai pas l'intention de commencer.

— Simple suggestion, dit-il d'une voix neutre. Allons faire un tour à la salle. On saura mieux à quoi s'en tenir quand j'aurai vu ce que vous savez faire.

Le gymnase se trouvait au fond d'une ruelle écartée et puante. C'était plutôt minable : une grande pièce, avec deux rings d'entraînement, des punching-balls, quelques nattes crasseuses sur le sol, une rangée de cabines-vestiaires et quelques douches, pour la plupart hors d'usage.

L'endroit était désert.

— Waller, le sparring-partner de Joe, va arriver d'une minute à l'autre, dit Brant. Il est solide et tu pourras taper dedans tant que tu voudras. Si tu le rates, c'est lui qui te démolira. On va faire trois rounds, et tu vas donner tout ce que tu peux.

Il alla chercher dans un placard une culotte qu'il me tendit. Waller arriva pendant que je me changeais. C'était un grand nègre tout cabossé avec des yeux tristes injectés de sang. Il salua vaguement Brant, me jeta un regard indifférent et entra dans une cabine pour se déshabiller.

Quand je fus prêt, Brant me considéra d'un regard connaisseur et siffla entre ses dents.

— Mais tu n'es pas du tout empâté ! Tu as l'air très en forme.

— Ça peut aller, dis-je en me glissant sous les cordes du ring. Mais si j'avais prévu le coup, j'aurais cessé de fumer. C'est le souffle qui m'inquiète.

Waller se glissa sur le ring. Il était bâti comme un gorille, mais bien qu'il fût énorme, je remarquai qu'il me considérait d'un œil songeur.

— Écoute, Henry, dit Brant, tu vas faire quelques rounds avec ce gars. Je veux voir ce qu'il vaut. Vas-y à fond et ne le ménages pas.

Le Noir acquiesça d'un grognement.

— La même chose pour toi, Farrar, continua Brant. Vous y êtes.

Alors, allez-y et que ça barde !

Il fit sonner le gong.

Waller s'avança comme un énorme crabe, la tête rentrée dans ses lourdes épaules. Nous fîmes le tour du ring, en nous épiant. Je lançai deux directs rapides et esquivai un dangereux swing du droit. Je réussis à le cueillir du gauche. Mes coups manquaient de mordant. Ce que je voulais vérifier surtout, c'était la vitesse que je pouvais donner : ça n'était pas grand-chose. De temps en temps Waller me touchait d'un swing qui faisait mal. Il rompait sans arrêt, m'attirait sur lui et me contraignait chaque fois que je le touchais. Puis il s'arrêta brusquement et me balança une droite qui m'arriva sur la tempe. Je l'amortis un peu en pivotant, mais c'était un coup solide qui me secoua. Il fonça sur moi et je lançai un gauche : mon premier coup un peu sec. Il fut rejeté en arrière comme s'il avait cogné dans un mur et je vis qu'il était sidéré.

Nous nous observions. Il était devenu plus prudent : mon gauche l'avait inquiété. Je plaçai deux directs et encaissai un swing au corps qui me fit grogner de douleur. Je commençais à m'essouffler. Il aurait fallu être sérieusement entraîné pour encaisser ces énormes coups sans broncher. Si je ne voulais pas que ça tourne mal, il fallait que je le sonne, et vite.

Il se rendit compte que je m'essoufflais et se mit à faire du forcing. Il était difficile à toucher : tout ce que je pouvais faire, c'était d'envoyer des directs à la face en attendant une ouverture. J'amortissais la plupart de ses coups, mais il en plaçait quand même quelques-uns qui faisaient mal. Je fus heureux d'entendre le gong et de pouvoir m'affaler sur le tabouret et souffler un peu.

Brant épongea le sang qui coulait de mon nez. Il avait l'air songeur.

— Il y a trop longtemps que tu n'as pas boxé, dit-il. Tu n'as plus la cadence. Tâche de ne pas te fatiguer pendant le prochain round : boxe-le et tiens-toi à distance.

Je ne dis rien. J'avais mon idée. Il fallait que je finisse ce round-ci, sans quoi j'étais flambé.

Waller n'avait même pas pris la peine de s'asseoir. Il était appuyé aux cordes, l'air maussade.

— Prêts ? demanda Brant en attrapant la corde du gong.

— Oui, dis-je.

Et je me levai lentement.

Waller s'avança, décidé à me sonner. Il lança son gauche. J'esquivai, son poing glissa sur mon épaule et je le frappai trois fois au corps. Je l'entendis haleter et il me tomba dessus de tout son poids.

J'essayai de le repousser, mais en vain. Il s'accrochait désespérément, sans s'occuper le moins du monde de Brant qui hurlait *break* de toutes ses forces.

Il avait mal et il était inquiet. Nous restâmes accrochés un moment, puis je réussis à me dégager en plaçant un uppercut du droit. Il grommela, répondit et nous échangeâmes une volée de gauches et de droits. Il commençait à s'énerver. Mes coups partaient mieux et arrivaient sec. Un gauche prépara le terrain : la garde de Waller s'abaissa, mon crochet du droit partit comme un coup de fouet, l'atteignit en plein à la mâchoire et il s'effondra. Je regagnai mon coin, en essuyant le sang de mon nez. Il soufflait comme un phoque, mais j'étais tranquille, il ne se relèverait pas de sitôt.

Brant se glissa sous les cordes, souriant d'une oreille à l'autre. Je l'aidai à ramener Waller dans son coin et à l'asseoir sur son tabouret. Nous étions en train de le ranimer quand j'entendis une voix qui disait :

— Il me plaît ce gars-là. Où est-ce que tu l'as déniché, Brant ?

Brant sursauta comme si on l'avait touché avec un fer rouge.

Trois hommes, sortis on ne sait d'où, se tenaient près du ring. Celui qui venait de parler était petit et carré. Il avait la figure aussi mince et aussi inexpressive que le tranchant d'un rasoir, et des yeux noirs très enfoncés, fixes et luisants. Il portait un complet de toile vert bouteille et un chapeau mou blanc. Ses moustaches avaient l'air dessinées au crayon et tranchaient bizarrement sur sa peau olivâtre.

Les deux autres étaient des malabars comme on en voit tous les jours dans les films de la Warner Bros. Deux ritals, pâles imitations de leur patron. Deux durs, deux dangereux, plus habitués à manier le revolver et le couteau qu'à se servir de leurs poings. Ces gars-là ne me plaisaient pas.

— Bonjour, monsieur Petelli, dit Brant, le regard peureux et le sourire crispé. Je ne vous avais pas vu entrer.

Petelli m'examina des pieds à la tête. J'eus l'impression que pas un muscle, pas un grain de beauté, ni une tache de rousseur n'échappait à son œil inquisiteur.

— Où l'as-tu déniché ?

— C'est le gars qu'a cassé la mâchoire à Mac Cready, dit Brant.

D'un geste nerveux il sortit son mouchoir de sa poche et s'essuya la figure.

— On m'a raconté ça. Est-ce que tu as l'intention de lui faire boxer le Kid ?

— Je comptais aller vous en parler, monsieur Petelli. Mais avant, j'ai voulu voir comment il se défendait.

— Le négro a l'air de trouver qu'il ne se défend pas mal, dit Petelli avec un sourire coupé au rasoir.

— Il manque un peu d'entraînement... commença Brant.

Mais Petelli le coupa.

— Passe à mon bureau dans une heure. On en parlera. (Il me regarda.) Comment t'appelles-tu ?

— Farrar, dis-je sèchement et je passai sous les cordes.

— Tu m'as l'air d'un bon gars, dit Petelli. Je peux te faire faire quelques matches. As-tu signé avec Brant ?

— Je n'ai signé avec personne, dis-je et je ne signerai avec personne. C'est la première et la dernière fois que vous me voyez.

— Viens donc avec Brant, tout à l'heure. On en parlera, dit Petelli. Je peux t'avoir un match par mois.

— Ça ne m'intéresse pas, dis-je.

Je me dirigeai vers ma cabine dans un silence à couper au couteau.

CHAPITRE IV

J'arrivai devant chez Roche juste à temps pour voir Josh Bâtes filer sur son camion de quinze tonnes en direction de Miami. Je le regardai s'éloigner avec une drôle d'impression. Quelque chose me disait que j'aurais mieux fait d'être dans le camion. Quand j'entrai dans le bistrot, Roche astiquait un percolateur.

— Alors, tu as changé d'idée ? dit-il. Josh t'a attendu. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je suis désolé, Tom. Ils m'ont harponné (et je lui dis la proposition de Brant). Avec une voiture et cinq cents dollars, je ferai tout ce que je voudrai. Ça m'oblige à passer quatre jours ici, mais quand je partirai, ça sera par mes propres moyens.

Je lui parlai de Petelli.

— Celui-là, tu feras bien de le tenir à l'œil, dit Roche, Il a mauvaise réputation.

— Je te crois sans peine, et je n'ai pas l'intention de me mettre dans ses pattes. J'ai besoin d'un peu d'entraînement. C'est un peu court, mais je crois que d'ici samedi, j'ai le temps de me remettre à peu près en forme.

— Tu vas rester chez nous, Johnny. Discute pas. On sera heureux de t'avoir.

Je ne discutai pas. J'étais heureux de rester avec eux. Plus tard, Solly Brant vint au bistrot. Il s'affala à une table de coin comme s'il venait de faire vingt kilomètres à pied.

J'allai le rejoindre.

— Eh bien ! tout est arrangé. J'ai eu du mal à faire comprendre à Petelli que c'était ton dernier match. Je crois que tu fais une boulette, Farrar. Tu aurais gagné un pèze fou avec Petelli.

— Ça ne m'intéresse pas.

— C'est ce que je lui ai dit, et j'ai fini par le convaincre, mais tu as toujours le temps de réfléchir.

— C'est déjà fait.

Brant se trémoussa d'un air embarrassé.

— C'est que ça changerait les choses.

— Comment ça ?

— Eh bien ! voilà : si c'est ton dernier combat, il ne faut pas s'attendre à ce que Petelli s'intéresse énormément à toi, n'est-ce pas ?

— Je ne lui demande pas de s'intéresser à moi. Moins il s'y intéressera, mieux ça vaudra.

— Oui, mais il a parié sur le Kid, alors il faut que le Kid gagne.

— Très bien. Si le Kid est si fort que ça, il gagnera sans doute.

— Il faut qu'il gagne, dit Brant d'une voix étranglée, c'est un ordre.

Je le regardai avec des yeux ronds.

— Tu t'es engagé à ce que je prenne une torchée ? C'est ça que tu veux dire ?

— C'est ça. Petelli va te faire une grosse réclame, les enjeux vont monter, et lui, il met son pèze sur le Kid. La consigne c'est que tu te fasses descendre au troisième round.

— Je t'avais prévenu : je ne me suis encore jamais couché, et je n'ai pas l'intention de commencer.

Brant s'épongea la figure avec un mouchoir douteux.

— Écoute, Farrar, tu t'en tires avec Cinq cents dollars et une voiture. Je t'en supplie, ne fais pas d'histoires.

— Si le Kid n'est pas capable de me battre, il sera battu. Je ne marche pas dans vos combines !

— Tu n'as pas le choix, dit Brant qui commençait à suer. Quand Petelli dit quelque chose, c'est sérieux.

— Bon, allons jusqu'au bout. Supposons que je n'aie pas d'ordres à recevoir de lui... et après ?

— Tu te mets dans la mélasse jusqu'au cou. Ce n'est pas de la plaisanterie. Petelli est une vache. Il y a deux ans de ça, un gars lui a fait perdre une grosse somme en refusant de faire ce qu'on lui demandait. Ils l'ont rattrapé et ils lui ont tellement esquiné les mains qu'il n'a jamais plus boxé : ils lui ont tapé sur les doigts avec une barre de fer : ils en ont fait de la bouillie. C'est ce qui te pend au nez si tu ne fais pas ce qu'il veut.

— Il faudra d'abord qu'ils me rattrapent...

— Ils te rattraperont. L'autre gars croyait les avoir. Il a filé, mais ils l'ont rattrapé. Ils l'ont cherché pendant six mois, mais ils l'ont eu. Quand on l'a ramassé, il avait une fracture du crâne et les pattes écrasées, et il n'a jamais rien fait depuis.

— Tu ne me fais pas peur, dis-je. (Je commençais à être furieux.) Ce combat sera régulier ou alors, je laisse tomber.

— Ne fais pas l'idiot, Farrar, implora Brant. Si Petelli veut que tu te couches, eh bien, couche-toi ! Demande à qui tu voudras. Demande à Roche. Il ne faut pas plaisanter avec Petelli. Ce qu'il dit, il faut le

faire.

— Pas moi. (Je me levai.) C'est mon dernier combat et je ne marche pas dans vos combines. Dis-le à Petelli de ma part.

— Dis-lui toi-même, dit précipitamment Brant. A partir de maintenant, c'est tes oignons.

— Rien du tout. C'est toi qui as arrangé ça, débrouille-toi, je vais faire un tour au gymnase pour me détendre.

Il avait dû se ruer chez Petelli à l'instant même où je quittai le bistrot, car je commençais tout juste à me réchauffer en tirant avec Waller, quand les deux hommes de main de Petelli arrivèrent.

Je devais apprendre par la suite, qu'ils se nommaient Pepi et Benno. Pepi était mince et portait une moustache extra-fine, comme son patron, tandis que Benno était gros, avait le menton bleu et un visage de brute.

Ils entrèrent comme chez eux et Waller se figea sur place. Bon, j'admets que ces deux oiseaux avaient quelque chose de réfrigérant.

— Amène-toi, dit Pepi en pointant son pouce vers moi. Habille-toi. Le patron veut te voir.

— Je suis occupé, dis-je. S'il a tellement envie de me voir, il n'a qu'à venir ici.

Waller en eut un hoquet. Il me regardait comme si j'étais devenu fou.

— Nous casse pas les pieds, grogna Pepi. Habille-toi et viens.

Il avait la tête de moins que moi et je n'aurais pas voulu lui casser la gueule, mais s'il ne changeait pas de ton c'était ce qui l'attendait.

— Sortez d'ici ! dis-je. Sortez tous les deux, ou je vous flanque dehors.

— Vas-y, dit Benno. (Et un automatique à gueule bleue apparut dans sa main.) Tu as entendu ce qu'on t'a dit ? Habille-toi, ou je te mets un pruneau dans le bide.

Son regard fixe et luisant disait qu'il ne plaisantait pas.

Waller se mit à marmonner sans bouger les lèvres :

— Ne fais pas l'idiot, Farrar. Suis-les. Je les connais.

Pepi sourit :

— Gros malin ! Je crois bien qu'il nous connaît. Il sait que Benno s'est trouvé mêlé à trois histoires de mort accidentelle, rien que cette année. Ça lui en ferait quatre.

Ils me gardèrent à vue pendant que je m'habillais, puis nous descendîmes la ruelle où était parquée une grosse Cadillac. Benno tenait toujours son revolver à la main. Il y avait un flic au bord du trottoir, juste à côté de la voiture. Il regarda Benno, vit le revolver et

s'éloigna en vitesse. Ceci me fit comprendre, mieux que tout le reste, dans quel guêpier, je m'étais fourré. Je montai dans la voiture, à côté de Pepi, qui conduisait. Benno était assis derrière et me soufflait son haleine dans le cou. En moins d'une minute nous arrivâmes à l'hôtel de l'Océan. Nous entrâmes par une petite porte et nous prîmes un ascenseur tout doré. Pepi et Benno ne desserrèrent pas les dents, mais Benno tenait toujours son revolver braqué sur moi.

Nous suivîmes un long corridor et nous arrê tâmes devant une porte en acajou qui portait l'écriteau : *Privé*. Pepi frappa, et entra.

La pièce était petite, revêtue de panneaux de chêne et meublée comme un bureau. Une blonde tapait à la machine en mâchant du chewing-gum. Elle leva les yeux, me jeta un coup d'œil indifférent, ne s'étonna nullement de voir un revolver dans la main de Benno et désigna d'un signe de tête la porte dans son dos.

— Entrez, dit-elle à Pepi. Il attend.

Pepi gratta à la porte, l'ouvrit et s'effaça.

— Entre, et tiens-toi comme il faut.

J'entrai dans une de ces énormes pièces comme on n'en voit guère qu'au cinéma. L'immense tapis vert bouteille était si épais qu'on aurait pu y passer la tondeuse à gazon. Deux douzaines environ de fauteuils-clubs, deux divans, une quantité de lampes à pied et quelques tables basses semblaient perdus dans l'espace qu'ils étaient censés meubler. Le long des murs, des glaces à cadres dorés me renvoyaient mon image et me rappelaient à quel point j'étais mal habillé.

Derrière un bureau, qui aurait pu servir de table de ping-pong, se tenait Petelli. Il fumait un cigare, et il portait toujours, rejeté en arrière, le chapeau mou que je lui avais vu au gymnase. Les coudes sur son bureau, il attendit que je sois à un mètre de lui pour m'arrêter en pointant sur moi son cigare.

— C'est moi qui parle. Tu es là pour écouter, dit-il d'une voix sèche et froide. Tu es un bon boxeur, Farrar, et j'aurais pu te faire travailler, mais Brant me dit que tu ne veux plus boxer. C'est vrai ?

— Oui, dis-je.

— Le Kid aussi est bon, mais je ne crois pas qu'il ait ton punch. Enfin, puisque je ne peux pas t'avoir, il faudra que je me contente de lui... C'est son premier match à Pelotta. Ça ferait mauvais effet qu'il soit battu, donc il faut qu'il gagne. J'ai dix sacs d'engagés dans cette histoire, et je n'ai pas l'intention de les perdre. J'ai dit à Brant que tu te ferais descendre au troisième round. Maintenant, écoute-moi bien. Brant prétend que ça ne te plaît pas. Ça, ce n'est pas mon affaire. Je t'ai donné une chance de travailler avec moi et tu l'as laissée passer. (Il fit une pose pour secouer sa cendre sur le tapis.) Il se trouve qu'ici c'est moi qui commande, tu comprends ? Il faut faire comme je dis.

J'ai des gars pour s'occuper des types qui ne font pas ce que je veux. On s'occupera de toi si c'est nécessaire. A partir de maintenant, tu seras surveillé. N'essaie pas de filer. Samedi soir tu vas boxer contre le Kid et tu t'arrangeras pour que ça n'ait pas l'air truqué. Au troisième round, le Kid te touchera, tu tomberas et tu resteras par terre. C'est moi qui te l'ordonne et tu vas obéir, ou tu seras lessivé. Je ne plaisante pas. Je n'ai pas l'intention de perdre dix sacs parce qu'un boxeur à la gomme est trop fier pour se laisser descendre. Double-moi et ce sera la dernière fois que tu doubleras quelqu'un. Et ne compte pas sur la protection de la police. Elle fait tout ce que je veux la police. Maintenant que tu connais la situation, à toi de décider. Moi, je ne discute pas. Tu es prévenu : tu te fais descendre au troisième round, ou tu prends un pruneau dans le dos. Maintenant, sors d'ici !

Il ne bluffait pas. Je savais que si je n'obéissais pas il me lessiverait sans plus d'hésitation qu'il aurait écrasé une mouche.

Je ne voyais pas ce que j'aurais pu dire. Il avait mis cartes sur table. C'était à moi de choisir. A vrai dire, il n'y avait rien à lui répondre. Je sortis et je refermai doucement la porte derrière moi.

La blonde tapait toujours sur sa machine à écrire. Pepi et Benno étaient repartis.

— Il est charmant, hein ? Ça vous étonne qu'il n'ait pas d'amis ? dit la blonde sans cesser de taper et sans lever les yeux.

Même celle-là, je n'avais rien à lui dire. Je suivis le long corridor jusqu'à l'ascenseur. Une fois dans la rue, j'aperçus Benno sur le trottoir d'en face. Il me suivit jusqu'au gymnase.

CHAPITRE V

Pendant les quatre jours suivants. Pepi et Benno m'escortèrent partout, sans me perdre de vue un seul instant. Je coquetais avec l'idée de quitter Pelotta en douce et de gagner Miami comme je pourrais ; mais je me rendis très vite compte que ce n'était pas la peine d'essayer. Les deux gars me collaient aux chausses comme du sparadrap.

Je ne mis personne au courant de la combine. C'est seulement quand Tom Roche me dit qu'il allait miser sur moi jusqu'à sa chemise que je le mis en garde.

— Ne fais pas ça, et ne pose pas de questions, dis-je. Ne prends aucun pari.

Il me regarda, sidéré, il vit que je ne plaisantais pas, faillit dire quelque chose et se ravisa. Ce n'était pas un imbécile et il avait sûrement compris ce qui se passait, mais il ne posa pas de questions.

Je n'avais pas dit à Brant que j'avais vu Petelli, mais il le savait. Il m'évitait le plus possible et quand nous tombions l'un sur l'autre il avait l'air nerveux et ne semblait pas enchanté de me voir tant travailler à me remettre en forme.

Waller non plus, ne posait pas de questions, mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour m'aider. A la fin du troisième jour, j'avais retrouvé mon punch, et mon souffle ne m'inquiétait plus. Je me rendais compte que Waller et Brant étaient impressionnés tous les deux par ma vitesse et ma force.

Petelli s'y connaissait en publicité, il n'y avait pas de doute. Il avait mis les feuilles locales sur l'affaire, et mobilisé une équipe de forts en gueule qui faisaient le tour des bistrots en gueulant mes louanges. Ce battage intensif fit rapidement son effet sur les parieurs, et le matin du match, j'étais favori à 4 contre 1.

Avec dix mille dollars sur le Kid, Petelli était sûr de ramasser un énorme paquet.

Ni lui ni ses hommes de main ne m'adressèrent plus la parole. Ils estimaient que le petit entretien qui avait eu lieu dans le bureau de Petelli suffisait. D'ailleurs c'était vrai. Ou je me couchais au troisième round, ou on me descendait. J'avais décidé de me coucher. Une organisation de cette envergure était trop forte et trop dangereuse

pour qu'on plaisante avec. Si je cédaï, j'avais la possibilité de prendre un bon départ à Miami et c'était ce qui importait réellement. Du moins c'était ainsi que je m'efforçais de voir les choses, mais dans le fond je crevais de fureur. Je pensais aux pauvres cloches qui jouaient sur moi leur dernière chemise. Je me disais qu'à dater de ce samedi soir, je ne serais plus qu'un boxeur combinard comme tant d'autres. Mais ce qui m'enrageait le plus, c'était de recevoir des ordres d'un petit salaud comme Petelli.

Le matin du combat, j'allai au gymnase avec Brant pour la pesée. Il y avait foule. Mais je ne tirai aucune satisfaction des ovations qui saluèrent mon entrée. Je repérai Tom Roche et Sam Williams qui me faisaient signe et je m'arrachai un sourire.

Petelli se tenait près de la balance, un cigare à la bouche. Pepi était posté derrière lui. Près d'eux, un gros homme au visage dur, vêtu d'un complet beige fauve, souriait à la ronde. J'appris que c'était le manager du Kid.

Je me frayai un passage jusqu'à ma cabine. La foule me lançait des claques amicales sur les épaules. Quand je ressortis, en tenue de boxe, le Kid se pavanait déjà. Je l'examinai soigneusement. Il était puissant, mais je remarquai qu'il avait les hanches un peu lourdes. Quand j'arrivai près de lui, il me regarda des pieds à la tête avec un petit sourire moqueur.

Je pesais quatre livres et j'avais six centimètres d'allonge de plus que lui.

— Tu as vu ça ? dit-il tout haut à son manager. Plus c'est gros, plus ça fait de bruit quand ça tombe.

La foule se pâma de rire, comme s'il venait de dire la chose la plus spirituelle et la plus originale du monde.

Comme je descendais de la balance, le Kid, toujours ironique, m'attrapa par le bras.

— Dis donc, toi ! Je croyais que tu m'avais dit que le gars était costaud. C'est ça que tu appelles du muscle ? cria-t-il à son manager.

— Bas les pattes ! dis-je avec un regard qui le fit reculer vivement de deux pas. Ce soir je te montrerai si j'en ai ou pas, des muscles.

Il y eut un brusque silence. Puis je m'éloignai et la foule murmura sur mon passage.

Brant se rua sur mes talons dans le vestiaire, il dit d'une voix haletante :

— Ne te vexe pas. C'est un rigolo.

Il n'y avait pas à se creuser pour comprendre ce qui le tracassait. ; Il avait peur que le Kid n'ait été trop loin et qu'une fois sur le ring je ne le sonne pour lui faire les pieds. Il avait raison.

— Sans blague ? dis-je. Eh bien ! moi aussi, je suis un rigolo.

Brant me fit un premier versement dans l'après-midi. Il me l'apporta lui-même.

— J'ai pensé qu'il valait mieux que tu représentes un peu, Farrar, dit-il, en évitant mon regard.

Il souleva le couvercle d'un carton et exhiba un complet de toile blanche, une chemise en soie crème, une cravate verte et brune, et une paire de souliers de daim blanc.

— Avec ça, tu vas leur en mettre plein les yeux, ajouta-t-il en s'efforçant d'être désinvolte. Regarde si ça te va.

— Remets ça dans le carton et sors d'ici, dis-je.

J'étais étendu sur mon lit, dans la petite chambre que Roche m'avait prêtée. Les rideaux étaient à demi tirés et la pièce était sombre. J'avais sept heures à attendre jusqu'au match : sept heures interminables à tirer comme une condamnation.

Brant avait rougi.

— Qu'est-ce qui te prend ? Ce n'était pas ça que tu voulais ? dit-il en montrant le complet.

— Sors d'ici, ou c'est moi qui te sortirai !

Quand il fut parti, je fermai les yeux et j'essayai de dormir, mais Petelli me trottait dans la tête. Je pensais aussi à tous les miteux qui avaient parié pour moi. Je tentais de me convaincre que je n'y pouvais rien, mais, au fond, je savais que j'avais marché dans la combine, en pleine connaissance de cause. Je connaissais assez le milieu de la boxe pour savoir à quel point il était malhonnête. C'était pour ça que j'avais laissé tomber, et cependant, je m'étais laissé reprendre, à la première occasion qui s'était présentée. Si je n'avais pas été hanté par l'idée de débarquer à Miami en voiture, avec de l'argent en poche, tout ça ne serait pas arrivé.

A supposer que je double Petelli, quelles chances avais-je d'éviter une balle dans la tête ? Petelli ne bluffait pas. Il ne pouvait pas se permettre de me laisser courir si je le doublais. S'il le faisait, il n'aurait plus prise sur les autres boxeurs, et, en plus, ce n'était pas son genre de se laisser ratisser quarante mille dollars sans piper mot.

J'étais coincé, je le savais et j'enrageais. J'étais étendu sur mon lit dans la pénombre à suer de fureur et les aiguilles du réveil continuaient à tourner doucement. Je n'arrivais pas à me décider. J'en étais encore là quand Roche passa la tête dans l'embrasement de la porte.

— Sept heures et demie, Johnny. C'est le moment de te lever. Ça va, oui ?

Je quittai mon lit.

— Ça va. Je prends un taxi ?

— C'est moi qui vais te conduire. J'allais justement faire un brin de toilette. Je suis prêt dans cinq minutes.

— Parfait.

Je m'aspergeai la figure d'eau froide, me donnai un coup de peigne et mis le complet que Brant avait apporté. Il m'allait parfaitement, mais je n'en tirai pas l'ombre de satisfaction. Si mes propres vêtements n'avaient pas été si miteux, je n'aurais jamais mis ceux-là.

On frappa à la porte et Alice entra.

— Eh bien ! Johnny, tu t'es fait beau !

— Je crois bien.

Je me demandai ce qu'elle aurait dit si elle avait su ce que j'allais faire pour payer ces élégances.

— Tom est en train de sortir la voiture. Bonne chance, Johnny.

— Merci. Je suis content que tu ne viennes pas.

— Tom voulait m'emmener, mais je n'aime pas la boxe. Je penserai à toi.

— C'est ça. Alors, adieu et merci pour tout.

— Mais tu reviendras, non ?

Si je reviendrais ? J'aurais donné gros pour le savoir.

— Bien sûr. Mais merci quand même.

— Mets ça dans ta poche. C'est mon porte-bonheur, il te portera bonheur à toi aussi.

Je regardai la médaille en argent qu'elle m'avait mise dans la main. C'était une tête de saint. Je la regardais avec surprise.

— Merci, Alice, mais je crois qu'il vaut mieux que je ne la prenne pas. Je pourrais la perdre.

— Mets-la dans ta poche et n'y pense plus. Ça te portera bonheur.

C'est ce que je fis. Je la mis dans ma poche et l'oubliai.

Comme je descendais les marches du perron, la grosse Cadillac de Petelli apparut. Benno était au volant et Brant était assis au fond.

— On est venu te prendre en passant, dit Brant, penché à la portière. En forme ?

— Ça va, oui. Roche va me conduire là-bas.

— On va te conduire nous-mêmes, grogna Benno. On te tient à l'œil d'ici la fin du match.

Roche n'était pas encore arrivé. Il n'y avait pas de raison de faire une histoire.

— Tu diras à Tom que je suis parti avec les gars, criai-je à Alice qui nous regardait, de la porte du bistrot.

Je m'assis à côté de Brant. La voiture filait à toute allure à travers

les rues désertes. Toute la population de Pelotta était au match. Comme nous approchions du stade, illuminé à giorno, Pepi dit sans se retourner :

Au troisième round, Farrar, sans ça, bonsoir.

— Te fatigue pas, dis-je. J'ai compris.

Nous prîmes l'allée de béton qui menait au stade.

Elle était déjà encombrée de voitures. Mais Benno ne ralentit pas.

— J'aurai ton fric dès que ce sera fini. La voiture est rangée derrière le stade. Le réservoir est plein, elle est prête à démarrer. D'accord ?

J'approuvai, grommelant.

Benno rangea la Cadillac dans l'énorme parc à voitures. Nous descendîmes tous les trois et nous entrâmes par une porte latérale. Quand Pepi l'ouvrit, une bouffée d'air chaud, humide de sueur nous arriva dans la figure.

— C'est bondé jusqu'au toit, dit Brant. Plus un strapontin libre.

En montant l'escalier de béton, nous croîsâmes des spectateurs qui gagnaient leurs places. Quelques types me reconnurent et me donnèrent des claques dans le dos en me souhaitant bonne chance. Je m'arrêtai dans une trouée pour regarder le ring. L'un des combats préliminaires était en cours. Sous la lumière aveuglante des projecteurs, le ring avait l'air d'être à des kilomètres, et le grondement de la foule était tel qu'il semblait que le stade entier tremblât sur ses bases.

— C'est quelque chose, dit Brant. Tu devrais aller te changer, Farrar.

Devant la porte de ma loge, je trouvai la cohue habituelle de journalistes et de curieux, mais Brant leur défendit d'entrer. Il laissa Pepi s'expliquer avec eux dans le couloir et ferma la porte avec difficulté.

Waller m'attendait. Il devait me servir de soigneur.

— Pas la peine que tu restes ici, dis-je à Brant. Henry me suffit.

— Allons, écoute... commença Brant, mais je lui coupai la parole.

— Je ne veux pas t'avoir dans les pattes, ni ici ni sur le ring. Henry fera tout ce qu'il faut.

Brant haussa les épaules. Il était violet.

— Bon, ça va. Si c'est comme ça que tu le prends. Mais c'est pas la peine de m'en vouloir. Je n'y suis pour rien, moi !

— Peut-être, mais c'est tout de même toi qui m'as collé dans cette histoire, et je ne veux pas de toi sur le ring.

Il tourna les talons.

— N'essaie pas de jouer au petit soldat, Farrar. Tu es dans le bain jusqu'au cou et tu ne t'en tirerais pas.

— Du balai !

Quand il fut parti, je me déshabillai. Waller avait l'air inquiet.

— Il faut vous détendre, monsieur Farrar. Ce n'est pas comme ça qu'on se prépare pour un match.

— Ça va, ça va, Henry ! Fiche-moi la paix, dis-je en m'allongeant sur la table de massage. Pousse le verrou. Je ne veux voir personne.

Il alla pousser le verrou et revint me masser.

— Vous allez gagner ? demanda-t-il.

— Comment veux-tu que je sache ? Tu en fais aussi long que moi.

— Je ne crois pas.

Il continua de me pétrir en silence pendant un long moment, puis il dit :

— Il y a trop longtemps que M. Petelli est dans le secteur. M'est avis qu'il a gâché le métier dans ce patelin. C'est encore un match truqué ?

— Tu le sais très bien. J'aurais cru que toute cette sale ville le savait à l'heure qu'il est. On ne peut pas ne pas flairer quelque chose quand Petelli met dix sacs sur le Kid. On m'a dit de me coucher au troisième round.

Waller grommela quelque chose. Nous évitions de nous regarder.

— Il ne faut pas en vouloir à M. Brant, dit-il. C'est un brave type. Qu'est-ce qu'il peut faire contre M. Petelli ? Si M. Petelli veut que vous vous couchiez au troisième round, qu'est-ce qu'il peut dire, M. Brant ? S'il disait non, les deux tueurs le nettoieraient. Il a une femme et des gosses, M. Brant.

— Ça va, Henry. Peut-être que Brant n'y peut rien. Mais ça n'empêche pas que je ne veux pas l'avoir dans les pattes. Tu peux t'occuper de moi tout seul, non ?

— Si vous devez lâcher au troisième round, vous n'avez plus besoin de soigneur, dit tristement Waller.

Il y avait du vrai dans ce qu'il disait.

— Et si je ne me couche pas ? Si je bats le Kid ? Est-ce que j'ai une chance de m'en tirer ?

Waller jeta un regard anxieux autour de lui, comme s'il craignait qu'on nous écoutât.

— C'est de la folie, dit-il d'un air égaré. Otez-vous ça de la tête.

— Ça ne coûte rien d'y penser. Elle donne sur quoi, cette fenêtre ?

— Laissez tomber. Ça ne tient pas debout, de parler comme ça.

Je descendis de la table et j'allai regarder par la fenêtre. Dix bons

mètres en dessous, je vis le parc à voitures. Je me penchai dehors. Sous la fenêtre, une étroite corniche longeait le mur jusqu'à un gros tuyau. Ce serait facile de descendre par là et d'atteindre le sol, mais rien ne disait qu'ensuite je pourrais m'échapper.

Waller m'éloigna de la fenêtre.

— Remettez-vous sur la table. On ne s'agite pas comme ça juste avant un match.

Je me réinstallai sur la table.

— Tu crois que ces ritals me descendraient, Henry, ou que c'est du bluff ?

— Je sais qu'ils le feraient. Il y a deux ans, ils ont tué Boy O'Brien parce qu'il avait doublé Petelli. Ils ont écrasé les mains à Bennie Mason parce qu'il s'est couché et que Petelli avait parié qu'il tiendrait les dix rounds. Ils ont vitriolé la figure à Tiger Freeman, pour avoir gagné au septième round. Pas de doute : ils vous descendront si M. Petelli leur a dit de le faire.

J'en étais encore à ruminer ces histoires, quand Brant vint crier à travers la porte qu'il était temps de descendre sur le ring.

Henry m'aida à enfiler le peignoir rouge et bleu que Petelli m'avait envoyé. C'était un machin de grand luxe avec *Johnny Farrar* brodé dessus en grosses lettres blanches. Dans le temps, j'aurais été heureux et fier d'avoir ça sur le dos, mais aujourd'hui, ça me mettait mal à l'aise.

Quand j'arrivai au haut de la travée qui descendait dans l'arène, le Kid fit son entrée au son d'une fanfare de cuivres. La foule l'applaudissait à tout rompre et quand il enjamba les cordes du ring, elle hurla d'enthousiasme.

Brant me rejoignit. Il était en nage et semblait très inquiet.

— Allons-y, dit-il. Toi devant et nous derrière.

« Nous », c'était Brant, Waller, Pepi et Benno. Je descendis jusqu'au ring. Le trajet était long. La foule se leva et hurla du début à la fin. Je me demandai avec mélancolie quels cris elle pousserait quand je referai le trajet en sens inverse.

J'enjambai les cordes et gagnai mon coin. Dans le sien, le Kid, en peignoir jaune, faisait le clown. Les jambes en cerceaux il faisait semblant de boxer ses supporters qui s'en amusaient moins que ne faisait la foule.

Je m'assis et Henry commença à me bander les mains. Penché sur moi, le gros manager du Kid surveillait l'opération, et me soufflait au visage son haleine au whisky et au cigare. C'est pour éviter son souffle empesté que je détournai la tête et regardai la foule, juste au-dessous de moi. C'est alors que je la vis.

CHAPITRE VI

Le speaker, un avorton chauve, vêtu d'un complet blanc trop grand pour lui, glapissait dans le micro, mais je n'entendais pas ce qu'il disait. Quand il me présenta, Waller dut me pousser pour me faire lever et saluer le public rugissant.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard de la femme assise juste au-dessous de mon coin, si près, qu'en tendant le bras, elle et moi, nous aurions pu nous toucher le bout des doigts. Je saluais le public, mais je ne regardais qu'elle : elle en valait la peine.

J'ai vu pas mal de belles femmes au cinéma et ailleurs, mais des comme celle-là, jamais. Elle avait des cheveux noirs et brillants comme le jais, séparés au milieu par une raie qu'on aurait dit tracée dans du marbre au moyen d'un stylet et d'une règle. Ses yeux étaient immenses, noirs et brillants. Sa peau était d'albâtre, sa grande bouche était écarlate. Elle était mince, charmante, avec un air affamé.

A l'encontre des autres femmes assises aux fauteuils de ring, elle n'était pas en robe du soir. Tailleur de toile vert pomme, chemisier de soie blanche, et pas de chapeau. Elle avait les épaules larges, et à en juger d'après ses longues jambes minces, elle devait être plus grande que la moyenne. Sous cet ensemble élégant, d'un vert agressif, je devinais un corps qui me faisait oublier le match. Petelli et le reste.

Elle me dévorait de ses grands yeux excités et les regards qu'elle me décochait me séchaient la bouche et me faisaient battre le poulx à cent soixante. Un trappiste les aurait compris ces regards, et je n'étais pas moine.

— Qu'est-ce qui vous prend ? marmonna Waller en me lançant mes gants. On dirait que vous avez déjà reçu un coup sur la tête.

— Ça se pourrait murmurai-je.

Et nous échangeâmes, elle est moi, un sourire du genre ce-qu'on-pourrait-s'amuser-tous-les-deux, qui m'alla droit aux centres vitaux.

Je regardai le gars qui l'accompagnait : un article de luxe dans un costume fauve à la dernière mode. Il était assez beau avec ses cheveux bruns ondulés, sa peau olivâtre et ses traits réguliers. Mais sa bouche mince et le regard de fureur méchante qu'il braquait sur moi gâchaient ce bel ensemble.

— Levez-vous donc ! me dit Waller en me décollant de mon

tabouret. L'arbitre vous attend. Qu'est-ce qui vous prend ?

En effet, l'arbitre attendait et le Kid aussi. Je les rejoignis au centre du ring.

— Voyons, mon petit pote, t'accroche pas comme ça à ton tabouret, dit le Kid. Je ne vais pas frapper tout de suite.

— Ça va, les gars, dit sèchement l'arbitre, assez plaisanté, mettons-nous au boulot. Et maintenant, écoutez-moi...

Il se lança dans le discours classique, que j'avais entendu déjà tant de fois. Pendant qu'il parlait, je me demandais pourquoi elle m'avait regardé comme ça. Je ne prétends pas m'y connaître en femmes, mais je savais que son sourire était carrément une invite.

— Et maintenant, les gars, allez chacun dans votre coin et commençons, dit l'arbitre.

— Toi, mon petit bonhomme, dit le Kid en me frappant sur l'épaule, tu comprendras ce que c'est que la boxe quand on t'emmènera les pieds devant.

« Toi aussi, tu comprendras », pensai-je en regagnant mon coin.

Waller m'ôta mon peignoir, et je me retournai pour la regarder une dernière fois.

Elle se pencha en avant, les yeux étincelants.

— Eh ! beau gosse ! Fais-lui avaler son sourire, à cette cloche. Il est grand temps de le doucher ! me cria-t-elle.

Son chevalier servant, lui prit le bras en grommelant, mais elle se dégagea avec impatience :

— Et bonne chance...

— Merci, dis-je.

Hors de lui, Waller se mit entre elle et moi.

— Pensez un peu au match, dit-il quand le gong sonna.

Le Kid s'avança rapidement, le menton dans l'épaule gauche, un sourire vainqueur aux lèvres. Il ouvrit d'un gauche trop court, feinta de côté et lança un droit trop court lui aussi. Je tournais autour de lui, guettant l'ouverture. Je voulais lui en mettre un qui le ralentisse un peu. Je me rendais compte qu'il avait un meilleur jeu de jambes que moi.

Il plaça un gauche à la face : rien de sérieux. Je répondis par un gauche et un droit au corps. Son gauche me sauta au visage encore une fois et il essaya un crochet du droit, mais je plongeai dessous et le frappai au corps. Il avança sur moi et me martela les côtes, mais je m'accrochai, l'arbitre dut nous séparer. Au moment du *break*, je réussis à placer un uppercut du gauche qui ne lui fit pas plaisir. Il rompit vivement en grognant puis revint sur moi en lançant des droits et des gauches. Je parai tout, avançai et lui collai un direct qui

l'envoya au sol, à quatre pattes.

La salle hurlait de joie. Un *knock-down* dès les deux premières minutes, c'était inespéré, et le public se leva comme un seul homme en me criant de lui rentrer dedans et d'en faire de la purée.

J'étais retourné dans mon coin et l'arbitre s'était mis à compter. J'étais un peu inquiet. Je ne croyais pas avoir tapé si dur. Le Kid restait à quatre pattes, et regardait le bras de l'arbitre avec des yeux vitreux. A sept, il se releva et se mit à reculer. J'allai sur lui et le frappai du droit et du gauche, mais je pesais mes coups pour ne pas l'esquinter davantage, tout en faisant semblant de frapper pour satisfaire le public. J'y réussissais fort bien. De temps en temps, je le touchais, à main ouverte, et ça claquait comme si je l'assommais.

Il finit par reprendre ses esprits et se remit à boxer. Il grognait, il était affolé : ça se voyait à ses coups lâches et mous. Il n'avait qu'une idée en tête : éviter mon droit. Il en avait tâté et il n'avait pas envie de remettre ça.

Quand le round s'acheva, nous nous bourrions les côtes.

Dans le corps à corps, il était bon, et il en plaça un ou deux que je sentis passer.

Le gong sonna et je regagnai mon coin. Tandis que Waller me frictionnait, je cherchais ma souris.

Elle me regardait avec des yeux furieux, la bouche pincée. Je savais ce qu'elle pensait. Si elles avaient impressionné la foule, les claques à gant ouvert ne l'avaient pas trompée, elle. Waller me lança une éponge d'eau froide à la figure. Il était assez malin pour voir ce qui détournait mon attention et il s'arrangea pour me masquer la fille.

Brant s'amena comme Waller m'essuyait la figure.

— A quoi tu joues ? me souffla-t-il. (Il était blanc comme un linge.) Pourquoi l'as-tu frappé comme ça ?

— Eh bien, quoi ? Il est là pour boxer, non ?

— Petelli te fait dire...

— Je l'emmerde.

Le gong sonna, et je quittai mon coin. Le Kid avançait avec prudence, le regard inquiet. Il lançait sans arrêt son gauche, pour essayer de me tenir à distance, mais j'avais plus d'allonge que lui. Je le touchai à la face, avançai et plaçai un crochet à la tempe. Il me contra, plaça un gauche et un droit très secs. Nous nous accrochâmes et échangeâmes des gauches et des droits au corps, au milieu des clameurs de la foule. Le Kid lâcha le premier : il recula et je le cueillis avec un crochet qui lui ouvrit la peau sous l'œil droit. Il se mit à m'injurier et je le poursuivis en l'accablant de droits et de gauches à la face. Il serrait sa garde pour protéger son œil blessé. J'avancai encore

et le sonnai au corps. Il devait commencer à comprendre qu'il ne gagnerait pas facilement. Dans un sursaut de rage il décrocha brusquement, et me cueillit dans un swing du droit dans lequel il avait mis tout son poids. C'était un coup formidable et je me sentis sonné. J'essayai de m'accrocher, le temps de reprendre mes esprits, mais il me repoussa d'un direct à la face. Je reculai, enfoui dans mes gants. Il fonça sur moi, je le contrai d'un gauche à la face, mais il savait qu'il m'avait fait mal et il continua d'avancer en me mitraillant des deux mains. J'encaissai presque tous ses coups, j'en esquivai quelques-uns. J'avais chaud, mais je gardais la tête claire : je savais que je trouverai une ouverture et je la trouvai. Le Kid me lança un swing en se découvrant complètement : je fonçai et le frappai à la mâchoire : il s'abattit comme si on lui avait scié les genoux. Avant même que l'arbitre eût commencé à compter, le gong sonna. Les soigneurs du Kid se précipitèrent sur lui et le traînèrent jusqu'à son tabouret.

Je regagnai lentement mon coin et m'assis. Pepi m'attendait.

— Au prochain round, salaud ! grommela-t-il à mon oreille. C'est un ordre.

— Tire-toi de là ! dis-je.

Waller pris d'audace, le poussa hors du ring et se mit à m'éponger la figure. Il me frictionnait, le sourire aux lèvres, tout essoufflé d'excitation.

— Formidable ! dit-il. Attention à son droit. Il s'en sert encore bien.

A l'autre bout du ring, ils s'activaient frénétiquement sur le Kid. On l'éventait avec des serviettes, on lui faisait respirer des sels, on lui massait la nuque.

— Bon, eh bien ! ça y est, dis-je. C'est le dernier round.

— Eh oui ! dit Waller. Mais quand même, ça aura été un match. Vous leur en avez donné pour leur argent.

Je me retournai vers la fille. Elle avait de nouveau le sourire et me fit un petit signe de la main. Le gong sonna et j'y allai. Le Kid rompait sans arrêt. Il avait une éraflure sur le nez, une coupure sous l'œil droit et de grandes marques rouges sur les côtes. Je l'acculai dans un coin et je cognai son nez écorché. Le sang jaillit comme d'une tomate pourrie écrasée contre un mur. Le public se mit à rugir. Titubant, le type s'accrocha à moi. Je dus le soutenir pour qu'il ne tombe pas. Je le secouai en feignant de me battre, jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits.

— Allez, mon gros malin, lui soufflai-je à l'oreille. Maintenant, place ton paquet.

Je me dégageai et reculai. Il lança un gauche qui n'aurait pas bosselé un gâteau de riz. Je l'esquivai en plongeant et avançai

entièrement à découvert. Le Kid rassembla ce qui lui restait de forces pour placer un uppercut et je tombai sur un genou. Il ne m'avait pas fait mal, mais avant de me coucher, il fallait que je prépare le terrain. La foule poussa un rugissement qu'on aurait entendu à Miami. L'arbitre se pencha sur moi et se mit à compter. Je regardai le Kid : sa figure exprimait un soulagement comique. Il était appuyé contre les cordes. Ses blessures pissaient le sang et ses genoux tremblaient. Je secouai la tête comme si j'étais étourdi et, à six, je me relevai. Le Kid, persuadé que je resterais par terre, recula, ce qui fit tordre le public. Ses soigneurs lui crièrent d'y aller et de me finir. A contrecœur il revint sur moi, l'air pitoyable. J'esquivai un gauche et plaçai un droit sur sa figure tuméfiée. Je voulais au moins lui faire payer cher sa victoire. Grondant de douleur et de rage il lança un swing. J'avais laissé tomber ma garde : il m'atteignit à la mâchoire et je tombai. J'avais marché à découvert pour être touché et il m'avait touché pour de bon.

Pendant trois secondes je restai dans le cirage. Puis j'ouvris les yeux. J'étais affalé à plat ventre et mon regard tombait droit sur la fille. Elle était debout avec des yeux comme des escarboucles et hurlait de fureur : « Lève-toi ! Boxe ! Lève-toi, dégonflé ! » Elle était si près qu'elle aurait pu me toucher. Presque tous les spectateurs des fauteuils de ring étaient debout et hurlaient, mais je n'entendais qu'elle.

— Debout, Johnny ! N'abandonne pas !

La colère, la déception et le mépris qui se lisaient sur son visage me galvanisèrent. Il ne m'en fallait pas plus. Je réalisai brusquement que je n'avais jamais eu l'intention d'obéir aux ordres de Petelli. La voix méprisante de la fille et ses yeux furieux dirent le reste. J'entendis l'arbitre compter, sept... huit... Je me relevai comme je pus, au moment où il allait compter dix. Le Kid se précipita sur moi et je m'accrochai désespérément à lui. Il cherchait frénétiquement à se dégager : il avait compris que je ne marchais plus dans la combine de Petelli et qu'il allait perdre s'il ne me sonnait pas avant que je me sois repris.

Je m'accrochai, en dépit de ses efforts et de ceux de l'arbitre qui essayait de nous séparer. Il me fallait quatre ou cinq secondes pour retrouver mes esprits. Quand j'estimai pouvoir enfin décrocher, je le fis et je plaçai un gauche sur sa blessure à l'œil avant qu'il ait pu même amorcer un coup.

Haletant et écumant de rage, il fonça sur moi : j'esquivai et le laissai cafouiller. Il était hors de lui de fureur et se ruait sauvagement sur moi. Je feintai et esquivai jusqu'au moment où je me sentis en état de le cueillir. Comme il fonçait encore, je me calai sur mes pieds et

plaçai mon crochet du droit. Le coup l'atteignit à la mâchoire. Il s'abattit, le visage en sang et roula sur le dos : knock-out.

C'était bien inutile de le compter, mais l'arbitre le fit quand même. Quand il fut à dix, le Kid était toujours couché sur le dos, raide comme un cadavre. Tout pâle et l'air effrayé, l'arbitre vint à moi et leva mon gant comme si c'eût été une charge de dynamite :

— Farrar vainqueur !

Je la regardai. Elle était debout rouge d'excitation et elle m'envoya un baiser. Puis le ring fut envahi par les journalistes et les photographes et je la perdis de vue.

Petelli fendit la foule. Il souriait mais il avait un regard dur et fixe.

— C'est bon, Farrar. Tu sais ce qui t'attend, dit-il.

Il alla parler au manager du Kid. Waller, gris et hagard me jeta mon peignoir sur mes épaules.

Comme je descendais du ring, j'aperçus Pepi qui attendait au haut de la travée, un petit sourire aux lèvres.

CHAPITRE VII

Tant que ma loge fut bondée de journalistes et de spectateurs qui me serraient les mains et me félicitaient, je me sentis à peu près à l'abri. Mais quand ils commencèrent à se retirer, les uns après les autres, je compris que les ennuis allaient commencer.

Waller m'avait accompagné jusqu'à mon vestiaire. Il mourait de peur. Dès qu'il eut fini de me frictionner, il devint nerveux et se mit à regarder la porte avec concupiscence. Tom Roche était venu me voir, mais je m'étais débarrassé de lui : je ne voulais pas le mêler à cette histoire.

Il ne restait plus dans le vestiaire que deux journalistes et trois spectateurs qui discutaient dans un coin les mérites d'anciens champions poids lourds sans s'occuper de moi.

— Ça va, Henry, dis-je en nouant ma cravate. Ne m'attends pas. Merci pour tout.

— Je ne peux rien pour vous, dit Waller. Vous ferez aussi bien de ne pas traîner ici. Ne vous laissez pas coincer.

Il essuya son visage luisant d'un revers de main.

— Vous n'auriez pas dû faire ça.

— Ne pas faire quoi ?

Un frisson me courut dans le dos et je me retournai. Elle était là, dans son tailleur vert pomme, ses grands yeux noirs plongeant dans les miens, elle tenait une cigarette entre ses doigts gantés de blanc.

— Qu'est-ce que vous n'auriez pas dû faire, Johnny ?

Waller se glissa dehors et je restai devant elle paralysé et muet. Dans leur coin, les types s'étaient arrêtés de parler et la bouffaient des yeux.

— Allons-nous-en, les gars, dit l'un des journalistes. C'est le moment où les amis d'un boxeur lui rendent service en le lâchant.

Ils éclatèrent de rire comme si ç'avait été la meilleure plaisanterie du monde, mais ils s'en allèrent. Quand le dernier eut passé la porte, la petite pièce me parut brusquement immense et vide comme un désert.

— Salut, dis-je, en décrochant ma veste. Est-ce que vous avez gagné quelque chose ?

Elle sourit. Ses lèvres écarlates découvrirent des dents petites, bien rangées et d'une blancheur éclatante.

— Mille dollars. Mais j'ai bien failli avoir une attaque quand vous êtes tombé. J'avais parié quatre cents dollars et j'ai cru que j'allais les perdre.

— Désolé, dis-je. J'ai eu un moment de distraction. Au premier rang il y avait une femme qui m'empêchait de penser à mon boulot.

— Oh ! Comment ça ? dit-elle en me regardant à travers ses cils.

— C'est la plus belle femme que j'aie vue de ma vie.

— Vous devriez le lui dire. Les femmes adorent qu'on leur dise ces choses-là.

— C'est ce que je suis en train de faire.

— Je vois, je vois... (Elle souriait toujours, mais son regard durcit.) C'est très flatteur votre histoire, mais je ne vous crois pas. J'ai eu l'impression que vous vous couchiez.

Je me sentis rougir.

— Qu'est-ce que vous y connaissez ?

— Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Les drôles de petits bonhommes qui venaient vous parler à l'oreille, la manière dont vous vous êtes découvert. Je vais tout le temps à la boxe. De temps en temps il y a des matches truqués. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?

— La femme, dis-je, et la pensée de toutes les pauvres cloches qui avaient misé sur moi.

— Cette femme a l'air d'avoir pas mal d'influence sur vous. (Elle me regarda avec attention.) Vous êtes bel homme, Johnny.

Je m'appuyai au mur. Je savais que j'étais en train de perdre un temps précieux. Au lieu de faire la conversation à cette fille, j'aurais dû sortir avec la foule. C'était ma seule chance de semer Pepi et Benno. Mais en ce moment, Petelli lui-même n'aurait pas pu me faire quitter la pièce.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Pourquoi êtes-vous venue ici ?

Son visage devint grave, mais ses yeux gardèrent cette expression qui me donnait des frissons dans le dos.

— Peu importe qui je suis. Appelez-moi Délia, si vous voulez bien, dit-elle. Je suis ici parce que vous avez des ennuis et je crois que c'est en partie ma faute. C'est vrai, n'est-ce pas ? Vous avez des ennuis ?

— Oui, mais vous n'y pouvez rien.

— C'est grave ?

— Il y a deux types qui m'attendent à la porte. S'ils me mettent la main dessus, je suis fait.

— Vous avez roulé Petelli ?

Je sursautai.

— Vous le connaissez ?

— Cette petite crapule ! Je sais qui c'est, mais je ne voudrais pas le connaître, quand il serait le seul homme sur terre. Nous perdons du temps. Je vais vous faire sortir d'ici. (Elle alla jusqu'à la fenêtre et se pencha dehors.) Vous pouvez descendre par le tuyau.

Je la rejoignis devant la fenêtre. Le parc était déjà presque vide.

— Voilà ma voiture : la première à droite dans la deuxième rangée. Si vous pouvez aller jusque-là sans qu'on vous voie, vous êtes sauvé.

— Attendez, dis-je en regardant le coupé Bentley à carrosserie basse qu'elle me désignait. Je ne peux pas vous mêler à cette histoire. Ces types sont dangereux.

— Ne faites pas l'idiot. Ils ne se douteront de rien.

— Soyez raisonnable...

— Oh ! Ne discutez pas ! J'y vais. Fermez la porte à clef derrière moi. Commencez à descendre. Je viendrai à votre rencontre avec la voiture : sautez sur le siège avant et pour le reste, laissez-moi faire.

En jetant un nouveau coup d'œil j'aperçus l'article de luxe en complet tropical. Il attendait près de la voiture et avait l'air de s'impatientser.

— Votre ami ne sera pas content, dis-je. Il vous attend.

Elle eut un petit rire sec, totalement dépourvu de gaieté qui me surprit.

— Ce n'est pas un ami : c'est mon mari, dit-elle en allant vers la porte. J'en ai pour trois minutes. Ne laissez entrer personne.

Et elle s'en alla, sans me laisser le temps de faire un geste.

Je poussai le verrou et je retournai à la fenêtre. Le mari faisait les cent pas devant la voiture. Il tira un étui de sa poche et alluma une cigarette. A la façon dont il jeta l'allumette, je compris qu'il était exaspéré.

J'entendis un léger bruit et me retournai vivement vers la porte. La poignée tournait lentement. Quelqu'un poussait doucement pour entrer. Le verrou tint bon et la poignée revint lentement au point mort.

Ils étaient donc là. Ils devaient se dire qu'ils pouvaient venir me chercher bien tranquillement, maintenant que le stade était à peu près vide. Le haut-parleur beuglait un air de danse assez fort pour couvrir le bruit d'un coup de revolver.

Je traversai la pièce à pas de loup pour examiner le verrou. Il

n'était pas très solide. J'entendis chuchoter de l'autre côté de la porte. Je ne compris pas ce qui se disait, mais j'en eus quand même froid dans le dos.

Je soulevai la table de massage et la posai contre la porte de façon que l'une de ses extrémités bloquât la poignée. Mon cerveau fonctionnait rapidement : j'avais peur, mais je n'étais pas affolé. Ils connaissaient la topographie du stade beaucoup mieux que moi. Ils devaient savoir qu'il n'était pas difficile de sortir par la fenêtre de cette pièce. Dès qu'ils verraient que la porte tenait bon, ils se douteraient que j'essayais de me sauver par la fenêtre et Pepi serait en bas pour me cueillir.

Il lui faudrait moins de quatre minutes pour descendre l'escalier de béton et atteindre la porte qui donnait sur le parc à voitures. Il était sans doute déjà parti. Je n'avais pas une seconde à perdre.

Comme j'enjambais l'appui de la fenêtre, quelqu'un donna un coup d'épaule dans la porte. La table la bloquait solidement. Je ne me retournai même pas et m'engageai sur la corniche.

Dans ma hâte d'atteindre le tuyau, je fis un faux pas et mon pied plongea dans le vide. Je réussis à me retenir en m'accrochant aux aspérités du mur en béton. Sale moment. Si je n'avais pas eu la force que j'ai dans les doigts, je serais tombé. Je réussis à reprendre mon équilibre.

Le cœur battant, j'atteignis le tuyau et me laissai glisser.

Arrivé à trois mètres du sol, je lâchai prise et sautai.

J'entendis démarrer une voiture. J'entendis également quelqu'un qui courait. Un instant, je fus tenté de m'élancer vers la voiture, mais je compris qu'il était plus prudent de rester dans l'ombre du mur, que de m'exposer aux lumières du parc.

La Bentley fonçait vers moi. Délia n'avait pas allumé les phares. Derrière la voiture, sur la gauche, j'aperçus Pepi. Il était à cent mètres de moi, immobile, la tête levée vers la fenêtre de ma loge, comme s'il s'attendait à m'y voir apparaître, et je compris qu'il ne savait pas que j'étais déjà sorti. Puis j'entendis un formidable craquement : la porte du vestiaire avait cédé.

La Bentley ralentit en arrivant à ma hauteur et la portière s'ouvrit.

— Montez vite ! cria Délia, sans arrêter la voiture.

Je bondis sur le siège et la voiture repartit en avant comme un obus.

Délia alluma les phares.

— Est-ce qu'ils vous ont repéré ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dis-je.

Je me retournai. Le brun frisé qu'elle disait être son mari était

dans le fond. Il faisait trop sombre pour distinguer ses traits. Aucune voiture ne nous suivait.

— On dirait que non, dis-je. En tout cas, ils ne sont pas derrière nous.

— Tu es complètement folle de nous entraîner dans cette histoire, Délia ! s'écria brusquement l'homme assis dans le fond. Arrête cette voiture et fais descendre ce type.

Elle se mit à rire.

— Ferme-la, Paul. Ils voulaient le descendre. Je ne peux tout de même pas laisser descendre un garçon qui m'a fait gagner mille dollars !

— Petite idiote ! Tu te mets toujours dans des situations impossibles !

Elle se remit à rire.

— J'adore ça.

Écœuré, il se rencoigna sur son siège.

— En tout cas, filons ! Dès qu'on sera sortis du stade, tu le feras descendre.

— Ne faites pas attention, me dit-elle. Nous allons à Lincoln Beach. Vous venez ?

— Oui, dis-je.

Nous approchions de la porte principale du stade et je réalisai brusquement que Petelli avait peut-être passé la consigne de nous arrêter. Je le dis à Délia.

— C'est bien possible. Asseyez-vous par terre.

Il y avait une quantité de voitures devant nous, maintenant. Elles franchissaient lentement l'immense portail et Délia dut suivre le mouvement.

— Il y a deux gardes qui fouillent les voitures au passage, chuchota-t-elle. Je vais m'arrêter pour laisser passer les autres.

— Il y a une voiture qui fonce derrière nous, dit Paul d'une voix enrouée.

— Laissez-moi descendre, ça vaudra mieux, dis-je.

Mais elle posa sa main sur mon épaule et me força à me baisser.

— Ne bougez pas !

Elle se retourna. Accroupi comme je l'étais, j'avais une très belle vue sur une jambe superbe terminée par un petit pied chaussé de daim blanc. Je voyais également par la glace arrière, la lumière des phares de l'autre voiture et je compris qu'elle était tout près. Comme elle ralentissait, une sirène se mit à hurler.

— Il vaut mieux ne pas s'arrêter, dit Paul. Tiens le milieu de la

route pour les empêcher de passer, mais n'arrête pas.

La voiture continua d'avancer au ralenti.

— Ça se nettoie devant, me dit-elle. On est presque aux barrières.

Je relevai la tête. La voiture avançait un peu plus vite. J'entrevis par la glace de la portière un homme coiffé d'une casquette, qui me regardait.

— Eh ! là ! Pas si vite... cria-t-il en ouvrant brusquement la portière.

Je saisis la poignée intérieure, claquai la portière et Délia écrasa l'accélérateur. La Bentley partit comme une flèche malgré les hurlements du garde. Je m'étais rassis sur la banquette. Devant nous, une voiture bouchait la route. Délia donna un coup de volant : nous montâmes sur le remblai en évitant l'autre voiture de quelques centimètres, puis nous fonçâmes en avant sur la grand-route.

— Voilà... dit-elle en accélérant.

— Ils sont derrière nous, cria Paul avec fureur. Nom de Dieu ! Je t'avais bien dit de ne pas t'en mêler !

Pour toute réponse, elle appuya sur l'accélérateur. L'aiguille des vitesses monta à 110, hésita, atteignit 120, puis 125 et s'immobilisa à 130.

L'éclat des phares de nos poursuivants pâlit un peu.

— On les sème ! dit-elle, les yeux braqués sur le faisceau de lumière qui filait devant nous. Ils ne nous auront plus maintenant.

— Regarde devant toi, ou tu vas nous jeter dans le fossé ! hurla Paul. (Il s'assit du bout des fesses sur le bord de la banquette pour surveiller la route par-dessus l'épaule de Délia.) On va arriver sur un virage. Il faudra que tu ralentisses.

— Fiche-moi la paix. Je connais cette route aussi bien que toi !

Je me retournai. La voiture qui nous suivait n'était plus bien loin : deux cents mètres à peine ; la route s'incurvait pour contourner des fourrés de cactus. Délia dut ralentir et la grosse Cadillac gagna du terrain.

Délia tenait le milieu de la chaussée. L'aiguille du compteur était à cent. C'était beaucoup trop sur une route pareille.

— Attention devant ! criai-je en apercevant les phares qui venaient sur nous.

Délia baissa ses lumières et lâcha l'accélérateur.

La voiture arrivait sur nous comme une chauve-souris échappée des enfers. J'entendis un formidable crissement de pneu derrière nous, et en me retournant, je vis que la Cadillac s'arrêtait. Je sentis la Bentley appuyer sur la droite. Je regardai devant moi. La voiture qui venait sur nous tenait le milieu de la route, tous phares allumés.

Délia serra encore sur la droite. Les roues extérieures rebondirent sur le talus herbeux. Je vis Délia se cramponner frénétiquement au volant pour tâcher de maintenir la voiture.

Le chauffeur de la voiture d'en face avait l'air de ne pas nous voir.

— Bon Dieu ! cria Paul.

La voiture était sur nous. Elle nous accrocha. Délia se mit à crier. J'entendis un fracas déchirant. La voiture qui nous avait heurtés fit un tête-à-queue et alla s'écraser dans les fourrés. Je me cramponnai au tableau de bord : la Bentley partait en l'air. Le pare-brise eut brusquement l'air d'une toile d'araignée. Il y eut un bruit de bois broyé qui éclate en morceaux, puis une terrible secousse, suivie d'un éclair aveuglant. Par-dessus le vacarme, j'entendis crier Délia, puis l'éclair blanc s'évanouit et je sombrai dans le noir.

DEUXIÈME PARTIE

EN PLEIN CIRAGE

CHAPITRE PREMIER

L'odeur d'éther et d'iodoforme me disait que j'étais dans un hôpital. Je dus faire un effort pour soulever mes paupières qui pesaient cent kilos. Un grand type mince vêtu de blanc était debout près de moi. Derrière lui, une infirmière. Elle avait l'air morose et épuisée.

— Comment vous sentez-vous ? demanda le grand type mince, en se penchant sur moi. Ça va mieux ?

Il avait l'air si anxieux que je n'eus pas le cœur de lui dire que je me sentais atrocement mal. Je m'arrachai une grimace en forme de sourire et je refermai les yeux.

Des lumières dansaient sous mes paupières. Je nageais dans une espèce de grisaille. Je me laissai aller. A quoi bon se tourmenter, pensai-je, on ne meurt jamais qu'une fois. Je coulai dans le noir. Le temps s'arrêta. Je glissais hors du monde, dans la brume, le brouillard et le silence.

J'avais l'impression d'être dans le noir depuis très longtemps, quand les lumières se remirent à danser et quand je pris conscience du lit où j'étais couché et de la raideur des draps. Puis j'aperçus les paravents, de grands paravents blancs qui entouraient le lit et j'en eus peur. Il me semblait me souvenir qu'on ne mettait des paravents autour d'un lit que lorsque le malade était en train de crever.

J'aperçus aussi un homme trapu assis près de mon lit. Il avait le chapeau rejeté sur la nuque et il mâchonnait un cure-dents. Sa grosse face mal rasée exprimait l'ennui et la fatigue. Il sentait le flic à un kilomètre.

Il vit bientôt que j'avais ouvert les yeux et se pencha en avant pour me dévisager.

— Je ne suis vraiment pas verni ! dit-il d'un air écœuré. Vous parlez d'un manque de pot ! Il faut qu'il choisisse précisément l'heure de la relève pour revenir sur terre !

Une infirmière sortit de derrière le paravent. Elle aussi me regarda comme une bête curieuse. Ce n'était pas la grosse. C'était une jolie blonde.

— Bonjour, dis-je.

Ma voix me semblait venir de la ville voisine.

— Il ne faut pas parler, dit-elle sévèrement. Ne bougez pas et essayez de dormir.

— Dormir... Bon Dieu ! dit le flic. Il va falloir qu'il cause. Mêlez-vous de vos oignons, l'infirmière. Il veut causer. Pas vrai, mon vieux ?

— Bonjour, poulet, dis-je en refermant les yeux.

Quand je les rouvris, le grand type en blanc était près de mon lit.

— Comment je vais, docteur ? demandai-je.

— Vous allez très bien, dit-il. Vous êtes un miraculé.

Il était jeune et avait l'air vif et intéressé. Il me plut.

— Où suis-je ? demandai-je, en essayant en vain de soulever ma tête trop lourde.

— Vous avez eu un accident. Ne vous en faites pas. Vous êtes en très bonne voie.

Le flic surgit derrière le docteur.

— Est-ce que je peux lui parler ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'exaspération. Une ou deux questions, pas plus. Ça ne peut pas lui faire de mal.

— Faites vite, dit le docteur. Il a eu une très forte commotion.

Le médecin s'effaça et le flic prit sa place. Il tenait un carnet et un bout de crayon de deux centimètres.

— Comment t'appelles-tu, mon vieux ? demanda-t-il. Ne t'inquiète pas. C'est uniquement pour mettre les choses au point.

— John Farrar.

— Ton adresse ?

— Je n'en ai pas.

— Tu dors bien quelque part, non ?

— Je faisais de l'auto-stop.

Il gonfla ses joues et leva les yeux au plafond comme s'il priait.

— Bon, n'insistons pas. Tu faisais de l'auto-stop. Tu n'as pas une mère, un père ou une femme quelque part ?

— Non.

Il se tourna vers le docteur.

— Quand je vous disais que je n'avais jamais eu de chance ! Avec tous les gars qui se font bousiller dans des accidents d'auto, il faut que je tombe sur un orphelin !

— Je crois que ça suffit, dit le docteur, en me tâtant le pouls. Il n'est pas encore en état de parler.

— Minute, minute ! dit le flic en suçant son crayon. Il faut que je mette ça au point. (Il se tourna vers moi.) Comme ça, il n'y a personne

pour te réclamer. Et la même qu'était avec toi ? Qui c'était ?

Une image flottante me revint à l'esprit : les cheveux de jais, les yeux dévorants, et cette allure qu'elle avait.

— Je ne sais pas. Elle m'a dit : « Appelez-moi Délia » si vous voulez. » Elle ne m'a pas dit son autre nom.

Le flic poussa un gémissement.

— Comment va-t-elle, continuai-je. Est-ce qu'elle est gravement blessée ?

— Elle va très bien, dit le docteur. Ne vous inquiétez pas.

— Et son mari, demandai-je.

— Quel mari ? dit le flic en me regardant d'un œil rond.

— Le type qui était dans le fond de la voiture. Elle l'appelait Paul. Il n'a rien eu ?

— Ne vous inquiétez pas pour lui, dit le docteur.

Le flic se passa la main sur la figure et secoua la tête.

C'était lui qui avait l'air inquiet.

— Comment c'est arrivé ? Vous pourrez peut-être m'expliquer ça, dit-il.

Mais il n'avait pas l'air d'espérer grand-chose.

Je ne pouvais pas me lancer dans des histoires sur Petelli. Ce serait trop long. J'avais envie de fermer les yeux et d'oublier cet accident.

— Une voiture venait à notre rencontre, dis-je. Le type conduisait. On aurait dit qu'il ne nous voyait pas. Délia a essayé de se ranger sur le côté, mais le type nous a accrochés. Qu'est-ce qu'il est devenu ?

Le flic poussa un soupir.

— A mon tour de le dire, dit-il avec une ironie lourde. Ne vous inquiétez pas pour lui. Et maintenant, mon vieux, posons les chiffres et faisons l'addition. Si tu faisais de l'auto-stop, comment ça se fait que c'est toi qui conduisais cette Buick ?

Cette fois, c'est moi qui le regardai avec des yeux ronds.

— C'était une Bentley, et c'était elle qui conduisait. J'étais assis à côté d'elle, et son mari, Paul, était derrière.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! s'écria le flic.

Il se décoiffa et s'essuya le front d'un revers de main. Puis il remit son chapeau et le rabattit en avant d'un geste rageur.

— C'est toi qui conduisais ! Elle était derrière ! Et il n'y avait pas plus de mari que de beurre en broche ! (Il se pencha en avant et me menaça du doigt.) Et cette putain de voiture, c'était une Buick !

Je commençais à m'énerver.

— Vous faites erreur ! dis-je en agrippant le drap. Je vous dis que

c'était elle qui conduisait. C'était un coupé Bentley noir. L'autre voiture nous est rentrée dedans. Demandez au chauffeur. Il vous le dira.

Le flic agita son carnet sous mon nez.

— Il n'y avait pas d'autre voiture ! Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi te crois-tu obligé de mentir ?

— Ça suffit, dit sèchement le docteur. Il n'est pas en état de supporter vos cris. Laissez-le tranquille, sergent.

— Je ne mens pas ! dis-je en essayant de m'asseoir.

Ce fut le coup de grâce. Une lumière fusa dans mon crâne et je plongeai dans le noir.

Quand je rouvris les yeux, il faisait jour. Un des paravents avait disparu : celui du pied du lit, mais il y en avait encore un à droite et un à gauche. Je vis un lit en face du mien. A en juger au bruit, j'étais dans une salle commune.

Je cherchai le flic des yeux, mais il n'était pas là. Je restai immobile. Je me sentais beaucoup mieux, ma tête ne me faisait plus mal, bien qu'elle fût encore un peu sensible et je pouvais bouger les bras sans effort.

Au bout d'un moment, j'en vins à réfléchir à ce que m'avait dit ce flic. Ça commençait à m'inquiéter. Pas de seconde voiture, pas de mari, une Buick au lieu d'une Bentley et c'était moi qui conduisais. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Peut-être que j'avais rêvé. Peut-être que le flic faisait partie du brouillard d'où je sortais. C'était sûrement ça, alors il devait me confondre avec un autre.

Le docteur apparut de derrière le paravent. Il souriait d'un air content.

— Pas la peine de demander si vous allez mieux, dit-il. Ça se voit tout de suite.

— Ça va très bien, dis-je. Il y a combien de temps que je suis ici ?

Il jeta un coup d'œil sur la fiche accrochée au pied de mon lit.

— Vous êtes entré le six septembre à onze heures du soir. Nous sommes aujourd'hui le douze. Vous êtes ici depuis six jours.

— Septembre ?

— Exactement.

— Vous voulez dire juillet, non ? C'est impossible qu'on soit en septembre. L'accident a eu lieu le vingt-neuf juillet : le soir où j'ai battu le Kid de Miami.

— Je ne suis pas au courant. Vous êtes entré ici le six septembre.

— C'est impossible. Je n'ai pas pu rester évanoui dans le fossé plus d'un mois avant qu'on me ramasse.

Le docteur sourit.

— Bien sûr que non. En fait, on vous a trouvé presque tout de suite. Un agent à motocyclette a entendu le bruit de l'accident. Il est arrivé sur les lieux cinq minutes après. Une heure plus tard vous étiez ici.

Je me passai la langue sur les lèvres. Ma bouche s'était brusquement desséchée.

— Docteur, vous êtes sûr de ne pas vous tromper de date ?

— Non, dit-il en secouant la tête. Je ne me trompe pas de date. (Il s'assit sur le bord du lit.) Allons, ne vous tracassez pas. Tout ça va s'arranger. Quand on vous a amené, vous présentiez tous les symptômes d'une forte commotion. Vous avez été gravement blessé à la tête. C'est un miracle que vous soyez vivant. Il faut vous attendre que tout vous semble un peu confus pendant quelque temps. Les dates, le souvenir des gens qui étaient ou n'étaient pas dans la voiture, votre propre passé peuvent n'être pas très clairs dans votre esprit. Mais tout se remettra peu à peu en ordre de soi-même. En ce moment, vous êtes persuadé que l'accident a eu lieu le vingt-neuf juillet. Il vous est impossible d'admettre qu'il a eu lieu le six septembre, mais soyez sans crainte. Dans une semaine, au plus, votre mémoire fonctionnera normalement. Encore une chose ! Ne vous laissez pas embêter par les policiers. Je leur ai expliqué la situation et ils ont compris. Ils vous demandent de les aider dans la mesure où vous pouvez le faire. Mais ils savent, maintenant, que si vous faites des erreurs, c'est involontairement. Tout ce que vous avez à faire, c'est de ne pas vous inquiéter, et vous reposer le plus possible. Ce n'est qu'une question de temps.

C'était un brave type, il faisait ce qu'il pouvait, et je lui en savais gré, mais ça ne m'empêchait pas d'être inquiet. Je savais que le match avait eu lieu le vingt-neuf juillet et que l'accident s'était produit le soir même. Tout ce qu'il pouvait me dire n'y changerait rien.

— Je ne veux pas discuter, docteur, mais voulez-vous faire quelque chose pour moi ?

— Avec plaisir. De quoi s'agit-il ?

— Délia... la jeune femme qui était avec moi, elle est ici, n'est-ce pas ? Eh bien ! elle vous dira que c'était le vingt-neuf juillet... Demandez à son mari. Il vous dira la même chose.

Il s'assombrit un peu.

— Vous voyez : encore un exemple, dit-il. Cette histoire de mari, il faut vous y faire, vous savez. Dans la voiture, on n'a trouvé qu'elle et vous. Il n'y avait pas de mari.

Mon cœur se mit à battre.

— Bon, admettons. Il n'y avait pas de mari, dis-je en essayant de raffermir ma voix. Mais demandez-lui, à elle. Elle vous le dira. Vous n'allez pas me dire qu'elle n'était pas non plus dans la voiture ? Allez lui demander !

Il se passa la main dans les cheveux. Son sourire avait disparu.

— Il y a quelques jours, vous n'étiez pas en état de l'apprendre, dit-il doucement. Mais maintenant, je peux vous le dire. Elle a eu la colonne vertébrale brisée. Elle était morte quand on vous a trouvés.

CHAPITRE II

Dans l'après-midi, je reçus la visite du lieutenant Bill Riskin. Si l'infirmière ne m'avait pas prévenu, je ne l'aurais jamais pris pour un policier. C'était un petit bonhomme d'une cinquantaine d'années, au visage triste et fripé, avec des petits yeux brillants qui me scrutaient à travers des lunettes cerclées de corne. Il tenait son chapeau à la main et marchait sur la pointe des pieds. Il parlait d'une voix douce et courtoise.

Quand il arriva, j'étais aussi nerveux qu'un cheval bourré d'avoine. J'aurais sauté en l'air si on avait laissé tomber une épingle à deux mètres. C'est peut-être pour ça qu'ils m'avaient envoyé Riskin. Si on avait de nouveau lâché sur moi le gros sergent, je serais devenu cinglé.

Riskin approcha une chaise de mon lit, s'assit et croisa ses petites jambes. Il portait des chaussettes blanches et des bottines, et il avait des chevilles comme des allumettes.

— Alors, mon garçon, comment va la tête ? demanda-t-il.

Je répondis que la tête allait très bien. J'étais cramponné à mon drap et suant. Je me méfiais de lui, je me méfiais du monde entier. Au fond de moi-même, je commençais à me demander s'ils n'allaient pas déclarer que j'étais fou.

— Le docteur m'a dit que vous étiez bouleversé. Vous n'avez aucune raison d'être bouleversé. Vous n'êtes pas le premier à avoir les idées un peu brouillées à la suite d'une blessure à la tête. Ne vous en faites pas et laissez-nous le soin de nous inquiéter. Tout ce que nous voulons, c'est éclaircir cette affaire. La jeune femme est morte. S'il y a eu collision, l'autre voiture ne s'est pas arrêtée, et c'est un délit qui tombe sous le coup de la loi. C'est à nous de retrouver le gars et de lui ôter l'envie de recommencer. Nos recherches seront plus rapides si vous pouvez nous aider. Vous tenez, n'est-ce pas, à ce que nous le retrouvions ?

Ça paraissait raisonnable, mais je n'étais pas dupe. Avant de tomber dans les pommes, j'avais vu l'autre voiture faire un tête à queue et s'écraser contre un arbre. Si on m'avait trouvé cinq minutes après l'accident, comme le prétendait le docteur, on aurait trouvé aussi le gars de l'autre voiture.

Je dis que, bien sûr, je voulais qu'on le retrouve. Riskin me jeta un regard perçant.

— Est-il exact que vous faisiez de l'auto-stop ?

— Oui.

— Et la jeune femme vous a laissé prendre le volant ? Je ne répondis pas. Je ne voyais pas pourquoi ils tenaient tellement à me faire dire que j'étais au volant, ou alors, ce ne pouvait être que pour me coller la mort de Délia sur le dos. Je recommençai à avoir peur.

Il répéta sa question d'une voix toujours aussi douce et me fit même un sourire encourageant.

— Ce n'était pas moi qui conduisais ! m'écriai-je. C'était elle. J'étais assis à côté d'elle, et son mari était derrière ! Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

Je croyais qu'il allait se mettre à gueuler, mais il n'en fit rien. Il hocha simplement la tête et prit l'air encore plus triste.

— Je suis désolé, mon garçon. Il ne faut pas vous énerver. Vous ne devez pas vous fatiguer. Je crois qu'il y a malentendu au sujet de la personne qui conduisait...

— Je crois bien ! dis-je. Votre abruti de sergent...

— Ne vous occupez pas de lui. On lui a appris à brusquer les gens. Ça fait partie du système. Personnellement, je n'ai jamais pu m'y faire.

Et il me sourit de nouveau.

Je me méfiais encore un peu de lui, mais je commençais, malgré moi, à le trouver sympathique.

— Où est-ce qu'elle vous a ramassé, mon garçon ? enchaîna-t-il. Vous marchiez sur une route, elle vous a dépassé, et vous lui avez fait signe ?... C'est bien ça ?

— Non. Vous n'y êtes pas du tout. Écoutez, voulez-vous me laisser vous raconter comment ça s'est passé, depuis le début ?

— C'est exactement ce que je voudrais que vous fassiez, dit-il en sortant de sa poche un bloc-notes. Ça ne vous gêne pas que je prenne quelques notes ? Je ne suis pas aussi jeune que je devrais et ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

Il me fit un clin d'œil pour montrer qu'il plaisantait.

Je lui lâchai le paquet tout entier. Je lui parlai de Pittsburgh, de mon désir de palper la grosse galette, je lui dis que j'étais arrivé à Pelotta en faisant de l'auto-stop, que j'avais cassé la mâchoire à Mac Cready et doublé Petelli. Puis je lui racontai comment Délia m'avait proposé de m'aider, comment Pepi et Benno nous avaient pris en chasse et comment l'autre voiture nous était rentrée dedans.

Ça prit du temps, et, à la fin, je n'avais pour ainsi dire plus de voix, mais j'étais tellement heureux d'avoir raconté mon histoire à

quelqu'un, que je ne sentais pas la fatigue.

Riskin m'avait écouté sans dire un mot. Il prenait des notes, de temps en temps, il se grattait l'oreille, mais il ne m'interrompit pas une seule fois.

— Voilà une histoire très intéressante, dit-il, après s'être assuré que je n'avais plus rien à lui dire. Et maintenant, mon garçon, ne vous en faites pas. Il n'y a pas de quoi vous tracasser. Vous devriez faire un somme. Vous avez l'air fatigué. C'est comme moi, je suis tout le temps fatigué. Mais avec le chef, je n'ai jamais le temps de faire un somme. (Il se leva.) Allons, au revoir. Je reviendrai dans un jour ou deux. Si quelque chose vous revient, dites-le.

— Il n'y a plus rien, dis-je. Je vous ai tout raconté.

— Parfait. Faites un petit somme. A bientôt.

Je le regardai s'en aller sur la pointe des pieds, jusqu'alors, je ne portais pas les flics dans mon cœur, mais ce petit type n'était pas comme les autres : c'était le plus sympathique de tous les flics de la terre.

Deux jours passèrent. J'allais de mieux en mieux. Le docteur était très content de moi.

— Continuez dans cette voie, me dit-il, et vous pourrez vous lever dans deux ou trois jours. Vous avez une résistance d'éléphant et un crâne en granit.

Je lui souris, mais j'étais loin d'être heureux. Je me demandais ce que Riskin mijotait et s'il allait venir aujourd'hui.

— J'ai hâte de faire un tour en ville, dis-je. J'ai souvent entendu parler de Lincoln Beach, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'y passer.

Il eut l'air surpris.

— Nous ne sommes pas à Lincoln Beach. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? Nous sommes à Miami.

— Miami ? (Je le regardai, ahuri.) Pourtant, il y a un hôpital à Lincoln Beach, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, un très bel hôpital. (Il sourit.) Presque aussi beau que celui-ci.

— Alors pourquoi ne m'y a-t-on pas transporté ? Qu'est-ce qui leur a pris de me faire faire deux cents milles pour m'amener à Miami ?

— Ça ne faisait pas deux cents milles, dit-il, d'un ton patient. C'était plutôt de l'ordre de soixante-dix. Comme vous étiez plus près de Miami que de Lincoln Beach, on vous a amené ici.

Je recommençai à m'agiter.

— Mais nous n'étions pas encore arrivés à Lincoln Beach quand l'accident a eu lieu. L'autre voiture nous a accrochés à quelques kilomètres de Pelotta sur la route de Lincoln Beach.

— Ne vous torturez pas la cervelle, dit-il en arborant son sourire de garde-malade. Tout s'éclaircira peu à peu.

Quand il fut parti, je restai atterré, à me demander si ce coup sur la tête m'avait abîmé le cerveau et si j'étais en train de devenir fou. Je me mis à souhaiter ardemment la visite de Riskin. Chaque fois que quelqu'un entrait dans la salle, je dressais la tête pour voir si c'était lui. Chaque fois que la porte s'ouvrait j'en avais des palpitations.

Le lendemain matin, ils me déménagèrent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Où m'emmenez-vous ? demandai-je à l'infirmière qui poussait le lit roulant à travers les corridors.

— Le docteur a pensé que vous seriez mieux dans une chambre, dit-elle. Il veut que vous soyez plus tranquille.

Ce n'était pas ça, la vraie raison, me dis-je. Ils devaient croire que j'étais fou et que ce n'était pas prudent de me laisser avec les autres. Je commençai à m'agiter.

— Je ne veux pas être seul ! Ramenez-moi ! Je suis très bien comme ça. Je ne veux pas être seul dans une chambre.

Le docteur surgit soudain de je ne sais où.

— Il ne faut pas vous énerver comme ça, dit-il. Votre chambre vous plaira. Elle a une vue magnifique.

Je me dis que si je faisais trop de foin, ils me mettraient la camisole de force. C'est dire dans quel état j'étais.

La chambre était jolie et avait une vue superbe, mais je la haïssais d'avance. Je sentais qu'on m'avait mis là pour une raison précise que je voulais connaître.

Vers six heures du soir, j'étais seul, et je regardai, de mon lit, les yachts et les baigneurs, quand la porte s'ouvrit et Riskin entra.

— Bonjour, mon garçon. Qu'est-ce que vous devenez ? dit-il.

— Pourquoi m'a-t-on transporté ici ? dis-je, en essayant de m'asseoir. Qu'est-ce qu'ils ont derrière la tête ?

Il s'approcha de mon lit sur la pointe des pieds.

— Allons, allons, de quoi vous plaignez-vous ? C'est très cher une chambre comme celle-ci.

— Justement. Qu'est-ce qui leur a pris ?

Il approcha une chaise et s'assit.

— Je crois que le docteur ne tient pas à ce que les malades me voient ici, dit-il. C'est peut-être pour ça. C'est un brave type, le docteur. Peut-être qu'il s'est dit que ça pourrait vous gêner d'être interrogé par un policier devant tous ces gens. C'est peut-être aussi une raison.

Je le regardai un long moment, puis je poussai un soupir et passai

ma main sur ma figure moite et brûlante.

— Je n'avais pas pensé à ça. Je vais vous dire : je commençais à croire que j'étais en train de devenir fou et que c'était pour ça qu'on m'avait mis dans une chambre.

Il sortit un paquet de cigarettes.

— Envie de fumer ? demanda-t-il. Il ne faut pas vous mettre d'idées pareilles en tête. (Il alluma ma cigarette, puis la sienne.) Je pense que si l'infirmière nous pince, elle va faire un foin de tous les diables. D'ailleurs elle ne ferait que son devoir, pas vrai ?

Je lui souris. Je me sentais beaucoup mieux.

— Je regrette que vous ne soyez pas venu plus tôt. Je commençais à être inquiet.

— J'ai eu beaucoup à faire. (Il scruta un instant l'extrémité de sa cigarette, puis planta son regard aigu dans le mien.) Je vais vous causer un petit choc. Vous sentez-vous de force à l'engraisser ?

Je tirai une bouffée de ma cigarette, le cœur battant.

— Je crois que oui. Qu'est-ce que c'est ?

— La voiture en question n'était pas une Bentley, mais une Buick décapotable noir tapissée de cuir rouge, avec roues et phares encastrés dans la carrosserie. On vous a ramassé derrière le volant. La femme était coincée dans le fond. Il a fallu arracher la banquette pour la dégager. On n'a trouvé que vous deux. On n'a pas trouvé non plus d'autre voiture. J'ai examiné les lieux moi-même, j'ai vu toutes les photographies. J'ai vu la Buick. J'ai parlé avec le flic qui vous a trouvé.

Je le regardai sans un mouvement. J'aurais voulu lui dire qu'il mentait, mais les mots ne venaient pas. Je sentis le sang se retirer de mon visage. Ma cigarette m'échappa et tomba sur le plancher.

Il se pencha pour la ramasser.

— Allons, mon garçon, dit-il. Je vous avais prévenu que vous alliez avoir un choc. Il n'y a pas de quoi s'affoler. Vous avez l'air complètement bouleversé.

— Vous mentez ! dis-je d'une voix que je ne reconnus pas moi-même.

— Allons, prenez votre cigarette, dit-il, et calmez-vous. Nous allons revoir les choses ensemble et essayer de tirer ça au clair.

Je refusai la cigarette. J'avais la nausée. Je fus pris d'une envie soudaine de sauter à bas de mon lit et de fuir avant qu'on ne m'enferme dans une cellule capitonnée. J'étais sûr qu'il disait la vérité et cependant je m'efforçais de croire qu'il mentait.

— Vous m'avez dit que cette voiture vous avait tamponné le vingt-neuf juillet, poursuivit-il avec douceur. Votre accident s'est produit

dans la nuit du six septembre. J'ai vu le rapport du flic. Le registre de l'hôpital dit la même chose. Alors, qu'en concluez-vous ?

— Je n'en conclus rien, tout ce que je sais, c'est que nous avons accroché cette voiture juste après mon match contre le Kid de Miami et que c'était le vingt-neuf juillet. Je dis la vérité !

— Vous croyez la dire, je n'en doute pas, mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais été très occupé. C'est vrai. Je crois avoir trouvé la clef de cette affaire. J'en ai parlé avec le docteur, il pense que je suis dans le vrai. Peut-être que vous aurez du mal à accepter cette explication, mais laissez-moi tout de même vous la proposer. Le docteur pense que vous mettez peut-être plusieurs semaines à retrouver la mémoire. Vous avez eu une commotion cérébrale et tant que vous ne serez pas absolument guéri, vous risquez d'avoir les idées bizarres. Il ne faut pas que ça vous tracasse. Le docteur me l'a expliqué, et il connaît la question. Alors, voulez-vous faire un effort pour accepter ce que je vais vous dire ? Essayez, ça nous simplifiera les choses à tous les deux. Vous croyez pouvoir y arriver ?

Je passai ma langue sur mes lèvres sèches.

— Allez-y.

— Il y a eu un accident dans la nuit du vingt-neuf juillet, à quelques kilomètres de Pelotta. Deux voitures venant de directions opposées et lancées à toute vitesse se sont accrochées et ont capoté toutes les deux. L'une d'elles était une Bentley noire qui a pris feu. Le type qui la conduisait s'appelait Johnny Farrar et était boxeur. Il a été tué.

C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je me redressai en gigotant.

— Mais vous êtes fou ! hurlai-je. Farrar, c'est moi. Je suis Johnny Farrar. Vous voulez me rendre cinglé ou quoi ?

Il me tapota le bras.

— Voyons mon garçon, calmez-vous. Il faut que nous sortions de cette histoire. Faites-moi confiance, voulez-vous ? Laissez-moi parler sans vous agiter et vous allez voir où je veux en venir.

Je me laissai retomber sur mon oreiller. Je suais d'angoisse et je tremblais.

— Les journaux de Pelotta ont donné un compte rendu complet de l'accident, continua-t-il. Ils n'ont omis aucun détail. Je vous montrerai ce compte rendu dans un instant. Il me paraît évident que vous avez dû lire un récit de cet accident dans un journal. Ça vous a impressionné. Un mois plus tard, vous avez vous-même un accident. Vous êtes commotionné. Vous avez une blessure à la tête.

Inconsciemment vous vous êtes identifié à Farrar. Quand vous reprenez connaissance vous êtes persuadé que vous êtes Farrar et que vous avez eu un accident le vingt-neuf juillet. Vous comprenez ? Il vous faudra quelques semaines pour vous défaire de cette illusion. Mais vous y arriverez, le docteur en est convaincu et il sait ce qu'il dit. Ce qu'il faut, c'est vous détendre et vous reposer. Ça s'en ira comme c'est venu si vous ne vous crispez pas. Mais il ne faut pas continuer à vous imaginer que vous êtes Farrar. C'est faux. Vous n'avez pas eu d'accident le vingt-neuf juillet. Vous n'êtes pas boxeur, et vous ne vous êtes jamais battu contre le Kid. Sortez-vous ça de la tête et vous aurez déjà fait un grand pas en avant.

— Est-ce que par hasard, vous vous imaginez que je vais marcher un quart de seconde dans votre histoire à la noix ? dis-je, les dents serrées. Je sais que je suis Farrar ! Je me suis battu contre le Kid. J'ai des amis pour le prouver ! Il y a un gars de Pelotta qui me connaît. Amenez-le ici, il vous dira qui je suis. Il s'appelle Tom Roche, il tient un bistrot.

— C'est exact, dit Riskin. Je lui ai parlé. Son nom figurait dans l'article. Lui, sa femme Alice et un certain Solly Brant ont identifié le cadavre. Vous avez lu leurs noms dans le journal, et vous vous imaginez que vous les connaissiez.

Je lui agrippai le bras.

— Le cadavre de Farrar. Tenez, jetez un coup d'œil là-dessus. Vous y trouverez toute l'histoire, comme je vous l'ai racontée.

Il sortit un journal de sa poche et me le tendit. Tout y était, comme il me l'avait dit, mais il avait oublié un détail. On disait dans l'article, que j'avais volé la Bentley et que le propriétaire n'était pas venu la réclamer.

Je jetai le journal. J'étouffais.

— J'ai essayé d'identifier la Bentley, poursuivit-il. Mais les plaques d'immatriculation sont maquillées. Par contre j'ai identifié la Buick.

— Et alors ? A qui appartient-elle ? demandai-je d'une voix étranglée.

— A vous, mon garçon. Vous vous appelez John Ricca, et vous habitez au 3945 Franklin Boulevard, appartement 4, à Lincoln Beach.

— Vous mentez !

— Calmez-vous, je vous en prie, dit-il. Je vous avais prévenu qu'il vous faudrait du temps pour arriver à accepter ce que j'allais vous apprendre. Vous avez été identifié.

Il ne manquait plus que ça.

— Par qui ? demandai-je.

— Par votre cousin. C'est pourquoi vous êtes dans cette chambre.

Dès qu'il a découvert où vous étiez, il a tout arrangé pour que vous ayez le maximum de soins et de confort.

— Je n'ai pas de cousin, et je ne m'appelle pas Ricca ! m'écriai-je, en tapant sur le lit. Je ne sais pas de quoi vous parlez !

— Vous avez très bien un cousin. Il est venu vous voir, hier soir, pendant que vous dormiez. Il vous a reconnu tout de suite. Tout ça, plus le numéro de la voiture : plus de doute.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites ! (Cette fois je hurlais.) Je n'ai pas de cousin, m'entendez-vous ! Je vous dis que je suis Farrar !

Il me regarda en se grattant l'oreille. Il avait cet air à la fois indulgent et exaspéré qu'ont les gens qui parlent à un fou.

— Écoutez, mon garçon, essayez de prendre le dessus. Il serait peut-être bon que vous le voyiez. Peut-être que vous le reconnaîtrez quand vous le verrez.

Mon cœur s'arrêta net, puis se remit à battre à tout rompre.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ? De qui parlez-vous ?

— De votre cousin, Ricca. Il attend dans le couloir.

CHAPITRE III

Il entra silencieux comme un fantôme. C'était un petit homme gras et ventru avec de grosses jambes trop courtes. Sa face ronde et grasse était striée de petites veines rouges, qui s'entrelaçaient comme les fils d'une résille. Il avait des yeux de serpent, ronds et luisants, aussi dépourvus de vie que des morceaux de verre. Il était à moitié chauve et avait dû se donner beaucoup de mal pour cacher les parties dénudées de son crâne avec ce qui restait de ses cheveux noirs – mais sans grand succès. Ses grosses lèvres rouges étaient figées en une espèce de sourire perpétuel qui ne signifiait rien.

J'étais sûr d'une chose : c'est que, de ma vie, je n'avais vu cet homme-là.

Il suait l'argent de la tête aux pieds : ses vêtements, son linge, ses bijoux, tout était de grand luxe. Il portait au petit doigt une chevalière ornée d'un diamant gros comme un œuf de pigeon.

Il s'avança dans la pièce d'un pas absolument silencieux. Il tenait dans la main droite une énorme gerbe de roses rouge foncé, soigneusement enveloppée de cellophane.

Il s'arrêta au pied du lit, et resta un instant à me regarder. Riskin s'écarta d'un air attendri.

— Bonjour, Johnny, dit le gros homme.

Il avait une voix douce et sucrée, issue d'un gosier bien capitonné de graisse.

Je ne desserrai pas les dents. J'étais incapable de dire un mot. J'avais l'impression de faire un cauchemar.

— Il a l'air d'aller très bien, poursuivit le gros homme, en souriant à Riskin. Bon Dieu, Johnny, ce que tu m'as fait peur. Je t'ai cherché partout. Comment te sens-tu ?

— Je ne vous connais pas, dis-je d'une voix râpeuse. Sortez !

— Voyons, mon garçon, du calme, dit doucement Riskin. Laissez-le vous parler. Vous voulez guérir, n'est-ce pas ? Il faut que nous arrivions à remettre votre esprit en mouvement.

— Je vous dis que je ne le connais pas !

Le gros homme posa les roses sur la table de chevet.

— Tu as reçu un choc terrible, Johnny, dit-il. Le docteur pense que

je peux t'aider. Je ne demande que ça, tu le sais bien.

Ce type me faisait peur. En dépit de son sourire, il y avait quelque chose de glacé dans son regard : il devait être aussi dangereux qu'un serpent à sonnettes.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Allons, Johnny, essayons de remonter le courant, dit-il. Pense un peu à Ginny. Tu n'as pas oublié Ginny ? Tu imagines l'effet que ça lui a fait. Elle veut te voir, Johnny.

Ça ne finirait donc jamais ? Je me cramponnai de nouveau à mon drap.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Je ne veux pas de vous ici ! Sortez !

— Tu ne te souviens pas de Ginny ?... La jeune fille que tu vas épouser ? (Il se tourna vers Riskin en haussant les épaules.) Tu ne me feras pas croire ça. Tu veux la voir ? C'est ça que tu veux ?

Je le regardai sans broncher.

— Je vais vous laisser tous les deux, dit Riskin. Je dois m'en aller. Ne vous en faites pas, mon garçon. Ça finira par s'arranger, si vous y mettez un peu de bonne volonté.

Je voulais lui dire de rester. Je voulais lui dire d'ôter de ma chambre cet horrible tas de viande, mais les mots me restèrent dans la gorge. Il s'en alla en se grattant l'oreille et en secouant la tête.

Son départ fut suivi d'un long silence. Le gros homme haletait doucement, son sourire immuable figé sur ses lèvres, son regard de serpent braqué sur moi.

— Sortez, vous aussi, dis-je.

Il approcha une chaise et s'assit.

— Tu sais comment on l'appelle, ce type, à la police ? demanda-t-il : Foxy Riskin⁽¹⁾. Il t'a bien eu, hein ? avec ses « mon garçon ». Je parie que tu es persuadé qu'il fait tout ce qu'il peut pour t'aider ? Eh bien, non. Tout ce qu'il veut, c'est te mettre en confiance, et quand il sera sûr de toi, quand il t'aura bien ramolli et que tu ne seras plus sur tes gardes, il te fera accuser de meurtre, et il s'arrangera pour que ça colle.

Je ne savais plus où j'en étais. Je suais et l'instant d'après je gelottais.

— Sans moi, poursuivit le gros homme, tu serais en prison, à l'heure qu'il est. Ce qui lui manque c'est le motif ; je pourrais le lui fournir, mais je n'ai rien dit, parce que j'ai une proposition à te faire.

— Je n'écoute pas, dis-je. Sortez d'ici !

— Ils ne savent pas qui est la fille. Je pourrais les renseigner, et si je le faisais, tu serais fichu. Ça ne m'arrange pas qu'ils l'apprennent,

mais si c'est nécessaire, je réglerai cette affaire comme je règle la plupart des autres.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Vous n'êtes pas mon cousin ! Je ne vous ai jamais vu !

Son sourire s'épanouit.

— Bien sûr que je ne suis pas ton cousin. Tu veux que je le dise à Riskin ? Tu veux te faire accuser de trois meurtres ? Un seul ne suffit pas ?

Je fis un effort pour me dominer ; je me sentais devenir cinglé.

— Vous me prenez pour un autre, dis-je, en essayant d'affermir ma voix. Je suis John Farrar. Je ne suis pas Ricca et je ne suis pas votre cousin. Et maintenant, je vous prie de sortir d'ici !

— Je sais bien que tu es Farrar. C'est toi qui as tué Wertham et Reisner. Bien sûr que je te connais. Et tu l'as tuée, elle aussi. S'il n'y avait pas eu le revolver, ils auraient cru à un accident, mais ils ont trouvé le revolver et il y avait des empreintes dessus.

— Vous savez que je suis Farrar ? dis-je en le regardant avec stupeur. Alors, vous mentiez quand vous prétendiez que j'étais Ricca ?

— Riskin croit que tu es Ricca, dit le gros homme, et tant qu'il le croira, je peux le faire marcher. S'il découvre que tu es Farrar, tu es fichu.

Je me pris la tête à deux mains. Je me sentais devenir fou.

— Allons, assez plaisanté, dit-il (Et son sourire s'évapora.) Marche avec moi, je marcherai avec toi. Je te dirai comment posséder Riskin. Si je suis là pour t'épauler, tu te sortiras de cette affaire de meurtre. (Il avança la tête : assis comme il était, les mains sur les genoux, la tête en avant et les yeux mi-clos, il avait l'air d'une tortue.) Où as-tu caché l'argent ?

Je ne répondis pas et restai la tête enfouie dans les mains.

— Écoute, dit-il, tu es dans une impasse, et tu ne peux t'en sortir qu'en marchant avec moi. Je peux tout arranger. Je demanderai à Hame de s'en occuper et je parlerai à Riskin. Dis-moi où est l'argent, et ça se tassera. Tu sortiras d'ici libre comme l'air. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dis-je, d'une voix dont la fermeté me surprit.

— Réfléchis, Farrar. Tu n'as aucune chance de filer avec l'argent. Je vais te dire ce que je compte faire. Je te soutiendrai. Je te donnerai cinq sacs, et je m'arrangerai avec Riskin. Ça me paraît honnête, non ?

— Si vous croyez que Riskin puisse m'accuser de quoi que ce soit, allez-y, laissez-le faire. Vous me prenez pour quelqu'un d'autre. Je ne comprends pas un mot à cette histoire d'argent.

— Ne t'excite pas, dit-il, en tambourinant sur ses genoux avec ses gros doigts. Tu n'as pas confiance en moi, hein ? Mais réfléchis un peu : je me fiche pas mal de toi. Quand tu sortiras d'ici tu feras exactement ce que tu voudras. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Elle, ça pouvait l'intéresser, mais moi, je m'en tape. Donne-moi le fric et je te sors de là. Allons, vas-y. Où est-il ?

— Je n'en sais rien, dis-je. Et si je le savais, je ne vous le dirais pas. Maintenant, sortez d'ici !

La grosse figure se transforma en un masque grimaçant de fureur. Il avait l'air démoniaque.

— Imbécile ! s'écria-t-il d'une voix tremblante. Est-ce que tu t'imagines que tu vas m'avoir en faisant semblant d'avoir perdu la mémoire ? Où as-tu caché le fric ? Si tu ne le dis pas, je te ferai regretter d'être venu au monde. Où est-il ?

— Sortez !

Il se domina. Son sourire atone se reforma sur ses lèvres et il se leva.

— Parfait, si c'est comme ça que tu le prends, dit-il. Fais comme tu voudras. Moi, je vais parler à Riskin. D'ici deux heures environ, tu seras en prison. Tu crois peut-être pouvoir t'en tirer avec un seul meurtre, mais avec trois, je doute que tu t'en tires.

Il gagna la porte sans bruit et se retourna.

— C'est ton dernier mot ? dit-il.

— Sortez !

Il sortit aussi facilement qu'il était entré : comme un fantôme.

CHAPITRE IV

Avant même que j'aie pu chercher à comprendre ce qui venait de se passer, l'infirmière entra.

— Bonne visite ? me demanda-t-elle en souriant. On ne dirait jamais que vous êtes cousins ! Vous ne vous ressemblez pas du tout.

— Les cousins ne se ressemblent pas forcément, dis-je, tout surpris d'avoir pu m'arracher une réponse.

— C'est juste. C'est lui qui a apporté ça ? (Elle saisit la gerbe de roses.) Quelles merveilles !

— Elles sont à vous. Je n'aime pas beaucoup les fleurs. Vous me rendrez service en les emportant.

— Vraiment ? Eh bien, je vous remercie. Elles sont merveilleuses. (Elle mit son nez dans la gerbe.) Votre cousin doit être riche. Il avait un de ces diamants au doigt ! Et cette voiture !

— Pour ça, on ne peut pas dire qu'il meure de faim.

— Je commence à croire que vous êtes un grand personnage.

— Moi ? Je ne suis rien du tout. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Eh bien ! mais... les deux policiers qui sont dans le couloir. Ils m'ont dit qu'ils étaient là pour vous garder. Je suis sûre que vous êtes un personnage important.

Je réussis à rester impassible, mais non sans effort.

— Mon cousin s'est mis dans la tête qu'on voulait m'enlever. C'est idiot, mais c'est comme ça. Je n'étais pas au courant, pour les flics. Il y a longtemps qu'ils sont là ?

— Ils viennent d'arriver.

Je recommençais à avoir la frousse.

— Dites-moi, mademoiselle, qu'est-ce qu'on a fait de mes vêtements ?

— Ils sont là dans le placard. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, ça va. C'était juste pour savoir. Le docteur a vaguement parlé de me lâcher à la fin de la semaine. Je voulais seulement savoir ce qu'on en avait fait.

— Eh bien ! ils sont dans le placard. Vous voulez quelque chose ?

— Ma foi non, merci. Je crois que je vais faire un petit somme. Ces

deux types m'ont éreinté.

— Merci pour les fleurs. Elles sont vraiment superbes.

— Vous me rendez service en les prenant.

Je la regardai sortir. Dès que je fus certain qu'elle était partie pour de bon, je m'assis sur mon lit.

Il fallait que je sorte de cet hôpital. Il fallait que j'échappe à Riskin et à Ricca et que je règle cette affaire moi-même. Pour moi, je ne voyais que deux explications possibles : ou bien on me prenait pour quelqu'un d'autre, ou bien l'un de ces deux types et peut-être tous les deux essayaient de me coller une sale histoire sur les reins.

Il était six heures vingt. L'infirmière m'apportait mon dîner à sept heures et quart tapant. Ça me laissait cinquante minutes pour m'habiller et quitter l'hôpital.

Je me levai. J'étais faible et chancelant, mais infiniment moins que je ne m'y attendais. J'allai au placard et l'ouvris. Je croyais y trouver le complet de toile que m'avait donné Brant, mais je vis un complet en flanelle bleu foncé suspendu à un cintre, une chemise de soie blanche, des souliers noirs, et sur l'étagère, un chapeau à larges bords.

Ces vêtements n'étaient pas à moi, mais ce n'était pas ça qui m'arrêterait. A défaut des miens, je prendrais ceux d'un autre.

J'enfilai les chaussettes à damiers bleus et blancs que je trouvais dans les chaussures. Je me haussai, les souliers m'allaient comme sur mesure. La chemise et le complet aussi.

Je mis dix bonnes minutes à m'habiller, et quand ce fut fait, je me sentis complètement épuisé. Je dus m'asseoir sur le lit et attendre que mon cœur se calme. Je haletais comme un cheval fourbu.

Je faillis oublier le chapeau, mais c'était important. Il me fallait cacher les bandages que j'avais autour du crâne. Je le mis sur ma tête. Il serrait un peu et ça me faisait mal à la tête ; mais je ne pouvais pas me passer de coiffure.

J'allai jusqu'à la porte, l'ouvris sans bruit et jetai un coup d'œil dehors.

Tout au fond du corridor, juste au haut de l'escalier, je vis les deux flics. Ils me tournaient le dos.

De l'autre côté, le corridor se terminait pas une baie vitrée. L'escalier était la seule issue et avec les deux flics qui m'attendaient, je n'irais pas loin.

Je refermai ma porte et allai jeter un coup d'œil par la fenêtre. D'abord elle était au sixième et puis, la terrasse de l'étage d'en dessous était remplie de malades qui prenaient leur bain de soleil. Si j'essayais de passer par là, je serais immédiatement repéré.

Tandis que je me creusais la tête pour trouver une solution,

j'entendis des voix dans le corridor. J'allai entrebâiller la porte, prêt à bondir dans mon lit.

Une infirmière et un type en blouse blanche poussaient un chariot dans la chambre en face de la mienne.

J'attendis, les yeux rivés sur la pendule. Il était sept heures moins dix. Le temps filait. Dans vingt minutes l'infirmière allait s'amener avec mon dîner. Si je voulais filer, il fallait faire vite.

J'étais toujours derrière la porte, à chercher une solution, quand l'infirmière et le type en blanc, réapparurent.

— Il faut que je voie le docteur avant de la descendre, dit le type. J'ai oublié le permis d'inhumer.

— Un de ces jours, tu oublieras ta tête dans un coin. Ça ne sera d'ailleurs pas une grande perte, dit aigrement l'infirmière en tournant les talons.

Le type lança sa main vers les hanches de la fille, mais elle esquiva d'un coup de reins.

— Et fais attention où tu mets tes mains, sans quoi...

— Je sais, je sais, dit-il d'une voix veule. Tu le diras à l'infirmière major. Tu ne pourrais pas te dégeler de temps en temps ?

L'infirmière s'éloigna suivie de l'infirmier. Les deux flics s'écartèrent galamment pour la laisser passer.

J'hésitai un instant, puis j'ouvris la porte un peu plus. Les flics étaient penchés sur la rampe d'escalier, sans doute pour regarder descendre l'infirmière. Ils me tournaient le dos.

L'infirmier m'avait donné une idée. Je traversai le corridor sur la pointe des pieds, ouvris doucement la porte de la chambre d'en face et entrai. J'étais énervé à crier et c'est bien ce que je faillis faire en voyant sur le chariot un cadavre recouvert d'un drap.

Je soulevai un coin du drap en tremblant de la tête aux pieds. La femme avait l'air de dormir. J'étais horrifié de ce que j'allais faire, mais je savais que c'était ma seule chance de m'en tirer. Je cherchais anxieusement une cachette où dissimuler le cadavre. Mais je ne voyais rien. Sur ma droite, il y avait une porte. Je l'entrouvris. Elle donnait sur une somptueuse salle de bains.

Je poussai le chariot dans la salle de bains, arrachai le drap, soulevai la morte sans la regarder et je la portai, tout titubant, jusqu'à la baignoire. J'eus un mal terrible à la coucher dedans, mais j'y arrivai. Puis je fermai les rideaux de la douche et ramenai le chariot dans la chambre.

J'étais complètement épuisé. Je m'écroulai sur le lit, persuadé que j'allais mourir. Je tremblais comme une feuille et ça tourbillonnait horriblement dans mon crâne. Je finis quand même par reprendre le

dessus. Je craignais de perdre du temps. Je m'assis sur le chariot, et recouvris mes jambes avec le drap, puis j'ôtai mon chapeau, et je m'allongeai en ramenant le drap par-dessus ma tête.

J'attendis un moment sans bouger. Ma tête me faisait mal et j'avais de temps en temps un frisson. Je commençais à craindre d'être repéré avant qu'on m'ait sorti de la chambre. J'étais sur le point d'aller me cacher dans la salle de bains, quand la porte s'ouvrit.

Je me pétrifiai, retenant mon souffle et essayant d'atténuer le martèlement de mon cœur. La civière se mit en mouvement. Le type qui la poussait sifflotait entre ses dents. Ce devait être un sans-souci.

Cette petite promenade dans le corridor est le plus mauvais souvenir de ma vie. Je me suis vu terré dans un trou sous un bombardement, mais ce n'était rien à côté de ça.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous, vieux ? demanda une voix.

Je sentis mon sang se cailler. Ça ne pouvait être que l'un des flics.

— C'est tout à fait dans votre rayon, répondit l'infirmier. C'est un macchabée.

— Tiens ? Vous ne soignez donc pas les gens ici ?

— Tu parles ! Du train où ça va, je dirais plutôt que le médecin chef a des actions dans les pompes funèbres.

— C'est un homme ou une femme ?

— Une femme. Une péritonite – je crois que le docteur lui a oublié ses gants dans le ventre. Ses gants ou autre chose. Il n'y a pas plus distrait que ce gars-là.

Le flic se mit à rire et le chariot repartit. Il sauta sur une marche, puis j'entendis un léger glissement de portes qui se referment. L'instant d'après, je sentis que je descendais, et je compris que j'étais dans l'ascenseur.

L'infirmier sifflotait toujours. L'ascenseur s'immobilisa avec une petite secousse. Les portes coulissèrent et la civière se remit à rouler.

— Salut, Joe, dit une voix de femme.

— Bonjour, poupée, ça va comme tu veux ?

Le chariot s'immobilisa.

— Qui c'est ?

— C'est M^{me} Ennismore. Chambre 44, dit l'infirmier. Tu es en beauté, ce soir.

— Oui. Même qu'il y a deux flics là-haut, pour veiller dessus.

— Sans blague ? L'infirmière major a dû en avoir une attaque !

— Riskin s'est occupé d'elle. Il est fortiche, ce gars-là. Je ne voudrais pas l'avoir aux fesses. Comment qu'il a été eu, Ricca. S'il croit s'en sortir avec sa combine d'avoir perdu la mémoire, il se goure.

J'étais là quand Foxy a dit au docteur Sammers qu'il en savait assez pour le faire accuser de meurtre dès demain. Je voudrais bien être là quand ils viendront l'arrêter.

— Qui il a tué ?

— Une femme. Il devait être drôlement en rogne : il a failli se bousiller du même coup. Dis donc, mimine, si on faisait un petit tour en ascenseur, nous deux ? Avec un peu de chance, il se bloquera peut-être entre deux étages.

— Un peu de chance, pour toi, oui !

— Le temps de ranger ma viande froide et je suis à toi. (Le chariot se remit en mouvement.) Attends-moi ici, mignonne. Tu mettras ça dans ton journal intime, en rentrant chez toi.

L'extrémité du chariot buta contre une porte battante. Puis, d'une secousse, l'infirmier l'envoya dinguer contre un mur. Je l'entendis ressortir en disant :

— L'inventeur de l'ascenseur c'est un bienfaiteur de l'humanité. Allez, grimpe. Je t'expliquerai pourquoi tout à l'heure.

Puis ce fut le silence. J'attendis sans bouger que les portes de l'ascenseur soient refermées, puis je rejetai le drap et m'assis.

La pièce sans fenêtre où je me trouvais était très sombre, mais un peu de la lumière du couloir filtrait entre les panneaux de la porte battante et c'était suffisant pour se faire une idée de l'endroit. Une quantité de chariots, tous recouverts d'un drap, étaient rangés le long du mur. Une formidable odeur de formol flottait dans l'air. Il faisait un froid de glacière.

Je descendis du chariot et mis mon chapeau sur ma tête. Quand mes yeux furent habitués à la demi-obscurité, j'aperçus à l'autre bout de la pièce une porte sous laquelle filtrait un faible rayon de lumière.

J'allai l'entrouvrir. Elle donnait sur une allée dans laquelle étaient parkées deux grosses ambulances. Le jour commençait à tomber, mais il faisait encore trop clair. Au bout de l'allée, un portail grand ouvert. Au-delà des grilles, c'était la rue, et personne ne gardait le portail.

Je gagnai la rue. Je ne savais ni où j'allais ni ce que j'allais faire. Je n'avais pas un sou sur moi. Il n'y avait rien dans mes poches, pas même un mouchoir. Mais ça m'était égal. J'échappais à Riskin et à Ricca. C'était toujours ça de pris.

CHAPITRE V

Une grosse lune orangée faisait jouer des reflets d'ambre sur la mer. Une voiture était parquée sur le sable, tous feux éteints. De chaque côté de la voiture, un homme et une femme se déshabillaient. D'où j'étais j'entendais leurs voix, mais je ne comprenais pas ce qu'ils disaient.

A part l'homme, la femme et la voiture, la plage était totalement déserte. J'avais passé trois heures caché dans les mangliers et la voiture était arrivée au moment même où je perdais tout espoir.

Je les regardai courir jusqu'à la mer et plonger. Dès qu'ils se furent mis à nager, je sortis de ma cachette et m'approchai de la voiture. Je fouillai la veste du type et trouvai un portefeuille dans la poche intérieure. Je me cachai derrière la voiture. Le portefeuille était bourré. C'était une chance incroyable. Je pris cent cinquante dollars en petites coupures. Ça lui laissait encore de quoi offrir un dîner somptueux à la souris. Je remis le portefeuille dans la veste, lançai le tout dans la voiture et retournai me coucher dans l'ombre des mangliers.

Pendant mes trois heures d'attente, j'avais dressé un plan de campagne. Riskin s'attendait que je quitte Miami au plus vite. Je lui avais dit que j'étais doué pour l'auto-stop. Il ferait sans doute fouiller tous les camions et toutes les voitures qui quitteraient la ville, et surveiller toutes les routes. Le plus sûr était donc de rester à Miami et de m'y cacher. Il fallait trouver un hôtel tranquille et m'y faire donner une chambre en prétendant que j'attendais mes bagages d'un moment à l'autre.

Il y avait certainement plusieurs douzaines d'hôtels qui feraient l'affaire. Le tout était de les trouver. Il faudrait être prudent. A l'heure qu'il était, mon signalement avait sûrement été donné, et le moindre flic devait ouvrir l'œil. Ricca, lui aussi, devait être à ma recherche.

Je me dirigeai vers les lumières du quai. J'avais avancé lentement. J'étais fatigué. J'avais déjà fait plusieurs kilomètres depuis ma sortie de l'hôpital. Ma tête me faisait mal. Sous les mangliers, j'avais défait mon pansement. J'avais le crâne complètement rasé, mais, au toucher, ma blessure m'avait semblé cicatrisée. Du coup, mon chapeau ne me serrait plus, c'était toujours ça.

Devant moi, je voyais le quai, le port, les boutiques et les bistrots. Tout en marchant sur le trottoir grouillant de monde, je guettais les patrouilles de police, mais j'avais tort de m'en faire. Dans une foule pareille, il était impossible de repérer quelqu'un.

En quelques minutes j'arrivai devant un hôtel qui me parut pouvoir faire l'affaire. Il était miteux et paisible. Par la double porte vitrée, je constatai que le hall était désert et j'entrai.

Un type en veston d'alpaga noir se tenait derrière le bureau de la réception. Il était chauve et ridé et ses yeux très enfoncés exprimaient l'ennui.

— Je voudrais une chambre, dis-je.

— Dix dollars d'avance, dit-il sèchement. Pour combien de temps ?

— Quelques jours. Une semaine, si je suis satisfait.

Il se gratta le haut du crâne.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Ils sont à la gare.

— Nous n'aimons pas les voyageurs sans bagages, monsieur. Nous pourrions les faire prendre.

Je sortis deux billets de dix dollars et les jetai sur le bureau :

— J'irai moi-même, demain matin. Voyons la chambre.

Il décrocha une clef du tableau placé derrière lui et me désigna le registre et une plume.

J'écrivis John Crosby sur la ligne qu'il m'indiquait d'un doigt sale. J'avais eu une seconde d'hésitation et il s'en aperçut.

— Vous êtes parent de Bing ? demanda-t-il avec un petit ricanement.

— Je crois bien, dis-je. Je suis sa sœur. Où est la chambre ?

Il me jeta un regard froidement hostile, pressa un bouton et me tourna le dos.

Au bout d'un moment je vis apparaître un chasseur d'une cinquantaine d'années qui prit la clef. Il avait une sale gueule avec des yeux trop rapprochés et une bouche mince. Son uniforme bleu et sa casquette étaient rutilants.

— Deuxième étage, dit-il. Pas de bagages ?

— Pas de bagages.

Il me conduisit à ma chambre et alluma la lumière.

— La salle de bains est au bout du couloir. Ne vous servez pas de la douche. Elle ne marche pas.

La chambre était minuscule : un lit, une table, une commode et une descente de lit usée.

— On jurerait Buckingham Palace, dis-je.

— En mieux.

— Il posa la clef sur la commode et me regarda d'un air significatif. Quand je lui donnai un dollar, il faillit tomber à la renverse.

— Vous désirez quelque chose, monsieur ? dit-il avec empressement. Si vous vous ennuyez tout seul, j'ai une liste de numéros de téléphone longue comme ça.

— File, dis-je.

— Si vous changez d'idées, appelez le bureau et demandez-moi. Je m'appelle Maddux.

— Allez, ouste !

Quand il fut parti, je m'assis sur le lit et ôtai mon chapeau. J'étais si fatigué que mes yeux se fermaient malgré moi. Le matelas avait l'air aussi moelleux qu'un sac de noix, mais ça m'était égal. J'aurais dormi sur une planche à clous.

Je restais assis, la tête vide, bâillant en faisant tourner mon chapeau dans mes mains.

De tout temps, j'avais toujours gardé un billet de dix dollars sous le cuir de mon chapeau. Je glissais là un billet et je l'y oubliais. Quand je me retrouvais fauché, j'avais toujours une poire pour la soif. Je me demandai vaguement si le propriétaire de ce chapeau avait la même habitude.

Je passai mes doigts sous le cuir et ramenai un mince ruban de papier que je dépliai sans surprise. C'était à croire que je m'attendais à l'y trouver. Je dépliai le papier, le lisai. C'était un récépissé de bagages, où on lisait, écrit au crayon :

JOHN FARRAR
Gare Maritime et Aérienne
Miami

Et dans la case réservée à la description des articles consignés : 1 valise.

Mon envie de dormir s'évanouit d'un seul coup et je me sentis complètement réveillé. Ce chapeau et vraisemblablement les vêtements que je portais, m'appartenaient donc ! Je cherchai la date du reçu : le six septembre. L'heure du dépôt de la valise y était aussi : dix-huit heures cinq.

Je restai quelques minutes à regarder bêtement la descente de lit usée. J'étais dans l'état du type qui ne croit pas aux fantômes et qui voit surgir sous son nez une apparition particulièrement horrible. Le doute n'était plus possible. J'avais un trou de mémoire de quarante

jours, et dans ce laps de temps, à en croire Ricca, j'aurais assassiné deux hommes et une femme.

Ricca pouvait m'avoir menti, mais si je ne voulais pas devenir fou, il fallait que je sache ce qui s'était passé durant ces quarante jours. Ça datait de la collision, à la sortie de Pelotta. Il fallait que je retourne sur les lieux de l'accident et partant de là, je pourrais peut-être avec un peu de chance, retrouver ma propre piste. J'avais été projeté hors de la Bentley et blessé à la tête. De ce jour, au jour où j'avais repris conscience à l'hôpital, je m'étais promené dans le monde, totalement inconscient de ce que je faisais.

Le contenu de cette valise allait peut-être me renseigner sur ces quarante jours manquants. D'après le récépissé, cette valise m'appartenait et j'avais dû la déposer moi-même à la consigne. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait la gare maritime et aérienne, mais il me fallait fermer l'œil tant que je ne l'aurais pas entre les mains.

Je décrochai le téléphone.

— Envoyez-moi Maddux, dis-je. J'ai besoin de cigarettes. Dites-lui que c'est pressé.

Deux minutes après, Maddux entra, tout essoufflé, comme s'il avait monté les deux étages en cornant. Sa figure de rat était illuminée d'espoir.

— Vous avez changé d'idée ? demanda-t-il en s'adossant à la porte qu'il venait de refermer. Que diriez-vous... ?

Je tendis la main.

— Tu as les cigarettes ?

Il me tendit un paquet.

— Je connais une petite blonde...

— Pas question de ça, dis-je.

J'allumai une cigarette, sortis deux billets de dix dollars de ma poche et les roulai entre les doigts.

— Ça te dit quelque chose de gagner ça ?

Il écarquilla les yeux et sa mâchoire se remit à pendre.

— Je suis votre homme, dit-il.

Je lui tendis le récépissé.

— Va chercher cette valise et rapporte-la ici.

— Quand ça ?... Maintenant ?

— Oui, si tu veux gagner vingt dollars.

Il regarda le récépissé.

— Je croyais que vous vous appeliez Crosby, dit-il avec un regard soupçonneux.

Je ne répondis pas. Je pliai les billets et les fourrai dans ma poche.

— Je n'ai rien dit, dit-il vivement.

— Va chercher cette valise, et que ça saute.

Il partit comme une flèche.

En l'attendant, je récapitulai le peu que je savais.

Dans la nuit du six septembre, j'étais sur une route, à soixante-quinze milles de Miami, au volant d'une Buick décapotable enregistrée au nom de John Ricca. Il y avait une femme avec moi : Délia ou une autre, je n'en savais rien. Ricca, lui le savait. Riskin l'ignorait. Nous avions eu un accident. J'avais dû perdre le contrôle de la machine, car il n'y avait pas d'autre voiture dans l'histoire. La femme avait été tuée, et un agent motocycliste m'avait trouvé cinq minutes après, évanoui. Il était question d'un revolver qui portait des empreintes et pour certaines raisons, Riskin pensait que l'accident avait été provoqué et qu'il s'agissait d'un meurtre.

Je me passai la main sur la figure. Il fallait que je découvre qui était cette femme et pourquoi elle tenait un revolver. Il fallait que je sache pourquoi j'avais perdu le contrôle de la voiture.

Riskin avait dit que j'avais un appartement boulevard Franklin à Lincoln Beach. Je me souvenais que Délia m'avait dit qu'elle et son mari allaient à Lincoln Beach, et qu'elle m'avait proposé de m'y déposer. On aurait dit que pendant ces quarante jours, j'avais, non seulement vécu à Lincoln Beach, mais que j'y avais créé un foyer.

Le complet que je portais et le fait que je possédais une Buick laissaient supposer que j'avais pas mal d'argent. Comment en étais-je arrivé là en si peu de temps ?

Je réfléchis à ce que m'avait raconté le gros Ricca. Il m'avait donné un tas de renseignements, vagues, il est vrai. D'après lui, j'étais fiancé à une certaine Ginny. Où l'avais-je rencontrée et où était-elle en ce moment ?

Je me souvins de certaines phrases : « *C'est toi qui as tué Wertham et Reisner.* » Qui étaient ces gens ? « *Où as-tu caché l'argent ?* » Quel argent ? « *En sortant d'ici, tu pourras faire ce qui te plaira. Que veux-tu que ça me fasse ? C'était elle que ça pouvait intéresser, pas moi.* » Qui, elle ? Et pourquoi ?

Allongé sur mon lit, je fumais, les yeux au plafond. Le nombre de questions qui se posaient augmentait sans cesse. Mais comment et où trouverais-je les réponses ? Je me rendis compte que je n'arriverais à rien sans argent. Il ne me restait que cent et quelques dollars. Je ne pouvais espérer faire une enquête sérieuse sans une grosse somme d'argent. Je me heurtai soudain à un mur. Sans argent, j'étais coulé. Je ne pouvais faire aucune recherche. Tout ce que je pourrais faire ce

serait quitter Miami en douce dès que j'aurais mangé mes cent dollars, et cherchai un trou où me cacher.

J'en étais là quand j'entendis Maddux dans le corridor. J'avais à peine remis mon chapeau sur mon crâne rasé, qu'il entra et posait sur le lit une grosse valise en peau de porc noire.

— Voilà, monsieur, dit-il. Bon Dieu, on dirait du plomb !

Je regardai la valise. Je la voyais pour la première fois. A la poignée, un porte-carte, où mon nom était écrit de ma propre main.

J'essayai les serrures, mais elles étaient fermées à clef. C'étaient de bonnes serrures solides et elles ne céderaient pas facilement.

— C'est une belle valise, dit Maddux, en me dévisageant.

— Oui, mais j'ai égaré la clef. Tu peux me trouver un tournevis ?

Il avait l'air soupçonneux, mais je n'en tins pas compte.

— Vous n'allez pas faire sauter les serrures ? dit-il. J'ai un truc pour les ouvrir.

— Va le chercher, dis-je.

Il jaillit hors de la pièce comme un boulet de canon.

Je restai à regarder la valise, luttant contre un mélange de peur et d'espoir. Cette valise contenait-elle la clef du mystère de ces quarante jours ? L'avais-je volée ou achetée ?

Maddux revint au bout de cinq minutes. J'avais l'impression d'avoir attendu cinq heures.

Il se pencha sur la valise, enfonça un morceau de métal dans l'une des serrures, tourna et la serrure s'ouvrit. Il en fit autant pour la seconde, puis recula d'un pas.

— Rien de plus facile quand on sait s'y prendre, dit-il.

Je lui donnai les vingt dollars promis.

— A demain, dis-je.

J'avais hâte de me débarrasser de lui.

Il jeta un regard concupiscent vers la valise, gagna la porte, puis hésita.

— Eh bien ! si vous n'avez plus besoin de moi, je n'ai plus qu'à redescendre.

— C'est ça. Merci.

Il avait à peine refermé la porte, que je soulevai le couvercle de la valise.

Je ne sais pas ce que je m'attendais à y voir, mais ce n'était sûrement pas ce que j'y trouvai. La valise était bourrée d'argent : des milliers et des milliers de dollars. Plus d'argent que je n'en avais jamais eu de ma vie.

Je restai un bon moment sans pouvoir faire un geste. Puis, les

mains tremblantes, je sortis les gros paquets de billets de la valise et les posai un à un sur le lit. Il n'y avait rien d'autre dans la valise... uniquement de l'argent. Deux cent cinquante mille dollars en billets de cent dollars !

Je compris enfin pourquoi Ricca était tellement avide de trouver l'argent. Deux cent cinquante mille dollars !

Comment étaient-ils dans cette valise ? D'où venaient-ils ? Je me sentis soudain horriblement faible et je dus m'appuyer au bois du lit pour ne pas tomber. Mes genoux cédèrent et je m'écroulai par terre, sans pouvoir détacher mon regard de la valise.

Deux cent cinquante mille dollars !

Une excellente raison de tuer ! Avais-je réellement tué deux hommes et une femme pour ça ? Est-ce que j'avais fait ça, moi ?

CHAPITRE VI

Si je n'avais pas été sous le coup d'une accusation de meurtre, je n'aurais pas touché à cet argent. J'aurais porté la valise à Riskin et je l'aurais laissé se débrouiller avec ; mais qu'est-ce que j'avais à perdre ? Porter cette valise à Riskin, c'était lui fournir le motif qui lui manquait pour m'accuser de meurtre. Si on me prenait avec cette valise, ça ne ferait pas grande différence. J'étais recherché pour meurtre : c'était ce qui comptait et rien d'autre.

Il me fallait de l'argent pour mes recherches. Eh bien ! j'avais deux cent cinquante mille dollars à ma disposition et j'allais m'en servir.

Une fois cette décision prise, tout devint très simple. J'achetai Maddux. J'achetai l'employé chauve. Maddux me coûta cent dollars. Le chauve accepta de m'aider pour cinquante dollars seulement. Ils apprirent tous les deux qui j'étais en lisant les journaux du matin. Tous les journaux donnaient mon nom et un signalement détaillé de ma personne.

On recherche cet homme pour l'interroger au sujet de l'assassinat d'une femme inconnue, disait l'article. Quiconque le reconnaîtra, d'après le signalement donné plus haut, devra se mettre en rapport immédiat avec le lieutenant Bill Riskin du Bureau des homicides.

Mais comme on ne promettait aucune récompense, ni Maddux ni le chauve ne tinrent compte de ces recommandations. Ils ne se souciaient que de mon bien-être et de mes dollars.

Je restai enfermé dans ma chambre pendant deux semaines. Le temps de laisser repousser mes cheveux et une moustache. La moustache et des lunettes d'écaille me changèrent considérablement. Seul un observateur entraîné comme Riskin aurait pu me repérer. Je n'avais rien à craindre de l'homme de la rue qui aurait lu mon signalement dans les journaux.

Je dis à Maddux qu'il me fallait une voiture et un revolver. Il me procura une Plymouth noire d'occasion : exactement ce qui me convenait pour ce que j'allais entreprendre. Il me trouva également un 38 automatique et un 22 (au cas où j'aurais besoin de quelque chose de moins encombrant) et une boîte de cartouches pour chaque

revolver. Il fit d'énormes bénéfices sur ces achats, mais c'était dans l'ordre. J'avais tout l'argent du monde et le silence se paie.

Le seizième jour, j'estimai que l'atmosphère était suffisamment rafraîchie et je quittai l'hôtel vers dix heures du soir, par une nuit sans lune. Le 38 était sur la banquette, à côté de moi, le 22 dans ma poche-revolver. J'étais prêt à tout. Si on me tirait dessus, j'étais décidé à répondre dans la même langue : c'était comme ça.

Je longeai Bay Shore Drive jusqu'à Biscayne Boulevard, en direction de la route nationale. Je conduisais bien sagement, en respectant les feux rouges et en prenant grand soin de ne pas me faire arrêter pour excès de vitesse. Je rencontrai quelques voitures de police en patrouille et quelques agents motocyclistes, mais personne ne fit attention à moi.

Après six heures de route, j'aperçus les lumières de Lincoln Beach. La ville était construite en demi-cercle face à la mer, à l'abri d'une chaîne de collines. A trois heures du matin, elle ruisselait encore de lumières. J'avais l'intention de traverser la ville sans m'y arrêter. Mon premier objectif était l'endroit où la Bentley s'était écrasée. Je comptais revenir ensuite à Lincoln Beach.

Je me rappelais où la voiture nous avait accrochés : il y avait une colline et la route était bordée des deux côtés par des bouquets de palmiers nains. A cinquante milles de Lincoln Beach, je ralentis. C'était par ici, me dis-je. Il y avait une colline devant moi, et j'entrevois l'ombre des palmiers nains. Je ralentis encore. Il était près de cinq heures du matin, et le soleil commençait à monter au-dessus de l'horizon. Dans dix minutes, il ferait grand jour.

J'éteignis les phares et m'arrêtai sur le bord de la route. J'allumai une cigarette. J'étais fébrile d'impatience, mais je me forçai à attendre. J'avais besoin d'y voir clair.

Au bout d'un moment, je remis la voiture en marche. Je fis encore un mille et j'arrivais à l'endroit que je cherchais. Je le reconnus tout de suite : un arbre déraciné, l'herbe arrachée et les traces du dérapage encore visibles après soixante jours.

Je fis encore un quart de mille, puis je garai la voiture dans les buissons qui bordaient la route. Je ne voulais prendre aucun risque. Une voiture garée sur les lieux mêmes de l'accident risquait d'exciter la curiosité d'un flic motorisé.

Je glissai le 38 dans ma ceinture et revins sur mes pas, les yeux et les oreilles aux aguets. Je ne vis personne et n'entendis rien de suspect.

Après avoir examiné le sol pendant une demi-heure, j'abandonnai. A part les traces du dérapage, l'herbe arrachée et l'arbre déraciné, je ne trouvais rien. Je savais que la police était passée par là. S'il y avait

jamais eu quelque chose à trouver, elle l'aurait ramassé. J'espérais que le fait de me retrouver sur les lieux de l'accident provoquerait un déclic que dégèlerait ma mémoire, mais il ne se produisit rien de pareil.

Pendant les seize jours que j'avais passés à l'hôtel, j'avais fouillé le passé et essayé de percer le brouillard qui noyait ces quarante jours. De temps en temps, un éclair fulgurait. Je me rappelais quelques petites choses, mais de façon tellement décousue, que ça ne servait à rien.

Une énorme femme blonde flottait dans mes souvenirs, et quand j'essayais de concentrer mon attention sur elle, elle se transformait en un lion qui se jetait sur moi avec des rugissements féroces. Cette image m'arrachait fréquemment, suant et terrorisé, à un demi-sommeil agité. Était-ce un cauchemar, ou cette grosse blonde et ce lion avaient-ils quelque chose à voir avec les quarante jours qui manquaient à l'appel ?

Une autre fois, je me revis clairement sur la véranda d'une villa au bord de la mer, en train d'écouter la radio dans un fauteuil. J'entendais distraitemment la radio, et bien qu'en temps normal je n'écoute jamais de musique classique, je savais qu'il s'agissait d'une symphonie de Beethoven. Dans la pièce voisine, il y avait une femme blonde en costume de bain jaune. Elle revenait tout le temps sur la véranda pour fermer la radio, mais je l'en empêchais. Elle me disait que si j'arrêtais la radio, elle ôterait son costume de bain et me demandait si je n'aimerais pas mieux ça que d'écouter de la musique : moi je disais que non. Elle se mettait en fureur et me giflait. Cette scène me revenait sans cesse à l'esprit, mais je ne lui trouvais aucun sens.

Je m'assis sur l'arbre déraciné et allumai une cigarette. J'essayai de me pénétrer de l'atmosphère des lieux. Je revis l'autre voiture, fonçant droit sur nous comme une chauve-souris sortie de l'enfer. Je me rappelai le cri de Délia et le fracas de l'accident. Je me revis cramponné au tableau de bord au moment où la Bentley capotait. Je fermai les yeux. Il y avait eu un éclair aveuglant, puis ç'avait été le noir.

Un peu plus tard, je me rappelai une maisonnette en bois sur une plage. Je la revoyais clairement. Elle avait un toit en zinc, un carreau de la fenêtre était brisé et le bois de la porte était fendu.

C'était nouveau. Ça datait d'après l'accident, j'en étais sûr ! Tout excité par cette découverte, je me levai d'un bond et regardai autour de moi. Un sentier menait à la mer à travers le bosquet de palmiers nains. Je partis comme une flèche, avec la vague impression d'avoir déjà suivi ce chemin.

Au sortir du bosquet, je me trouvai sur les dunes, face à la mer. Je restai un instant à regarder à droite et à gauche sans apercevoir la moindre cabane. J'allais prendre sur la droite, quand je changeai brusquement l'idée et tournai à gauche. J'étais un peu comme un aveugle dans une pièce qui lui était familière. Le mieux était de me laisser guider par mon instinct, je savais qu'il me mènerait à la maisonnette.

Je marchai dix minutes avant de l'apercevoir. Elle était exactement telle que je m'attendais à la voir, avec son toit en zinc et son carreau cassé. Un homme entre deux âges fumait devant la porte. Il portait un pantalon de toile crasseux. Il me regardait. Il y avait dans son attitude quelque chose d'agressif qui me fit comprendre que je lui avais fait peur.

— Bonjour, dis-je en m'approchant. Vous êtes bien isolé par ici.

Il me dévisagea. Sa figure tannée exprimait la gêne.

— D'où venez-vous, monsieur ?

— J'ai roulé toute la nuit. Je me dégourdis un peu les jambes. Vous n'auriez pas une tasse de café ?

— Certainement. Je viens d'en faire. Je vous l'apporte.

Je m'assis sur une caisse. J'avais l'impression d'avoir déjà vu cet homme.

Il revint avec deux gobelets de café fumant, et comme je buvais, il ne me quitta pas des yeux.

— C'est drôle, dit-il enfin. J'ai l'impression que je vous ai déjà vu quelque part.

— C'est mon frère que vous avez vu. (Je me disais que c'était le meilleur moyen de lui tirer des renseignements.) Il y a eu un accident d'auto pas loin d'ici, le vingt-neuf juillet. Vous vous rappelez ?

Il détourna vivement les yeux.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, dit-il.

Je compris qu'il mentait.

— Mon frère a été blessé, dis-je sans le quitter des yeux. Il a perdu la mémoire. On ne sait pas ce qui s'est passé. Je suis en train d'essayer de le savoir.

— Je vous dis que je ne sais rien, dit-il sèchement. Si vous avez fini votre café, j'ai affaire.

Je sortis un rouleau de billets, en détachai cent dollars en petites coupures et les étalai sur mes genoux.

— Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps. Les renseignements, ça se paie, dis-je.

— Elle m'a dit de n'en parler à personne, dit-il, l'œil allumé, mais

si vous êtes son frère...

Mon cœur se mit à battre et je lui tendis l'argent d'une main qui tremblait un peu.

— Comment ça s'est passé ? demandai-je.

— Ils sont venus ici ; lui et elle. Elle m'a dit qu'il avait reçu un coup sur la tête et qu'on leur avait volé leur voiture, mais j'ai su, après, qu'elle avait menti. Ils avaient eu un accident et la voiture avait pris feu. On a trouvé un cadavre dedans.

— C'est exact. Comment était la femme ?

— Brune et jolie, mais dure comme une pierre. Elle avait une robe verte. Ça se voyait tout de suite qu'elle était riche.

Délia !

— Et alors ? dis-je.

— Votre frère faisait semblant d'être au plus mal. Mais il n'avait rien du tout. Il voulait simplement me faire croire. Elle m'a demandé de téléphoner à un gars et elle m'a donné le numéro. Le téléphone est sur la route, à huit cents mètres d'ici. J'ai téléphoné au gars. Il a dit qu'il allait venir. En revenant, j'ai regardé par la fenêtre et je les ai vus qui causaient tous les deux. Mais quand je suis entré, votre frère a fait semblant d'être évanoui.

Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire.

— Vous vous souvenez du numéro de téléphone ?

— Lincoln Beach 44.44. C'est facile à se rappeler.

— Comment s'appelait le type à qui vous avez téléphoné ?

— Nick Reisner. C'est elle qui m'a dit le nom.

Un souffle glacé me coula le long du dos.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement ?

Il réfléchit longuement en se grattant la tête, les sourcils froncés.

— Elle m'a dit de dire que Ricca venait d'avoir un accident et qu'il fallait que Reisner vienne les chercher ici.

— Et il est venu ?

— Oui.

— Vous l'avez vu ?

Il secoua la tête.

— Non, je dormais quand il est arrivé.

Je lui posai encore quelques questions, mais il ne m'apprit rien de plus. Je n'avais pas perdu mon temps. Je savais maintenant qu'après l'accident, Délia et moi, nous étions venus à la cabane. Ça signifiait que c'était Paul, et non moi, comme le croyait Riskin, qui avait brûlé dans la voiture. Il fallait que je découvre qui était ce Reisner. J'avais déjà son numéro de téléphone. Pourquoi Délia m'avait-elle appelé

Ricca ? Était-ce elle ou une autre qui était morte dans le deuxième accident ?

Pour comprendre ce que je venais d'apprendre, il me fallait un tas d'autres renseignements. Je remerciai le bonhomme et retournai à ma voiture.

J'entrai dans Lincoln Beach, vers huit heures du matin. Les rues étaient à peu près désertes. Au premier coup d'œil on se rendait compte de la richesse du patelin. Les boutiques, les immeubles, les rues coquettement bordées de parterres fleuris, tout suait l'argent. Je choisis un hôtel dans une rue écartée.

Le chasseur et le portier-chef, rutilant comme un amiral, se ruèrent sur la portière et portèrent dans le hall la valise en peau de porc noire et mes deux autres valises. On me donna une chambre où trois camions de cinq tonnes auraient tenu à l'aise ; la salle de bains était si somptueuse que je me demandai si j'oserais m'en servir.

Je m'allongeai sur le lit et dormis trois heures. Cette nuit en voiture m'avait éreinté. Vers onze heures et demie, je pris la valise en peau de porc et remontai dans ma voiture. Jusqu'à nouvel ordre, le contenu de cette valise m'était trop précieux pour que je m'en sépare un seul instant. Je l'enfermai dans le coffre et je démarrai en direction du centre.

Une foule de voitures circulaient dans les rues et les trottoirs grouillaient de promeneurs. Presque tout le monde était en costume de plage. Certaines femmes étaient pratiquement nues, mais personne n'y faisait attention. Je me rangeai derrière une grosse Packard et entrai dans un drugstore.

Il y avait un point que je voulais éclaircir tout de suite. Je m'enfermai dans la cabine téléphonique et appelai le 44.44 à Lincoln Beach. J'entendis la sonnerie et j'eus un coup au cœur quand une voix de femme dit, à l'autre bout du fil :

— Allô ? Ici le casino de Lincoln Beach. Que désirez-vous ?

— Je voudrais parler à Nick Reisner, dis-je d'une voix rauque.

— Voudriez-vous répéter le nom, s'il vous plaît ?

— J'ai dit Nick Reisner.

— M. Reisner nous a quittés. Qui est à l'appareil ?

Je passai une langue lisse sur mes lèvres desséchées.

— Un ami à lui. Je débarque à l'instant. Où peut-on le joindre ?

— Je suis désolée, monsieur. (Elle avait l'air embarrassée.) M. Reisner est mort.

— Il est mort ? dis-je en essayant d'avoir l'air stupéfait. Je ne savais pas. Quand est-ce arrivé ?

— Le trente juillet.

Le lendemain du jour où il était venu nous chercher à la cabane, Délia et moi. Je recommençai à avoir peur.

— De quoi est-il mort ?

— Un instant. Ne quittez pas, s'il vous plaît.

— Hé, attendez...

Il y eut un déclic. Je ruisselais de sueur. Puis il y eut un déclic au bout du fil et quelqu'un demanda :

— Qui est à l'appareil ?

Une voix qui sortait d'un gosier capitonné de graisse. La voix de Ricca. Je ne dis rien. Je serrai l'écouteur contre mon oreille et je l'entendis respirer. J'avais le dos glacé.

— Qui c'est ? répéta-t-il. C'est toi, Johnny ?

Je ne répondis toujours pas. J'aurais voulu raccrocher, mais cette respiration un peu haletante et cette voix huileuse me fascinaient.

Soudain une autre voix intervint ; une voix coupante, celle-là.

— Ici le capitaine Hame, de la police. Donnez-moi l'origine de cet appel.

Je raccrochai vivement et regagnai ma voiture. Je venais de risquer gros pour apprendre peu de chose. J'avais fait une ânerie en leur apprenant que j'étais à Lincoln Beach.

Je m'assis dans la voiture, le chapeau sur les yeux, la main sur la crosse de mon revolver et j'attendis. Pas longtemps : ils étaient bien organisés. Je comptais voir arriver des flics, mais ce ne fut pas une voiture de police qui surgit sur le boulevard. Ce fut une grosse Cadillac noire. Elle s'arrêta devant le drugstore, à moins de dix mètres de moi.

Deux hommes en descendirent et entrèrent dans le drugstore. Les deux hommes que je m'attendais le moins à revoir dans ce monde : Pepi et Benno.

CHAPITRE VII

J'allumai une cigarette. D'où sortaient-ils, ces deux-là ? La seule explication possible, c'était qu'ils travaillaient pour Ricca. Je me souvins alors que Waller, le boxeur noir, m'avait dit qu'ils ne me lâcheraient pas tant qu'ils ne m'auraient pas coincé. Je les avais complètement oubliés, mais j'avais l'impression qu'ils n'étaient pas dans le même cas.

J'attendais toujours sans bouger. Au bout d'une minute, ils sortirent de la boutique et restèrent un instant plantés sur le trottoir à regarder autour d'eux. Puis ils remontèrent dans la Cadillac et repartirent.

J'allais avoir du fil à retordre. J'étais prêt à affronter Ricca, mais je me demandai quelles chances j'avais de venir à bout d'une combinaison Ricca-Pepi-Benno. Avec ces deux-là, j'étais beaucoup plus mal parti.

En tout cas et quoi qu'il m'arrive, ils ne mettraient pas le grappin sur cet argent. Maintenant qu'ils savaient que j'étais dans le patelin, ce serait de la folie de tramer partout ce fric avec moi. Il fallait le planquer dans un endroit sûr.

Je retournai à mon hôtel. Le portier bondit pour m'ouvrir la portière.

— Je ne descends pas, dis-je. Où est-ce qu'il y a une banque par ici ?

— Le premier bâtiment à gauche, monsieur. Vous ne pouvez pas ne pas la voir. C'est la meilleure de la ville.

Il avait raison : on ne pouvait pas ne pas la voir. Elle avait vingt étages et occupait à elle seule la moitié du pâté de maisons. Cinq gardiens en uniforme et armés jusqu'aux dents montaient la garde sur le trottoir.

Je stoppai et sortis de la voiture.

L'un des gardiens s'approcha. Les autres ne me lâchaient pas des yeux.

— Je désire déposer une valise, dis-je. Que dois-je faire ?

— Vous l'avez avec vous, monsieur ?

J'ouvris le coffre et sortis la valise. Il tendit la main, mais je

l'écartai d'un geste.

— Je ne suis pas aussi rachitique que j'en ai l'air. Dites-moi simplement où aller.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur.

Il me fit entrer dans un hall immense entouré de grilles d'acier aux barres épaisses comme le poignet. Sur une passerelle qui courait autour du hall, des gardiens se promenaient, la mitrailleuse sous le bras. Personne ne pourrait même rêver d'attaquer un endroit pareil.

Mon gardien me conduisit à un pâle jeune homme qui avait l'air d'un prince étranger, mais ce n'était qu'une apparence : il se leva et s'inclina.

— M. Evesham s'occupera de vous, monsieur, dit mon gardien, et il s'en alla.

— Je voudrais déposer cette valise, dis-je. Pouvez-vous m'arranger ça ?

M. Evesham s'inclina de nouveau et répondit qu'il serait heureux de me rendre service.

— Désirez-vous louer une chambre forte ?

— Oui.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me suivre ?

Nous montâmes en ascenseur au cinquième étage, puis nous suivîmes un corridor fermé par une grille en acier qu'un gardien nous ouvrit en nous saluant.

— Il me faut la clef de la chambre 46, dit Evesham.

Il donnait les ordres d'un ton tout à fait royal.

Le gardien donna une clef, et nous entrâmes dans une petite pièce grande comme une cellule de prison et meublée de deux fauteuils, d'une table et d'un tapis cloué gris. En face de la porte, un petit coffre-fort était encastré dans le mur.

— On pourrait presque habiter ici, dis-je.

— Nous avons des clients qui aiment bien pouvoir consulter leurs papiers sur place. Nous faisons notre possible pour qu'ils aient le maximum de confort, m'expliqua M. Evesham. (Puis il se tourna vers le coffre-fort.) Les lettres de la combinaison, c'est le mot *économique*. Vous vous en souviendrez ?

Je dis que je m'en souviendrai.

— Vous pourriez peut-être ouvrir le coffre vous-même ? Vous n'avez qu'à...

— Je sais, dis-je. Ce n'est pas la première fois que je me sers d'un truc comme ça.

Je tournai le bouton en m'arrêtant après chaque lettre. Quand le

mot fut complet, il y eut un déclic, et la porte s'ouvrit.

— Quand vous refermez la porte, les lettres de la combinaison se brouillent automatiquement, et le coffre se referme tout seul, poursuivit Evesham.

— C'est parfait, dis-je.

— La clef de la chambre doit être remise au gardien. Nos clients ne sont pas autorisés à emporter leurs clefs. Avez-vous des instructions particulières à nous donner ? Souhaitez-vous qu'une autre personne soit autorisée à venir ici ?

— Personne ne doit toucher au coffre, à moins que je ne l'accompagne, dis-je. Est-ce que votre gardien me reconnaîtra ?

Il se permit un sourire princier.

— Quand vous avez ouvert le coffre, vous avez été photographié par un dispositif automatique. La photographie sera classée et consultée chaque fois que vous demanderez la clef.

— Vous avez tout prévu, dites donc...

— Et maintenant, monsieur, nous pourrions peut-être descendre pour régler les dernières formalités.

— Auparavant, j'aimerais rouvrir le coffre et vérifier le contenu de ma valise, dis-je. Puis-je vous rejoindre dans quelques minutes ?

— Certainement. Vous savez où me trouver. Le gardien vous mettra dans l'ascenseur.

Quand il fut parti, j'ouvris la valise et j'en sortis dix billets de cent dollars, de quoi tenir quelques jours. En enfonçant le rouleau de billets dans ma poche-revolver, je sentis la crosse du 22. Le 38 était dans la poche de ma veste, et comme je ne pensais pas avoir besoin de deux revolvers, je laissai le 22 dans la valise. Puis je remis la valise dans le coffre et refermai la porte.

Vingt minutes après, j'étais en route vers le 3945, Franklin Boulevard, appartement 4.

Je conduisais en sifflotant. Pour la première fois, depuis que la valise était en ma possession, j'étais à mon aise et détendu. L'argent était à l'abri. Ni Ricca ni Pepi et Benno ne pourraient mettre la main dessus.

Je fis environ dix-huit cents mètres sur Franklin Boulevard avant d'arriver au 3945. C'était une grande maison un peu démodée et sans prétention, entourée d'un jardin. Je continuai tout droit sans m'arrêter.

Au carrefour suivant, je vis une station d'essence. J'engageai la voiture dans l'allée circulaire et stoppai. Un employé s'avança vers moi.

— Je peux vous laisser la voiture un moment ?

— Tant que vous voudrez.

Je retournai à pied au 3945. Arrivé devant le portail, je m'arrêtai. Une courte allée menait en ligne droite à la maison. Personne aux fenêtres, ni dans le jardin. Je savais que c'était risqué de venir là, mais je me disais que si j'arrivais à pénétrer dans cette maison, j'y trouverais peut-être quelque chose qui me rendrait la mémoire. Je pouvais tomber sur des lettres, sur une photographie, peut-être même sur un journal intime. Le jeu en valait la chandelle. J'entrai dans le hall. L'escalier était juste en face de la porte. L'appartement 4 était quatrième.

Je sortis le 38 et le laissa pendre au bout de mon bras, puis je sonnai.

Il y eut un long silence. J'attendis, persuadé que personne ne viendrait ouvrir, mais prêt à toute éventualité. Je sonnai de nouveau. J'entendis la sonnerie dans l'appartement. Puis j'entendis un autre bruit, et mon corps se raidit : c'était un bruit de pas.

J'attendais, prêt à tirer, quand la porte s'ouvrit. Je vis devant moi une jeune femme aux cheveux de cuivre bruni coupés court. Ses grands yeux stupéfaits étaient bleus comme un ciel d'été.

C'était Ginny !

Je la regardais, cloué sur place. Son apparition avait crevé le rideau de brume qui emprisonnait mon esprit.

J'étais comme un aveugle qui retrouverait brusquement la vue.

— Oh ! Johnny, tu es revenu ! cria-t-elle.

Puis tout arriva en même temps. Ses yeux s'écarquillèrent soudain de terreur. Elle ouvrit la bouche pour crier. J'entendis un froissement, et un éclair aveuglant fusa dans ma tête. Tout en tombant, je me débattis comme un forcené pour essayer de la prendre dans mes bras, mais elle n'était plus là. Et je continuai à tomber, à tomber du présent dans le passé.

TROISIÈME PARTIE

RETOUR EN ARRIÈRE

CHAPITRE PREMIER

Une femme criait, mais ce n'était pas Ginny.

Je levai une main qui me parut de plomb et tâtonnai sans rien trouver. J'essayai de m'asseoir, mais c'était au-dessus de mes forces.

La femme s'arrêta brusquement de crier. Je n'entendis plus rien que ma propre respiration. Elle était si légère que chaque expiration ressemblait à un dernier soupir.

— Johnny !

Je connaissais cette voix : une voix du passé, la voix de Délia.

Je fis un effort pour me rappeler. Je sentis à nouveau le punch du Kid. Je revis Délia, les yeux étincelants. Elle criait : « Lève-toi et boxe, dégonflé ! »

J'arrivai enfin à ouvrir les yeux. L'obscurité m'inquiétait. Où étaient passés les projecteurs du stade ? Je me surpris à penser que le Kid avait dû me frapper avec un marteau, qu'il m'avait peut-être rendu aveugle. J'essayai en gigotant de m'asseoir.

— Johnny ! Dites quelque chose ! Vous êtes gravement blessé ?

Délia était penchée sur moi. Au-dessus de sa tête, des arbres se profilaient sur le ciel. Puis je me rappelai la voiture fonçant droit sur nous, le fracas de la collision et je me sentis de nouveau projeté en l'air.

— Ça va très bien, dis-je. Laissez-moi tranquille. (Je passai mes mains sur ma figure. Elle était humide et gluante.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il faut vous lever et m'aider, dit-elle d'une voix pressante. Je crois qu'il est mort.

— Mort ? Qui ?

— Paul ! Venez, Johnny, ne restez pas assis comme ça. Aidez-moi !

— Bon, bon. Laissez-moi une minute.

Je réussis à me battre à genoux, mais ma tête me faisait mal et j'avais des élancements dans le crâne. Je soufflai un petit moment, puis je me levai. Si elle ne m'avait pas soutenu, je serais retombé tout de mon long.

— Faites un effort ! s'écria-t-elle (et la dureté de sa voix me stupéfia). Il est étendu là. Je crois qu'il ne respire plus.

Je m'avançai en chancelant sur le sable. A chaque pas, une douleur suraiguë me transperçait le crâne. Paul était couché sur le côté, près de la Bentley réduite en bouillie, la tête sur le bras, un genou au menton.

Je m'agenouillai près de lui. Il faisait encore très sombre et je ne voyais pas bien. Quand je le retournai, il glissa mollement sur le dos, mais sa tête resta posée sur son bras : il avait la nuque brisée. Je lui pris la main et lui tâtai le pouls, mais c'était du temps perdu.

Elle posa la main sur mon bras et se laissa tomber à genoux près de moi. Je la sentais trembler.

— Il est mort, dis-je.

Elle ne dit rien, mais ses doigts se crispèrent sur mon bras et ses ongles m'entrèrent dans la peau.

— Restez ici, dis-je en me relevant. Je vais voir si je peux trouver quelqu'un pour nous aider.

— Vous êtes bien sûr qu'il est mort ?

Sa voix était dure et froide.

— Il a la nuque brisée.

Elle se releva et alla s'appuyer contre un arbre. Ses cheveux noirs étaient en désordre, elle avait un accroc de dix centimètres à sa jupe, et un de ses bas tombait en accordéon sur sa cheville.

A travers les branches, la lune éclairait son visage. Elle avait une tache de sang sur le nez et ses yeux semblaient s'être enfoncés dans son crâne. Elle me regardait sans me voir, comme quelqu'un qui réfléchit intensément avant de prendre une décision urgente.

— L'autre voiture est en face, Johnny. Allez voir ce qu'est devenu le chauffeur.

— Et la Cadillac ?

— Disparue. Ils ont dû nous croire morts. Mais allez voir ce qu'est devenue l'autre voiture.

Lentement, car j'étais encore étourdi, je quittai l'ombre des palmiers. En dépit du clair de lune qui illuminait la route blanche, il me fallut quelques minutes pour repérer l'autre voiture. Elle s'était écrasée dans le bosquet, de l'autre côté de la route, et gisait sur le côté. C'était une grosse Packard ! Elle était bonne pour la ferraille.

Je regardai par la glace brisée. Le type était encore à sa place. Il était tout jeune. Il avait un sourire figé sur les lèvres et ses yeux grands ouverts avaient une expression horrifiée. La tige du volant lui était rentrée dans le corps et l'avait transpercé de part en part, comme un épieu : du cou à la ceinture, c'était de la bouillie.

Je m'éloignai. Il était seul dans la voiture, et je ne pouvais plus rien pour lui. Je retraversai la route et rejoignis Délia sous les arbres.

— Alors ? dit-elle avec un regard inquisiteur.

— Il est mort.

— Personne d'autre dans la voiture ?

— Non.

— Vous êtes sûr qu'il est mort ?

— Oui.

Elle eut un drôle de petit ricanement étranglé.

— Quelle chance formidable !

Je la regardai avec stupeur. Je réalisai brusquement que l'accident, la mort de son mari et celle de l'autre gars, la laissaient de glace. Elle n'y pensait même pas. C'était autre chose qui la préoccupait, quelque chose qui lui tenait tellement à cœur qu'elle en oubliait qu'elle venait d'être projetée hors d'une voiture lancée à plus de cent à l'heure.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demandai-je.

— Retrouvez-moi mon sac, Johnny.

— Je m'en fous de votre sac ! Vous vous sentez bien ?

— Oui. (Elle s'approcha en chancelant des restes de la Bentley.) Aidez-moi à retrouver mon sac.

— J'ai autre chose à faire que de chercher votre sac, dis-je sèchement. Il faut que j'avertisse la police.

— La police ? (Elle me regarda d'un air stupéfait.) A quoi ça vous avancera ?

— Il faut appeler la police, dis-je avec impatience. Mais, qu'est-ce que vous avez à la fin ? (J'avais mal à la tête, j'étais énervé, j'élevai la voix.) Nous avons deux cadavres sur les bras ! Nous devons...

— Il me faut mon sac, Johnny, dit-elle avec une obstination exaspérante. Il y a dedans un objet de grande valeur. Il faut que je le retrouve. C'est plus important que de prévenir la police.

— Parfait ! Cherchons le sac ! dis-je en ouvrant brutalement la portière de la Bentley.

— Laissez-moi regarder, dit-elle en me repoussant, et elle se mit à explorer à tâtons le plancher de la voiture.

Je passai de l'autre côté de la voiture, mais la portière était faussée et je ne pus pas l'ouvrir.

— Je n'y vois rien, s'écria-t-elle. Vous avez des allumettes ?

Je grattai une allumette et l'éclairai par la portière brisée. Elle retrouva son sac coincé entre le frein et la pédale d'embrayage.

— Bon, maintenant que vous l'avez, asseyez-vous et restez tranquille, pendant que je vais chercher un téléphone.

Elle vint à moi.

— Non, Johnny. Nous n'allons pas déranger la police. Il ne faut pas qu'on sache qu'il est mort.

— On le retrouvera tôt ou tard. La voiture sera identifiée...

Je m'interrompis et la regardai.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi ne faut-il pas qu'on sache qu'il est mort ?

— Je vous expliquerai ça plus tard, Johnny. Ne prenez pas cet air soucieux. Tout ira très bien. Je vous dirai plus tard.

— Ça doit être la commotion, dis-je sèchement. Asseyez-vous. Je vais avertir la police.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit un 38 automatique.

— Vous ne bougerez pas d'ici, dit-elle doucement en braquant son revolver sur moi.

CHAPITRE II

Les phares d'une voiture grimpant la côte, au sortir de Pelotta, illuminèrent le ciel. Peu après, la voiture elle-même apparut au loin. Elle fonçait et passa comme un bolide en soulevant derrière elle, une petite tornade.

Délia et moi nous restâmes figés. Un rayon de lune tombait droit sur le museau luisant du revolver qui semblait énorme et menaçant.

— Ne faites pas l'idiot, dit-elle d'une voix glacée.

— Vous n'êtes pas un peu folle ? dis-je, sans bouger. Lâchez ça !

— Ce qui se passe est terriblement important pour moi, dit-elle. Vous et moi, nous sommes les seuls à savoir que Paul est mort. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point il est important que ça reste entre nous. Et maintenant, Johnny, écoutez-moi bien : ou vous marchez avec moi, ou je vous tue. Je n'ai pas d'autre moyen de m'assurer votre silence.

Je me dis qu'elle n'avait pas la tête à elle, mais ça n'empêchait qu'elle ne plaisantait pas. Je n'étais pas fier du tout.

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer de quoi il s'agit, poursuivit-elle. Mais si vous marchez avec moi, ça vous rapportera. Ça vous rapportera gros, Johnny. Qu'est-ce que vous décidez ?

— Que dois-je faire ? dis-je d'une voix râpeuse.

— Déshabillez-le et mettez-lui vos vêtements, dit-elle. Il faut qu'on croie que c'est vous qui êtes mort.

— Moi ? On me connaît à Pelotta. On verra que ce n'est pas moi.

— Non, parce que vous allez le remettre dans la voiture et y mettre le feu.

— Je ne peux pas faire ça ! Voyons, écoutez...

— Vous allez le faire ou vous m'obligerez à me débarrasser de vous. Il n'y a pas d'autre solution.

Le choc que j'avais subi au moment de l'accident m'avait obscurci les idées. Si je n'avais pas été aussi diminué, je suppose que j'aurais essayé de lui prendre le revolver. Mais dans l'état où j'étais, je n'avais pas la moindre chance de l'atteindre avant qu'elle ait tiré. Et elle aurait tiré, son regard me le disait.

— Allez-y ! Nous avons déjà perdu assez de temps, dit-elle

doucement.

— Mais dites-moi au moins pourquoi !

— Plus tard. Voulez-vous changer de vêtements avec lui, oui ou non ?

Ses lèvres se figèrent en un horrible petit sourire. Son doigt serrait déjà la détente : ma vie tenait à un cheveu. Je le savais et elle savait que je le savais.

— Oui.

Elle se détendit et son sourire disparut.

— Faites vite, Johnny.

Le visage ruisselant de sueur, j'allai déshabiller Paul. En dehors de sa nuque brisée, il n'avait aucune blessure et n'avait pas saigné. Toujours sous la menace du revolver, j'enfilai ses vêtements. Elle ne me quittait pas des yeux. Puis je l'habillai avec mes propres vêtements. C'était une besogne écœurante, mais j'en vins à bout.

Pourtant quand il fallut le chausser de mes souliers, le cœur me manqua.

— Je ne peux pas.

— Mettez-les dans la voiture, dit-elle d'une voix à peine plus ferme que la mienne. Ça ira comme ça. On pensera qu'il les a perdus dans l'accident. Placez-le au volant.

Je le traînai jusqu'à la Voiture. Il n'avait rien d'un poids plume et j'eus beaucoup de mal à le hisser sur le siège avant. Je l'appuyai contre la portière et il s'affala sur le volant.

— Dévissez le tuyau d'arrivée d'essence, dit-elle. Ensuite attachez-y votre mouchoir et allumez-le.

— Nous risquons la prison à perpétuité, dis-je.

— Ne perdez pas de temps ! La boîte à outils est fixée dans le capot. Prenez une clef à mollette... Dépêchez-vous !

En dévissant le tuyau, je me brûlai la main contre le cylindre. Je ne savais pas très bien ce que je faisais. Ma tête enflait et désenflait tour à tour et j'avais les jambes en coton. Je fis exactement ce qu'elle me disait de faire. Je nouai mon mouchoir au tuyau.

— Mettez-y le feu.

Je grattai une allumette. L'instant d'après une longue langue de feu jaillit du moteur et gagna rapidement la carrosserie.

Je n'eus que le temps de sauter en arrière. Elle me rejoignit en courant.

— Partons vite ! Avant que quelqu'un n'arrive, dit-elle.

Je la suivis : je ne pouvais pas faire autrement.

Nous marchâmes en silence, jusqu'à la plage. Le reflet rouge de la

voiture en feu avait disparu.

— Attendez, Johnny, dit-elle en s'arrêtant.

Je me retournai. Elle tenait toujours le revolver à la main, mais elle ne m'en menaçait plus.

— Nous n'avons guère de temps, mais il faut que je vous parle. J'aimerais vous connaître un peu mieux. C'est un peu fantastique de faire connaissance dans des circonstances pareilles. Vous rendez-vous compte qu'à partir de maintenant, nous sommes obligés de nous faire confiance, de travailler ensemble et de nous soutenir l'un l'autre comme si nous nous connaissions depuis des années ? Qu'est-ce que vous avez dans le ventre ? Est-ce que vous êtes ambitieux ? Je voudrais tout de même savoir à qui j'ai affaire ?

— Et vous, est-ce que vous vous rendez compte que nous pouvons être jetés en prison pour cette histoire ? Est-ce que vous êtes devenue folle ?...

— Ne vous en faites pas pour ça. Personne ne saura jamais rien. Voulez-vous ramasser de l'argent ? Beaucoup d'argent, Johnny ? Si vous avez assez d'estomac, nous pouvons ramasser cinq cent mille dollars : deux cent cinquante pour vous, deux cent cinquante pour moi.

Je me raidis. Deux cent cinquante mille dollars ! La fortune de mes rêves !

— Vous mentez, dis-je.

— Asseyez-vous. Nous n'avons pas beaucoup de temps, mais ça me suffira pour vous expliquer la chose. Allons, Johnny, asseyez-vous et écoutez-moi.

Je m'assis. Elle s'assit près de moi, son revolver sur les genoux. La lune éclairait son visage : en dépit de la tache de sang qu'elle avait sur le nez et ses cheveux dépeignés, elle était jolie.

Elle m'expliqua rapidement que le mort était Paul Wertham, joueur professionnel de haute volée et propriétaire des trois casinos :

— L'organisation vaut des millions, dit-elle. Dès qu'on saura qu'il est mort, les vautours vont se ruer à la curée. Il a un gérant dans chaque casino. Ils ramasseront tout et me laisseront des haricots. Tant qu'ils le croiront vivant, ça peut encore s'arranger. C'est ça la combine. Je peux régler l'affaire seule. Mais vous pouvez aussi m'aider. L'enjeu est de cinq cent mille dollars et on fera part à deux. C'est facile. Il suffit d'avoir de l'estomac et si vous faites ce que je vous dirai de faire, nous ne pouvons pas rater notre coup.

C'est là que j'aurais dû dire *non* et m'en aller, quitte à risquer une balle dans le dos. C'est là que j'aurais dû me rappeler les propos de Tom Roche sur les grosses fortunes trop vite faites et les ennuis qui

vont avec.

Mais je n'ai pas dit non. Je compris brusquement qu'elle parlait sérieusement. Ces cinq cent mille dollars existaient vraiment et je me mis à imaginer tout ce qu'on pouvait s'offrir avec une somme pareille.

— Comment ferez-vous pour cacher sa mort ? demandai-je. Combien de temps croyez-vous que ça prendra ?

Elle sourit et je sentis qu'elle se détendait. Elle avait compris que j'avais mordu à l'hameçon et qu'elle n'avait plus qu'à ferrer pour m'avoir.

— Si personne n'en sait rien pendant trois ou quatre jours, pas plus, l'argent est à nous. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Allez-y. Expliquez-vous.

— Chaque casino a une grosse réserve de liquide pour le cas où la banque sauterait. Celui de Lincoln Beach est une boîte pour millionnaires. Il a une réserve liquide d'un demi-million. A Los Angeles c'est Jack Ricca qui est gérant du casino. Nick Reisner dirige celui de Lincoln Beach et Levinsky la succursale de Paris. Paul allait partir pour Paris quand il a appris que Reisner puisait dans la réserve pour couvrir ses propres pertes au jeu. Il fallait qu'il agisse vite. Comme il ne voulait pas remettre son voyage à Paris, il s'est arrangé pour envoyer Ricca à Lincoln Beach. Il a téléphoné à Reisner pour lui dire que Ricca était en route et qu'il devait lui montrer les comptes. Mais au dernier moment, Ricca a eu sa crise de soûlographie. Ça lui prend de temps en temps : il se terre dans un coin avec un tonneau de whisky et on n'en entend plus parler pendant quelques jours. Paul a donc été obligé de remettre son voyage à Paris. Il n'a pas eu le temps d'avertir Reisner qu'il venait à la place de Ricca. Nous étions en route pour Lincoln Beach et nous nous sommes arrêtés à Pelotta, juste pour voir le match. (Elle posa sa main sur mon genou.) *Reisner ne sait pas que Paul devait venir à la place de Ricca et Reisner ne connaît pas Ricca.* Vous allez vous faire passer pour Ricca pendant les quelques jours qu'il nous faudra pour mettre la main sur la réserve. C'est ça la combine. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Et je toucherai deux cent cinquante mille dollars ?

— Oui, Johnny, parole d'honneur. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit. J'ai autant de droits sur cet argent que Reisner et même plus. Tout est à Paul jusqu'au dernier sou. S'il avait fait un testament il m'aurait tout laissé.

— Et ça peut réussir ?

— Oui. C'est une question de culot.

C'était l'occasion que j'attendais. Je savais que ça n'irait pas sans ennui, mais la grosse galette c'était toujours comme ça. Tant pis,

puisque l'occasion se présentait toute cuite, je n'allais pas la manquer.

— Je marche, dis-je.

CHAPITRE III

Nous marchions depuis dix minutes quand nous vîmes briller une lumière dans la nuit. Cinquante mètres plus loin, nous nous arrê tâmes devant une cabane en bois qui regardait la mer.

— Vous avez bien compris, Johnny ? Vous savez ce que vous avez à faire : vous êtes commotionné. Vous me laisserez parler.

— Compris.

Comme elle s'avançait vers la cabane, je me laissai tomber sur le sable et m'y étendis de tout mon long. J'essayai de faire le vide dans ma tête, mais en vain. Je continuais, malgré moi, à penser aux ennuis qui m'attendaient, mais sans aucune envie de faire marche arrière. Cet argent, je le voulais à tout prix.

J'entendis un bruit de voix. Délia disait :

— Il vient de s'évanouir. Ça doit être la commotion.

Elle avait l'air si inquiète et si apeurée que moi-même je m'y serais laissé prendre.

Un homme répondit :

— Je vais le transporter dans la baraque. Ne vous tourmentez pas, mademoiselle.

On me retourna sur le dos. Je laissai échapper un gémissement pour bien montrer que j'étais au plus mal et je le regardai entre mes cils. Dans la demi-obscurité je ne pouvais pas voir grand-chose. Je me rendis seulement compte qu'il devait être petit mais costaud.

Il l'était en effet, car il me remit sur mes pieds comme si je n'avais pesé que quelques kilos. Je fis un effort pour rester debout, puis je m'abattis lourdement sur lui.

— Ne vous en faites pas, dit-il. C'est à deux pas. Appuyez-vous sur moi tant que vous voudrez.

Délia me prit le bras. Appuyé sur eux deux, j'allai en chancelant jusqu'à la cabane. Ils m'aidèrent à m'étendre sur le lit et je restai les yeux clos sans bouger.

— Pour être sonné, il est sonné. Qu'est-ce que je fais, mademoiselle ? J'appelle un médecin ?

— Le téléphone est loin d'ici ?

— Huit cents mètres environ, sur la route.

Il s'était écarté et je l'observai du coin de l'œil. Il devait avoir la cinquantaine, il avait la peau tannée et des cheveux blancs coupés en brosse. Je regardai Délia. Elle s'était laissée tomber dans un fauteuil. Son visage dur et tendu était d'une pâleur de cire. Il fallait que ce soit une gaillarde pour avoir encaissé l'accident et la mort de son mari et pour avoir pu ensuite agir comme elle l'avait fait. Mais maintenant elle avait l'air à deux doigts de s'écrouler et le vieux s'en rendit compte. Il sortit précipitamment une bouteille de whisky du buffet et lui versa un bon verre qu'elle avala comme de l'eau.

— On nous a volé notre voiture, dit-elle d'une voix enrouée. On nous a attaqué et mon ami a reçu un coup sur la tête. Il faut absolument que nous arrivions tout de suite à Lincoln Beach. Est-ce que vous pourriez téléphoner à nos amis pour leur demander de venir nous prendre ici ?

— Mais naturellement. J'y vais tout de suite. Je m'appelle Jud Harkness. Trop heureux de pouvoir vous rendre service.

— Je ne peux pas vous dire à quel point je vous suis reconnaissante, monsieur Harkness, dit-elle en souriant. Nous étions en route pour Lincoln Beach quand c'est arrivé. Si vous pouviez téléphoner...

— Donnez-moi le numéro, mademoiselle et j'y vais. Voulez-vous que je prévienne la police ?

— Je veux d'abord le ramener chez lui. Je signalerai le vol à Lincoln Beach. Le numéro, c'est Lincoln Beach 44-44. Vous vous rappellerez ?

— Certainement, c'est facile à retenir.

— Demandez M. Nick Reisner. Dites-lui que Ricca vient d'avoir un accident et qu'il faut qu'il vienne ici le plus tôt possible. Vous voulez bien ?

Harkness répéta le message.

— Je ne sais comment vous remercier.

Dès qu'il fut parti je me redressai.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de vol ? Du coup, la police va s'en mêler.

Elle me jeta un regard lointain, on aurait dit qu'elle pensait à autre chose en me répondant.

— La police risque de découvrir que la voiture appartenait à Paul. Il y a peu de chances que ça arrive, parce que les plaques sont maquillées, mais c'est possible. Dans ce cas, il faut qu'on croit que la voiture a été volée. Vous comprenez ?

Elle avait raison, bien entendu, mais ça ne me plaisait guère. Tôt ou tard, cette histoire reviendrait à Pelotta. Tom et Alice Roche

apprendraient que j'avais non seulement assommé le chauffeur mais encore volé la voiture. A ce moment-là, ils me croiraient mort, mais même comme ça, l'idée de passer pour une fripouille à leurs yeux m'était désagréable.

— Écoutez, Johnny, dit-elle en venant s'asseoir près de moi sur le lit. Dans un instant Reiner sera ici. Il va falloir jouer serré. Ce n'est pas un imbécile. Ne vous laissez pas interroger. Laissez-moi lui parler. Pour lui vous êtes commotionné et vous n'êtes pas en état de subir un interrogatoire.

J'approuvai d'un signe de tête.

— Ce qui risque de lui donner des soupçons, c'est le fait que je sois avec vous, poursuivit-elle. Ça l'étonnera que Paul m'ait laissée venir avec vous de Los Angeles. Il va sans doute téléphoner au Casino pour essayer de joindre Paul. Tout ce qu'ils pourront lui dire c'est que Paul est parti pour Paris, et que Ricca est en route pour Lincoln Beach ; c'est précisément ce que nous voulons qu'il croie. Si Reisner se méfie vraiment trop, il se peut qu'il téléphone à Levinsky à Paris. Mais Levinsky ne pourra rien lui apprendre tant que le bateau que devait prendre Paul ne sera pas arrivé. Ça nous laisse quatre jours pour régler l'affaire, Johnny.

— Vous disiez que ce serait facile.

— C'est facile. Arrangez-vous pour que Reisner ne vous pose pas de questions. Je me charge de lui parler.

Elle alla guetter Harkness à la fenêtre. Je regardai son dos mince et triangulaire et j'eus envie d'elle. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'attirant dans son attitude, et, en la voyant devant cette fenêtre, tout homme l'aurait farouchement désirée. Je me forçai à détourner les yeux et je cherchai une cigarette dans mes poches. Dans la poche revolver, je trouvai un étui en or. Je me rappelai brusquement que je portais les vêtements de Paul Wertham, et j'en frissonnai. J'allumai une cigarette et remis l'étui où je l'avais trouvé.

Elle revint vers le lit.

— Il vaut mieux ne pas fumer, Johnny, dit-elle. Vous êtes censé être au plus mal.

Elle se pencha, me prit ma cigarette et la mit entre ses lèvres. Je la regardais : j'avais la gorge sèche. Je dus faire un effort pour ne pas l'attraper et la renverser sur le lit à côté de moi. Elle dut s'en rendre compte, car elle fit un pas en arrière et son visage se durcit.

— Faites bien attention à ce que je vais vous dire, dit-elle. Il faut que vous sachiez un peu qui était Paul, quels goûts il avait et comment il vivait. On peut très facilement se faire coincer sur les petits détails.

Je réussis quand même à me dominer.

— Allez-y, dis-je d'une voix un peu rauque.

Elle me dit où habitait Wertham, à Los Angeles, son numéro de téléphone, le nombre de voitures qu'il possédait et une foule de choses sur sa vie personnelle. En un rien de temps, je sus de lui tout ce qu'en aurait su un type qui l'aurait connu de très près.

Elle me parla aussi du Casino. Elle me le décrivit, me dit quels jeux on y jouait, le nombre des croupiers, à combien s'élevait en moyenne les bénéfices d'une soirée, les salaires des différents employés et enfin le nombre de tables truquées et la manière dont on y opérait. Puis elle en vint à Jack Ricca et me donna son curriculum vitae. Il faisait partie de l'organisation Wertham depuis un an. On ne savait pas grand-chose sur lui. Le bruit courait qu'il avait tenu autrefois une boîte de nuit à New York. Mais il n'avait jamais reconnu ni nié le fait. C'était un type qui parlait peu de lui-même.

— De temps en temps il a une crise de soûlographie, conclut Délia, et je parie qu'en ce moment, il est dans une clinique, en train de se désintoxiquer.

— Comment se fait-il que Wertham ait embauché un ivrogne ?

— Si on fait le total, il n'est jamais soûl que deux mois sur douze. Paul disait que c'était l'un des types les plus compétents dans la partie qu'il ait jamais vus. Depuis que Ricca s'occupe du Casino, les recettes ont triplé.

— Parfait, me voilà renseigné sur Wertham et sur Ricca, dis-je en la regardant. Maintenant, parlez-moi un peu de vous.

— Est-ce que vous commenceriez, par hasard, à vous intéresser à moi, Johnny ?

Intéresser n'était pas le mot juste. Mais je ne le lui dis pas. D'un seul coup, et sans doute parce qu'elle venait de m'apparaître sous un nouvel aspect, elle m'avait embrasé le sang : je la désirais furieusement.

— Appelez ça comme vous voudrez, dis-je. Si nous devons travailler ensemble, c'est normal de faire un peu connaissance, non ?

Son petit sourire moqueur disait clairement qu'elle savait très bien à quoi s'en tenir.

— J'ai fait la connaissance de Paul il y a deux ans, quand j'essayais de faire du cinéma. Le jour où je l'ai rencontré j'entamais mon dernier dollar. Il ne me disait rien. Il était égoïste, arrogant et cruel, mais il avait de l'argent et ne regardait pas à la dépense. Il est tombé amoureux de moi. Je l'ai fait marcher. Il dépensait des milliers de dollars pour moi, il m'emmenait partout, mais je voulais me faire épouser. Finalement, il en a eu tellement marre qu'il m'a dit qu'on allait se marier. (Elle eut un sourire amer.) Il s'est fichu de moi : le

mariage était truqué. Il était déjà marié, mais je ne l'ai appris que dix-huit mois plus tard. Il m'avait promis de divorcer, et il l'a fait. Le divorce sera prononcé le mois prochain, mais c'est trop tard. Tout ce qu'il possède revient à sa femme. Moi, je n'ai droit à rien. Depuis deux ans, je vis bien, et je n'ai pas envie que ça recommence comme avant. C'est pour ça que j'ai monté cette combine, Johnny, et rien ne m'arrêtera.

Elle avait à peine fini de parler que le loquet de la porte joua. Je n'eus que le temps de me rejeter sur le dos et de fermer les yeux et Jud Harkness entra.

— C'est fait ? demanda Délia.

— Oui. Il arrive, dit Harkness.

Son ton ne me plut pas et je l'observai du coin de l'œil. Il me regardait.

— Il n'est pas encore revenu à lui ? demanda-t-il.

— Je crois qu'il dort. On dirait que sa respiration est plus régulière, dit Délia.

Il y eut un long silence gêné.

— Votre ami a dit qu'il ne serait pas là avant une heure, dit enfin le vieux. Alors, si ça ne vous fait rien, je vais aller me coucher. Je me lève tôt le matin.

— Mais naturellement, voyons. Nous ne vous dérangerons pas. Je vous suis infiniment reconnaissante de ce que vous avez fait pour nous.

— Ce n'est rien. Vous n'avez besoin de rien, c'est sûr ?

— J'ai tout ce qu'il me faut. (Elle se leva.) Ne vous levez surtout pas quand M. Reisner arrivera. (Elle hésita un instant.) Je serai heureuse que vous acceptiez...

— Mais non, ce n'est pas la peine.

— Mais si, j'y tiens absolument. (Elle ouvrit son sac et en sortit un billet de cent dollars qu'elle posa sur la table.) Puis-je compter sur vous pour ne parler à personne de cette histoire de vol de voiture, monsieur Harkness ? Si quelqu'un vous interrogeait... vous comprenez, c'est une affaire personnelle.

Il hésita puis il prit le billet.

— C'est bon, merci. Je ne parle jamais de ce qui ne me regarde pas.

Il passa dans la pièce à côté et referma la porte. Je relevai la tête. Délia me montra la fenêtre sans rideaux.

— Je crois qu'il nous a vus par la fenêtre, chuchota-t-elle.

Je le pensais aussi.

CHAPITRE IV

D'après ce que m'avait dit Délia, je me figurais que Reisner était une de ces brutes dangereuses, armées de revolvers et de coups-de-poing américains, comme on en rencontre la nuit, au coin des rues désertes de Chicago. Mais ça n'était pas ça du tout.

Il était grand, mince et droit comme un I. Bien qu'il n'eût que trente-huit ans, il avait les cheveux totalement blancs. Il les portait rejetés en arrière, ce qui faisait ressortir son front que bien des intellectuels auraient pu lui envier. Son nez crochu aux narines très écourtées lui donnait un air de rapace que ne démentaient ni sa bouche mince, presque sadique, ni le regard immobile et froid de ses yeux profondément enfoncés.

Il s'arrêta dans l'encadrement de la porte et dévisagea Délia, sans un mot.

— Salut, Nick ! dit-elle avec un sourire. On s'expliquera plus tard. Allons-nous-en d'ici.

Les coins de sa bouche se retroussaient en un petit sourire froid, puis son regard tomba sur moi.

— Ricca ?

Il avait une voix douce, bizarrement efféminée, et je remarquai que son smoking était d'une coupe un peu trop recherchée : les revers immenses, la taille trop cintrée, suggéraient un dandysme qui ne cadrerait pas avec sa bouche et ses yeux.

— Lui-même, dis-je en me relevant lentement.

— Vous avez l'air un peu étourdi. Qui est-ce qui vous a fait ça ? demanda-t-il.

— Si on portait, dis-je.

— Certainement, dit-il, et il s'écarta pour me laisser passer.

— Aide-le, Nick, dit Délia. Il a été commotionné. On s'est fait attaquer. On nous a volé la Bentley.

— Dommage, dit Reisner sans broncher. Ma voiture est juste devant la porte.

Je passai devant lui sans me presser. Je sentais qu'il me surveillait et qu'il était profondément hostile. Délia me rejoignit et me prit le bras. La voiture était rangée sur le sentier à vingt mètres de la cabane.

C'était une Oldsmobile de la taille d'un cuirassé.

Délia et moi nous nous installâmes dans le fond, Reisner se mit au volant.

— Je ne vous attendais pas, madame Wertham, dit-il en appuyant sur le démarreur. C'est une surprise.

— Paul a pensé qu'il s'amuserait mieux tout seul, à Paris, dit-elle en riant. En plus, il tenait à ce que j'accompagne Johnny.

— Johnny ? dit Reisner.

— Je l'appelle Johnny, parce que j'aime mieux ça que Jack. Ça vous gêne ?

— Paul ne m'avait pas dit que vous veniez, dit-il, en feignant de ne pas remarquer le ton un peu sec de Délia.

— Il a changé d'idée à la dernière minute. Et nous avons pensé que ce serait une bonne surprise à vous faire.

— Oui. (Il n'eut pas l'air d'entendre la dernière phrase.) On vous a attaqués ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous l'avons bien cherché. Nous avons ramassé un gars sur la route. Dans un coin désert, il a frappé Johnny sur la tête, m'a obligée à stopper, nous a flanqués dehors et s'en est allé avec la voiture.

— Vous avez prévenu la police ?

— Non. Je voulais d'abord ramener Johnny à Lincoln Beach.

— Voulez-vous que je m'en occupe ? Hame s'arrangera pour qu'on n'en parle pas dans les journaux.

— Je ne demande que ça.

— De quoi il avait l'air, ce type ?

— Il était bâti comme Johnny. On aurait dit qu'il venait de se battre. Il portait un complet de toile blanche. A part ça, rien de spécial.

— Pourquoi l'avez-vous ramassé ?

— Il semblait pressé de quitter la ville et il avait l'air très gentil. Il nous a dit qu'il allait à Miami, que sa voiture était en panne et nous a demandé de le déposer à Lincoln Beach.

— Où est-ce que ça se passait ?

— A Pelotta.

— Bon. Je vais m'occuper de ça. Paul serait furieux de perdre la Bentley.

— Je pense bien.

Pendant un moment nous roulâmes à toute allure, sans rien dire, puis Reisner reprit la parole :

— Vous n'êtes pas bavard, Ricca. Vous êtes plutôt du genre calme, hein ?

— Je crois que vous n'auriez pas envie de parler, vous non plus, si on vous avait caressé le crâne avec une barre de fer.

— Vous avez peut-être raison. On dirait que vous venez de vous battre, vous aussi.

— Vous n'imaginez pas que Johnny s'est laissé faire, non ? dit vivement Délia. Il était terriblement sonné, mais ça ne l'a pas empêché de se défendre.

— Aussi brave que silencieux, à ce que je vois, dit Reisner, avec un ricanement. Ce n'est pas comme vous, madame Wertham, qui vous êtes contentée de marquer les coups.

— Vous auriez peut-être voulu que je me jette dans la bagarre ? demanda-t-elle d'une voix sarcastique.

— Je croyais que vous aviez toujours un revolver dans votre sac. On se demande vraiment pourquoi, si vous ne vous en servez pas quand ça s'imposerait.

Les mains de Délia se crispèrent, Reisner venait de marquer un point.

— Je n'avais pas de revolver.

— Vraiment ? C'est bien la première fois que ça vous arrive, dit-il en lui jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Et voilà, c'est toujours quand on n'a pas son parapluie qu'il se met à pleuvoir.

Je commençai à comprendre qu'il ne parlait pas uniquement pour le plaisir de s'écouter. Il flairait quelque chose de louche et, sans avoir l'air d'y toucher, il essayait de savoir de quoi il retournait.

Je frôlai les genoux de Délia, elle me regarda : je désignais discrètement son sac, puis moi-même. Elle comprit du premier coup. Et, cachant le sac derrière le dossier du siège avant, elle en sortit le revolver et me le tendit. Je le glissai dans ma poche. Comme ça Reisner ne risquait pas de deviner la présence du revolver dans le sac, quand nous descendrions de voiture. Il fallait que notre histoire fût vraisemblable.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêtés à Pelotta ? demanda brusquement Reisner.

Nous échangeâmes un regard, Délia et moi. J'avais compris tout seul. Il était temps de lui montrer qu'il n'allait pas continuer indéfiniment à nous poser toutes les questions qui lui passaient par la tête.

— Ecoutez-moi, dis-je sèchement. Ça ne vous ferait rien qu'on arrête un peu de bavarder ? Le crâne me cogne comme si je n'avais pas dessoûlé de huit jours. Je vous avoue sincèrement que j'aimerais mieux dormir un brin que de répondre à vos questions.

Il y eut un silence ; puis il dit :

— C'est trop naturel. Surtout ne vous formalisez pas. J'ai toujours été un peu bavard.

Il accéléra et la grosse voiture partit comme une flèche. La large route était bordée à droite par une forêt de palmiers nains, à gauche par l'Océan. Quelques instants plus tard elle se mit à monter et quand nous fûmes au sommet de la côte, j'aperçus, au loin, la lumière d'une assez grande ville.

— Lincoln Beach, dit Délia.

La ville était construite en demi-cercle, face à la mer et abritée par des collines. Nous allions trop vite pour voir grand-chose, mais le peu que j'en voyais me disait que cette ville était différente des autres villes de la côte que je connaissais. A deux heures du matin elle était littéralement inondée de lumières multicolores. Ainsi vue de haut, Lincoln Beach, avait l'air d'une ville de contes de fées.

— C'est beau, dis-je.

— Voilà le Casino : c'est le paquet de lumières de l'autre côté de la baie, dit-elle en le montrant du doigt. Il fait un effet bœuf, Nick.

— Moi aussi, je ferais un effet bœuf si on dépensait un million sur moi, dit Reisner avec indifférence.

Vingt minutes plus tard nous avions descendu la route en lacets, traversé la ville et nous arrivions au Casino.

Les grilles de six mètres étaient gardées par deux hommes en uniformes semblables à ceux des troupes de choc de Hitler. Nous franchîmes le portail et ils nous saluèrent, le visage impassible.

L'allée, bordée de palmiers, était éclairée sur dix-huit cents mètres par de puissantes lampes vertes : on avait l'impression extraordinaire de se promener sous l'eau.

— J'ai fait poser ces lampes, il y a deux mois, dit Reisner. Aujourd'hui, il n'y a pas un centimètre carré du patelin qui ne soit pas illuminé. C'est sidérant de voir à quel point ces enflés-là aiment la lumière. Les affaires marchent mieux depuis que j'ai fait installer ces lampes.

Il parlait d'une voix douce et lointaine, comme pour lui-même. Il n'avait pas l'air d'attendre aucun commentaire, ni de Délia ni de moi-même. Quand Délia lui dit qu'elle trouvait tout ça merveilleux, il l'interrompit, comme si ce qu'elle pouvait penser ne l'intéressait nullement, pour lui montrer un massif de dahlias géants, éclairés par des lampes « lumière du jour ».

— Il y a une ampoule par fleur, dit-il. Paul a fait toute la côte pour les trouver, mais ça valait la peine. Il y a des tordus qui font des kilomètres pour venir baver devant ces fleurs ; après ça, bien sûr, ils vont faire un tour au bar ou au restaurant et ils y claquent du fric.

L'allée débouchait brusquement sur une immense pelouse et le Casino, tout illuminé nous apparut. C'était le palais le plus impressionnant et le plus décoré que j'aie jamais vu, un truc des *Mille et une Nuits*. Une énorme bâtisse blanche, de style mauresque, avec six tours terminées par des dômes bulbeux qui se dressaient dans le ciel nocturne.

Des lumières jaunes, blanches, vertes et rouges, commandées par un dispositif automatique, éclairaient tour à tour la façade.

Il avançait toujours dans les jardins. Nous longeâmes une piscine où des gens se baignaient encore malgré l'heure tardive, puis nous franchîmes un second portail, surveillé lui aussi par deux gardiens tout raides dans leurs uniformes noirs. Je vis au passage un terrain de jeux, et nous arrivâmes enfin dans une espèce de village de bungalows de plage disposés en demi-cercle, à cent mètres environ de l'Océan. Chaque maisonnette était séparée de ses voisines par un océan de palmiers et par des buissons de fleurs tropicales.

Reisner arrêta la voiture devant l'un des bungalows.

— Nous y voilà. Tout est prêt pour vous recevoir, madame Wertham, dit-il en se retournant vers Délia. Où est-ce que je dépose Ricca ?

— Qu'il prenne le bungalow à côté, c'est celui de Paul, dit-elle en sortant de la voiture.

— Voulez-vous que je demande au docteur de venir l'examiner ? demanda Reisner qui était resté au volant.

— Pas la peine, dis-je en rejoignant Délia. Un bon somme, et je serai d'aplomb.

— Comme vous voudrez, répondit-il, sans essayer de cacher qu'il s'en moquait éperdument.

— N'attendez pas, Nick, dit Délia. Nous causerons demain matin. Merci d'être venu nous chercher.

Reisner sourit. Son regard glissa de Délia sur moi, puis revint sur Délia.

— Alors, à bientôt. Appelez-moi au bureau vers midi. On boira un verre et on parlera.

La grosse voiture démarra. Nous vîmes disparaître ses feux arrière, puis Délia poussa un soupir.

— Voilà. C'est ça, Reisner, dit-elle. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Pas commode.

— Non. Enfin, entrons. Je boirais volontiers quelque chose.

Elle ouvrit la porte et alluma la lumière. La maisonnette comprenait une grande pièce et servait à la fois de living-room et de chambre à coucher, une petite cuisine et une salle de bains. On n'avait

pas regardé à la dépense : c'était luxueux et confortable au possible. Les fenêtres, les stores, les rideaux, le lit à bascule encastré dans le mur, les placards et les buffets eux-mêmes, tout fonctionnait électriquement par simple pression sur un bouton. Il y en avait presque trop.

— Ça vous plaît ? demanda-t-elle, en se laissant tomber sur le lit. Paul avait la manie de ce genre d'installation. Il y a trente autres bungalows sur ce terrain. Ils sont tous décorés différemment. Mais c'est celui que je préfère. Préparez-moi un whisky, Johnny. Les bouteilles sont dans le placard.

— Je reconnais que ce n'est pas mal, dis-je, tout en préparant un whisky-soda. Et le Casino ? Ça a dû lui coûter des millions, cette baraque.

— Des millions.

Elle s'accouda sur le lit et me regarda fixement. Le chemisier de soie blanche se tendit à craquer sur ses seins, et ses épais cheveux noirs glissèrent en arrière, découvrant sa gorge blanche.

— Sans Reisner, tout ça pourrait être à moi.

— Est-ce que vous sauriez seulement quoi en faire, une fois que vous l'auriez ? bredouillai-je, sans trop savoir ce que je disais.

La voir comme ça, sur ce lit, m'avait de nouveau mis la tête à l'envers.

Elle prit le verre que je lui tendais.

— Et vous, Johnny ? Qu'est-ce que vous en feriez ?

— Je ne sais pas. (J'allai vers un panneau couvert de boutons en ivoire. Je pressai le bouton *stores* et regardai les stores en matière plastique vert foncé masquer lentement l'immense baie vitrée.) Vous pouvez imaginer Reisner lâchant un demi-million de dollars ? Moi pas.

— C'est pourtant ce qu'il fera, si nous manœuvrons comme il faut. (Elle baissa les yeux et vit sa jupe déchirée. L'accroc découvrait un carré de peau blanche juste au-dessus du bas.) Je dois avoir l'air d'une naufragée, dit-elle en se levant pour aller se regarder dans la glace qui masquait la porte de la salle de bains.

Je vins me placer derrière elle, et nous nous regardâmes tous les deux dans la glace.

Malgré ses cheveux décoiffés, la petite coupure qu'elle avait sur le nez et sa jupe déchirée, elle avait encore de l'allure... beaucoup trop d'allure, étant donné l'état d'esprit où j'étais.

Nos yeux se rencontrèrent dans la glace. Elle me regarda fixement, et son regard se durcit soudain.

— Vous devriez aller dormir, Johnny.

— Non !

J'avais les mains tremblantes et le souffle court.

— Ça arrivera tôt ou tard, si nous devons travailler ensemble, dit-elle. Mais ce soir, je ne veux pas. Ce serait imprudent.

Mes mains se refermèrent sur ses épaules. Je la sentis frissonner des pieds à la tête. Je la forçais à se retourner et la serrai contre moi.

— Depuis que nous avons fait connaissance, c'est vous qui commandez, dis-je. Maintenant c'est mon tour.

Elle passa ses bras autour de mon cou.

— Vous me plaisez quand vous parlez comme ça, Johnny.

CHAPITRE V

Je venais de faire un petit déjeuner sensationnel, servi par un Philippin à figure de Sphinx, et je prenais le soleil sur la véranda en fumant une cigarette quand Délia arriva.

Quand je la vis dans sa robe bleu ciel sans épaulettes, coiffée d'un chapeau de star, avec des lunettes de soleil grosses comme des brioches, j'en eus un coup au cœur. Je bondis au bas de l'escalier pour aller à sa rencontre.

— Bonjour, Johnny, dit-elle en souriant.

— On en mangerait, dis-je en la regardant.

— Tu n'es pas mal non plus. (Elle considéra d'un œil approbateur les pantalons et le survêtement blanc que le Philippin m'avait apportés.) Ça a l'air fait sur mesure.

— C'est vrai. D'où est-ce que ça sort ?

— C'est moi. Je me suis occupée d'un tas de choses ce matin. Il faudra qu'on passe chez le tailleur dans la journée pour te faire habiller. Ici il faut représenter.

— J'ai l'impression que je rêve. Je m'attends à me réveiller d'une minute à l'autre dans un camion, en route pour Miami.

Elle se mit à rire.

— Ce n'est pas un rêve, loin de là. Viens faire un tour avant d'aller voir Nick.

Nous nous promenâmes une heure dans l'énorme parc du Casino. Wertham avait pensé à tout. Dans les jardins il y avait un aquarium et des étangs couverts de nénuphars. Près du Casino, des boutiques étaient alignées sous une arcade, où on pouvait acheter tout ce qu'on voulait, d'un tube d'aspirine à un collier de diamants. Un canal faisait le tour du domaine, discrètement abrité derrière un écran de chênes au tronc desquels s'enroulaient des plantes grimpantes. C'était l'endroit rêvé pour promenades sentimentales en canot électrique. Il y avait même derrière le Casino, un zoo où des ibis et des flamants roses se promenaient sur les pelouses.

— Viens voir la fosse aux lions, dit Délia. C'est la marotte de Reisner. Il adore les lions. Tu n'imagines pas le nombre de gens qui viennent ici uniquement pour les lions.

Nous restâmes un instant, côte à côte au bord de la fosse où six lions adultes se traînaient paresseusement au soleil.

— Je comprends qu'on se déplace exprès pour les voir, dis-je. Un lion, ça a quelque chose de...

— Reisner les nourrit lui-même. Dès qu'il a une minute il vient ici. (Elle s'éloigna des grilles.) Bon. Allons-y. Il y a encore un tas de choses à voir.

Plus loin, au bord de l'allée principale, il y avait un restaurant en plein air, avec piste de danse en verre. Un gros Italien entre deux âges, vêtu d'un complet impeccablement coupé, la boutonnière fleurie d'un gardénia blanc, se précipita vers nous.

— Johnny, voici Louis. C'est lui qui s'occupe de nos trois restaurants, dit Délia, tandis qu'il lui baisait la main. Comment allez-vous, Louis ? Je vous présente Johnny Ricca.

L'Italien me lança un regard appréciateur, s'inclina et me serra la main.

— J'ai déjà entendu parler de vous, monsieur Ricca, dit-il. Tout va bien à Los Angeles ?

— Tout va très bien, dis-je, mais là-bas nous n'avons rien qui approche de ça.

Il eut l'air flatté.

— Et M. Wertham ? Il va bien ? demanda-t-il en se tournant vers Délia.

— Très bien. Il est en route pour Paris, le veinard.

— Paris ? (Louis haussa les épaules.) Vous savez qu'à Paris ils n'ont pas le quart de ce que nous avons ici. Vous déjeunerez au restaurant ?

— Je pense que oui.

— Je vais m'occuper de ça moi-même, dit Louis.

— Épatant, dis-je.

— A tout à l'heure, Louis, dit Délia en s'éloignant.

— Est-ce qu'il va falloir prendre tous nos repas dans cet endroit ? demandai-je dès que nous fûmes hors de portée de voix.

— Dans celui-ci ou dans l'un des deux autres. Pourquoi pas ? Ils appartiennent tous à Paul et tant qu'on le croira vivant, ils m'appartiennent aussi.

— Évidemment. Je n'avais pas pensé à ça, dis-je.

J'eus l'impression que je venais de rentrer tête la première dans un mur de brique.

Elle me jeta un regard aigu et haussa les épaules. Nous marchâmes en silence jusqu'au Casino. Sur l'immense terrasse se tenait un petit

groupe d'hommes et de femmes. Ils avaient la mine de gens qui n'ont pas assez dormi la nuit dernière. Quelques-unes des femmes auraient figuré avantageusement sur les pages d'une *Revue d'Art*. Délia m'arracha un peu brutalement à ma contemplation béate.

— Tu as fini de baver comme un idiot de village ?

Je souris.

— Je m'excuse, mais cet endroit m'en met vraiment plein la vue.

Puis je remarquai une Buick décapotable arrêtée devant l'entrée principale du Casino.

— Bon Dieu de voiture !

Elle était d'un noir rutilant, avec des banquettes en cuir rouge, des roues et phares encastrés dans la carrosserie.

— Elle te plaît ? dit-elle. Elle est à toi, Johnny.

— A moi ?

Ma voix en dérapa.

— Mais oui. (Elle sourit, mais son regard était dur comme la pierre.) Elle est à toi, tant qu'on ne saura pas que Paul est mort. Quand on le saura, je doute fort qu'on te la laisse.

Je sentis la peur me gagner. Ça faisait la seconde fois en dix minutes qu'elle faisait ce genre d'allusion. Ça m'inquiétait.

— Délia, qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

— Rien du tout.

Elle alla ouvrir la portière de la Buick et monta dedans.

Je me penchai par-dessus la portière et je la regardai.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Monte, Johnny. On nous regarde.

Je levai la tête : accoudés à la balustrade de la terrasse, une brochette de bibelots de boudoir nous considérait avec intérêt. Je me glissai derrière le volant.

— Allons faire un tour en ville, dit-elle. Va jusqu'au portail, après, je te dirigerai.

Je démarrai.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

Elle se tourna vers moi. Les lunettes vertes masquaient ses yeux, et son visage était indéchiffrable.

— Je veux dire exactement ce que je dis, Johnny : tout ça nous appartiendra tant qu'on ne saura pas que Paul est mort. C'est clair, non ?

— Oui, je comprends. Mais il y aura toujours les cinq cent mille dollars. A t'entendre, on croirait que ça ne compte pas. Ça fait tout de

même de quoi s'offrir pas mal de choses.

— Tu crois que c'est avec ça que tu t'offrirais le Casino et ce qui va avec ?

— Non, bien sûr. Mais je pourrais avoir une voiture comme celle-là, et un tas d'autres trucs.

— Tu crois que tu irais loin, avec deux cent cinquante mille dollars, Johnny ?

— Une fois placés, ça ferait un revenu très honorable. Où veux-tu en venir ?

— Tu n'aurais plus grand-chose à placer, une fois que tu aurais acheté une voiture, une maison et payé ton tailleur.

— Qu'est-ce que tu as dans la tête ? demandai-je, certain cette fois qu'elle avait une idée précise. Je croyais que c'étaient les cinq cent mille dollars qui t'intéressaient ?

— Après le portail, tourne à droite et prends la grand-rue, dit-elle en se penchant pour faire un signe de la main aux gardiens qui ouvraient la grille. Je n'ai rien dans la tête... enfin, pour l'instant. Je me demande seulement, l'effet que ça nous fera, d'ici un an ou deux, de penser que Reisner est le patron du Casino de Lincoln Beach, quand nous n'aurons plus qu'un petit capital qui fondra comme neige au soleil, et aucun moyen de gagner de l'argent.

— Eh là ! minute, dis-je. Il s'agit tout de même de cinq cent mille dollars. Ça ne fondra pas si vite que ça. D'ailleurs nous ne les avons pas encore.

— Tu as raison, Johnny.

Je ne voyais pas où elle voulait en venir, mais son ton ne me disait rien de bon.

— Nous allons passer par Bay Street, dit-elle en prenant une cigarette dans son sac. Tu sais ce que c'est que cette rue ?

— Non. Qu'est-ce qu'elle a de particulier ?

— C'est Paul qui l'a construite. Ici, on l'appelle la Kasbah de Floride. Je ne sais pas au juste ce que ça rapporte, mais je sais que Paul touche 15 %, et c'est exempté d'impôts.

— Dis donc, c'était quelqu'un, ton mari.

— C'était quelqu'un, en effet. Je n'ai jamais vu un type aussi fort.

Nous étions arrivés à Bay Street. Appeler ça une rue c'était excessif. En fait, ce n'était guère qu'une espèce d'allée carrossable d'environ cent mètres de long, et à peine assez large pour laisser passer deux voitures de front... mais ça valait le coup d'œil.

J'avais toujours cru que le Honky Tonk de Pittsburgh était le fin du fin dans le genre, mais ce n'était rien auprès de Bay Street. Serrés mur à mur et ornés d'enseignes non équivoques, c'était une enfilade de

bars, de bistrots, de tripots, de bordels, plus deux hôtels borgnes et quelques restaurants.

— Range la voiture. Nous allons marcher un peu.

— Alors Wertham avait ça en plus du Casino ? demandai-je, en coupant les gaz.

— Il avait fondé une société dont il contrôlait les bénéfices. Il savait que, tôt ou tard, les millionnaires se lasseraient du luxe du Casino. Alors il a inventé Bay Street, où ils peuvent se déboutonner, sans cesser de lui rapporter de l'argent. Bien exploité, le vice rapporte autant que le reste et ici, on l'exploite comme nulle part ailleurs.

Nous arrivions devant une grande bâtisse couverte d'enseignes au néon et ornée d'une demi-douzaine de portraits, grandeur naturelle, de girls demi-nues.

— C'est le Liberty-Inn, dit Délia. C'est dirigé par Zoé Elsner, un grand personnage de Bay Street. Entrons, je vais te présenter. Et n'oublie pas que toi aussi, tu es quelqu'un, Johnny. Ricca est très connu ici, du moins de réputation.

Nous entrâmes et je fus présenté à Zoé Elsner. C'était une énorme blonde platinée, d'une cinquantaine d'années. Elle devait peser au moins cent kilos. Elle fit fête à Délia et me traita avec une déférence qui me gêna. Elle insista pour nous offrir le champagne.

— La spécialité du Liberty-Inn, me dit-elle avec un clin d'œil cochon, ce sont les danseuses acrobatiques et le strip-tease. Elles sont triées sur le volet, monsieur Ricca. Nous renouvelons la troupe tous les mois, et nous en avons de tous les pays. Vous devriez passer un soir vers minuit, quand ça se donne pour de bon. Ça vaut le déplacement.

Du Liberty-Inn, nous passâmes au Pump Room, un tripot tout en peluche et en dorures, où je fis la connaissance de Jerry Itta, l'homme à tête de hibou, qui dirigeait la boîte. Il me dit que la partie de poker en cours durait depuis trois jours.

— Nous prenons dix pour cent du gain final, dit-il, en mâchonnant un cigare éteint. Et du train où ça va, ça fera bien cinq mille dollars.

Itta, comme Zoé Elsner, avait l'air terrorisé par Délia, et il demanda des nouvelles de Wertham avec un empressement servile. Partout où nous passions c'était la même chose. Nos visites étaient brèves, on nous recevait royalement et partout on sentait que Wertham était une puissance.

— Il est temps de rentrer, dit Délia, quand j'eus fait la connaissance d'une douzaine de gérants et visité les trois quarts de ces antres du vice. Nous avons rendez-vous avec Nick.

— Ça doit rapporter des fortunes, ce truc-là, dis-je en remontant dans la voiture. Comment se fait-il que les flics n'y aient pas mis leur

nez ?

— Ils y trouvent leur compte, dit-elle en riant. Le capitaine de police Hame touche cinq cents dollars par semaine de Reisner. Tu feras sa connaissance d'ici pas longtemps. Tout ira bien tant qu'il touchera sa pension, mais si on la lui suspendait, nous serions tous coffrés dans la journée.

— Comment crois-tu que tout ça va marcher, maintenant que Wertham est mort ? demandai-je.

— Je ne crois pas que Nick soit capable de s'en sortir. Zoé et Itta ont leurs idées et ils aimeraient bien se débarrasser de nous, s'ils l'osaient. C'est pour ça que j'ai voulu qu'ils te voient.

— Je ne vois pas le rapport.

Elle eut un drôle de petit sourire.

— Tu le verras peut-être un jour, Johnny.

CHAPITRE VI

Reisner était assis derrière un immense bureau, une cigarette collée au coin de la bouche. A sa droite, un petit homme trapu, était carré dans un fauteuil. Il avait une grosse face de brute, tannée par le soleil, et des cheveux gris acier coupés en brosse. Quand il aperçut Délia, il s'illumina, et bondit sur ses pieds.

— Madame Wertham ! Quelle bonne surprise ! dit-il en lui prenant la main. Voilà bien un an que nous ne nous sommes pas vus. Comment allez-vous ? Toujours aussi belle, à ce que je vois.

Délia le gratifia d'un sourire provocant et lui abandonna sa main un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

— Ça me fait plaisir de vous revoir. Je vous présente Johnny Ricca, gérant du Casino de Los Angeles.

Se tournant vers moi, elle ajouta :

— Voici le capitaine Hame, chef de la police. C'est un très grand ami.

Hame se rembrunit et me serra la main, Il essaya sournoisement de me broyer les doigts, mais je serrai un peu plus fort que lui.

— Enchanté de vous connaître, Ricca, dit-il sans chaleur. (Il devait réserver son charme aux dames, exclusivement.) On m'a beaucoup parlé de vous.

Je dis qu'on m'avait parlé de lui, également. Reisner se leva et alla préparer des cocktails.

— Jim a de mauvaises nouvelles pour vous, madame Wertham, dit-il, en tendant un martini à Délia. Dis-lui, Jim.

Hame se réinstalla dans son fauteuil. Il accepta un whisky en grognant un remerciement.

— Nous avons retrouvé votre voiture, dit-il.

— Sans blague ? dit Délia avec un mélange exquis de surprise et d'admiration. Eh bien ! capitaine, vous avez fait vite.

— Ça n'a pas été difficile, dit Hame dont les yeux bleus au regard froid scrutaient le visage de Délia. On nous a fait un rapport, la nuit dernière, et quand Nick a téléphoné ce matin, ça y était.

— Qu'est-ce qui y était ?

— Il y a eu une collision sur la route de Pelotta. Les deux

chauffeurs ont été tués. L'un d'eux conduisait votre voiture. Elle a été carbonisée.

Délia joua merveilleusement la consternation.

— Elle a brûlé ? Paul va être furieux !

— Je comprends ça. C'était une voiture magnifique, dit Hame, en tapotant sa lourde mâchoire. Qu'est-ce qui s'est passé avec ce type que vous avez ramassé ?

Tandis que Délia racontait son histoire, Reisner s'était approché de moi.

— Qu'est-ce que vous buvez ? Un scotch ?

— Je n'en bois jamais. Je prendrai de la bière, dis-je, sans réfléchir.

— Je croyais que vous marchiez au scotch.

Je me rappelai brusquement que Ricca était une éponge à whisky et mon cœur s'arrêta de battre.

— J'ai acheté une conduite. Je me suis mis à la bière.

Je ne sais pas s'il remarqua mon regard fuyant, mais il alla ouvrir une bouteille de bière comme si de rien n'était.

— C'est très imprudent de prendre un inconnu, madame Wertham. Vous devriez le savoir.

— Johnny était avec moi. Comment aurais-je pu me douter ?

Je pensais qu'il était temps de prendre part à la conversation.

— Au fait, qu'est-ce que c'était que ce type ?

Reisner et Hame se tournèrent Vers moi.

— Il n'en restait plus grand-chose quand on l'a retiré de la voiture, dit Hame. Mais il a été identifié. C'est un certain Johnny Farrar, boxeur de troisième zone qui allait à Miami en faisant de l'auto-stop. Il s'est arrêté à Pelotta pour faire un match. Il a disparu aussitôt après. J'imagine que la Bentley lui a tapé dans l'œil.

— Vous devez être rudement bien renseigné pour avoir fait si vite, dis-je. C'est du beau travail.

— Ce n'est rien du tout, quand on sait s'y prendre et qu'on a une bonne organisation derrière soi, dit Hame en haussant les épaules. Farrar avait une médaille en argent dans la poche. C'est une femme qui tient un café à Pelotta qui la lui avait donnée. La femme a reconnu la médaille, et un nommé Brant qui avait donné à Farrar le complet qu'il portait, a identifié ce qui en restait.

— Moi, je me fiche pas mal de savoir qui était ce type, dit Délia. C'est la voiture qui m'intéresse. Paul va être fou de rage. Il avait fait faire une carrosserie spéciale.

— Soit dit en passant, dit Reisner, j'ai contacté la Société

d'assurances. Elle marche.

— Merci, Nick.

— Simplement pour compléter le dossier, dit Hame, en me regardant, pourriez-vous me donner le signalement de ce Farrar ? J'ai déjà le témoignage de Brant et celui de cette femme. Je voudrais être sûr qu'ils concordent avec le vôtre.

Je n'avais pas envisagé la question sous cet angle-là. Est-ce qu'ils me soupçonnaient d'être Farrar ? Je restai interdit.

Délia intervint habilement avant même que j'aie pu réfléchir à ce que j'allais dire.

— C'est bizarre, mais il ressemblait un peu à Johnny. En gros, il avait la même allure. Il était grand et blond. Il portait un complet de toile blanche, une cravate verte et brune et une chemise de soie crème.

— C'est bien ça, dit Hame. Mais sait-on jamais ? Nick et moi, nous étions un peu embarrassés. Le signalement de Farrar correspondait à celui de Ricca, c'était bizarre. On se demandait ce que ça voulait dire.

— Il ressemblait beaucoup à Johnny, dit Délia, tout à fait à l'aise. Mais Johnny ne veut pas le savoir. Je le lui ai fait remarquer sur le moment, mais j'imagine qu'il se croit beaucoup mieux qu'il n'est en réalité.

La réflexion dérida Hame, mais Reisner continuait à me regarder comme s'il en pensait long.

— Eh bien ! je crois que la question est résolue, dit-il. Je vais me sauver. Nous n'aurons pas besoin de vous, pour l'enquête. Nous dirons au coroner que Farrar a volé votre voiture quand elle était garée et que vous ne l'avez même pas vu. D'accord ?

— Vous êtes un amour, dit Délia.

— Trop heureux de vous éviter un dérangement, madame Wertham. (Cette fois encore, elle lui abandonna sa main un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire.) Venez me voir, quand vous passerez devant chez nous. Je suis toujours heureux d'accueillir une jolie femme dans mon bureau.

Il me fit un signe de tête :

— A bientôt, Ricca.

— Il est rudement aimable, ce flic, dis-je, quand il fut parti.

— C'est bien le moins, dit sèchement Reisner. Il nous coûte assez cher. (Il alla s'asseoir à son bureau.) Maintenant que cette histoire est réglée, passons aux affaires.

— Oui, Nick, dit Délia ; Paul voulait que Johnny et moi, nous vérifions les livres.

Reisner la regarda d'un air à la fois glacial et stupéfait.

— Vous ? Ce serait bien la première fois que vous vous mêleriez des affaires, il me semble.

Ils se regardèrent un instant sans rien dire, puis Délia se mit à rire.

— Il faut un commencement à tout. Comme Paul ne pouvait pas venir, il m'a chargée de le représenter.

Reisner se mit à faire des trous dans son buvard avec un coupe-papier. Ses lèvres minces souriaient vaguement.

— Alors, comme ça, vous le représentez ? Très intéressant, Est-ce que vous avez un mot de lui pour le prouver ?

Les yeux de Délia lancèrent des éclairs.

— Un mot pour le prouver ? Vous plaisantez, j'imagine !

— Non. (Reisner se renversa en arrière.) Paul m'a dit que Ricca venait vérifier les livres. Parfait, qu'il les vérifie. Mais Paul ne m'a jamais dit de vous montrer quoi que ce soit, et je ne le ferai pas tant qu'il, ne m'aura pas dit de le faire.

— Paul m'a dit que nous ferions le travail ensemble, elle et moi, dis-je, comprenant qu'il était temps d'intervenir. Il a dit qu'elle devrait voir tous les livres.

— Ce que Paul vous a dit ou pas, je m'en fiche. A moi, il ne m'a rien dit, dit Reisner sans cesser de perforer son buvard avec son coupe-papier.

— Allons, écoute-moi... dis-je en m'échauffant, mais Délia m'interrompit.

— Ne vous mêlez pas de ça, Johnny. C'est moi que ça regarde. (Elle se leva.) Paul croit que vous avez puisé dans la réserve. Nous sommes ici pour le vérifier. Ça ne vous servira à rien d'essayer de gagner du temps. Vous allez me donner les clefs ou faire vos valises.

Reisner se renversa en arrière en éclatant de rire. Il avait l'air sincèrement amusé.

— Faire mes valises ? C'est trop drôle ! Le jour où Paul viendra me dire de m'en aller, je m'en irai, mais pas avant. Si vous croyez que vous allez me faire marcher, Ricca et vous, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Ici, c'est moi qui commande, et si vous continuez à me casser les pieds, je vous le prouverai.

— Ne faites pas l'idiot, Nick, dit Délia, pâle de fureur. Vous n'avez pas à me parler sur ce ton, et vous le savez.

Reisner haussa les sourcils d'un air moqueur.

— Mais c'est vous qui n'êtes pas régulière. Moi je ne fais qu'obéir aux ordres qu'on m'a donnés. Ricca verra tous les livres quand il le voudra. Mais si Paul veut que vous mettiez votre joli nez dans ses affaires – ce dont je doute fort – il me le fera savoir par écrit. Je suis désolé, madame Wertham, mais c'est mon dernier mot !

Je crus qu'elle allait le gifler, mais elle s'éloigna du bureau, les poings serrés, les yeux étincelants.

— Nous verrons bien, dit-elle.

Puis se tournant vers moi :

— Venez, Johnny, allons déjeuner.

Elle sortit sans un regard pour Reisner. Je me levai lentement. Reisner posa son coupe-papier et alluma une cigarette.

— Les femmes sont des animaux bizarres, dit-il, et celle-là ne vaut pas mieux que les autres. Ceci dit, quand vous voudrez vous mettre au travail, je suis à votre disposition.

— Vous êtes en train de gaffer, dis-je. J'étais là quand Paul lui a dit de vérifier les livres.

— Je regrette de ne pas avoir été là, dit-il avec un sourire. C'est vraiment dommage. (Il fouilla dans sa poche et en sortit un étui à cigarettes en or.) A propos, Ricca, vous avez laissé traîner ça dans votre cabane. Le domestique me l'a apporté.

Il posa l'étui sur le bureau et se mit à tambouriner dessus avec ses longs doigts tout en me devisageant.

Je regardai l'étui et j'eus un coup au cœur. C'était l'étui de Wertham. L'étui que j'avais trouvé dans sa poche et que j'avais bêtement gardé au lieu de m'en débarrasser.

— Eh bien ! mais, je vous remercie, dis-je d'une voix mal assurée. Je n'ai pas fait attention.

— C'est à vous ?

— Pardon ?

— J'avais l'impression que c'était celui de Paul. Il vous l'a donné ?

Je ne dus pas avoir l'air plus coupable qu'un petit voleur pris sur le fait.

— Il me l'a prêté. Le modèle me plaisait. Je voulais le faire copier.

Je me rendis compte que c'était absurde. Reisner me devisagea.

— Sans blague ? Vous devriez y faire plus attention. (Il se carra en arrière.) Ça ne ressemble guère à Paul de prêter ses affaires. Il était même Un peu bizarre sur ce chapitre.

— Pas avec moi, vous voyez. (Je mis l'étui dans ma poche. Une goutte de sueur me coulait derrière l'oreille.) Eh bien ! à tout à l'heure.

— Oh ! Ricca...

Je me retournai, me demandant ce qu'il allait encore me sortir.

— Qui est-ce qui vous remplace à Los Angeles ?

Quel nom m'avait dit Délia ? J'eus un instant de panique, mais je finis par le retrouver.

— Hollenhiemer. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Je suis d'une nature très curieuse, Ricca.

CHAPITRE VII

— Filons, tant qu'il est encore temps, dis-je.

Délia prit une cigarette, l'alluma et reposa le briquet avec une lenteur affectée. Elle était étendue sur le divan, près de la fenêtre. Les stores étaient baissés et la pièce était plongée dans une pénombre qui invitait au repos. Des bruits de voix et des rires arrivaient de la plage. Il y avait foule sur le sable, mais personne ne se baignait encore : on était trop près du déjeuner.

Elle avait ôté sa robe et passé un peignoir de soie bleue. L'air froid et soucieux, elle fumait, tirant par grandes bouffées sur sa cigarette et soufflant de longs nuages bleus, qui se perdaient au plafond.

Debout au milieu de la pièce, les mains dans les poches, je la regardais et je me sentais nerveux. Elle se tourna lentement vers moi.

— Tu as peur, Johnny ? demanda-t-elle, les sourcils levés.

— La question n'est pas là, dis-je. La question c'est de comprendre. C'est fichu. Nous avons joué notre atout et ça n'a pas pris. Je suis totalement incapable de vérifier ces livres, mais ça encore, ce n'est rien. En admettant même que je sois capable de le faire, ce n'est pas ça qui nous donnerait accès à la réserve du Casino. Depuis le début, je me suis douté que c'était une idée à dormir debout. Comment as-tu pu croire, une seconde, qu'il allait nous donner les clefs ?

Elle regarda sa cigarette, et secoua la cendre sur le plancher en s'adressant un petit sourire à elle-même.

— En somme, tu laisses tomber ?

— Il n'y a pas le choix. Tu ne t'en rends pas compte ? Il n'a qu'à téléphoner à Hollenhiemer pour lui demander comment est fait Rica et nous sommes foutus.

— C'était un risque à courir. Crois-tu que je n'avais pas prévu le coup ?

— Tu y avais pensé ?

Je la regardai avec stupeur.

— Je me doutais qu'il y avait de grandes chances pour qu'il téléphone à Hollenhiemer. Nick n'est pas fou.

Je m'approchai du divan.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu comptes faire quand il saura que je

ne suis pas Ricca ? Il est probable qu'il le sait, à l'heure qu'il est.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit-elle. Il y a un tas de questions plus importantes à régler.

— Pour toi, peut-être, mais pas pour moi. Imagine que Reisner raconte cette histoire à Hame. Tout sera découvert, et nous irons en prison pour ce que nous avons fait à Wertham.

— Mon pauvre Johnny ! dit-elle en riant. Tu te noies dans un verre d'eau. Tu ne comprends donc pas que Reisner n'aura pas plus envie que nous qu'on apprenne la mort de Paul ? Quand un roi meurt, il y a toujours plus d'un prétendant à la couronne. Zoé, Itta, Hame et Ricca (Ricca encore moins que les autres) ne laisseront pas Reisner prendre la succession sans intervenir, et il le sait. Il n'aura qu'un désir, c'est de cacher la mort de Paul aux autres jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur le Casino. Il ne dira rien à Hame. Il ne dira rien à personne. Tu comprends, maintenant, pourquoi nous n'avons pas grand-chose à craindre de ce côté-là ?

Je m'assis au pied du divan. Je n'avais pas envisagé cet aspect du problème.

— Ce type est dangereux, dis-je. Admettons qu'il la ferme. Qu'est-ce qu'il fera de nous ?

Elle leva une longue jambe mince et l'examina d'un œil sévère.

— Je pense qu'il nous mettra une balle dans la tête à chacun, dit-elle d'un ton posé. De son point de vue, à lui, ce serait la meilleure solution. Il est très fort pour organiser ce genre d'accident. Est-ce que ça te ferait peur, Johnny ?

Je n'étais pas très sûr du contraire, mais il n'était pas question d'en convenir.

— On n'en est pas encore là.

— En es-tu bien sûr ? Ça lui serait très facile. Il n'aurait qu'à mettre Hame dans le coup. Tu serais surpris de savoir ce que Hame est capable de faire pour de l'argent.

— Mais pas s'il s'agit d'un meurtre. Tu ne me feras jamais croire que Hame couvrirait un meurtre.

— Je n'ai pas parlé d'un meurtre. J'ai parlé d'un accident.

Je me levai et je me mis à faire les cent pas.

— Où veux-tu en venir ? Depuis ce matin, je sens que tu as quelque chose derrière la tête. Vide ton sac.

— Je n'ai rien du tout derrière la tête. Je t'ai simplement fait visiter le royaume dont tu peux hériter. Il ne t'est pas encore venu à l'esprit que le Casino et l'affaire de Bay Street étaient à toi si tu tendais seulement la main pour les prendre ? A toi et à moi ? Tu ne comprends pas ?

— Non.

Je remarquai soudain l'expression dure et fermée de son visage et ma gorge se dessécha.

— Avec mon aide, Johnny, tu pourrais diriger le Casino. A nous deux, nous pourrions ramasser des fortunes. Est-ce que tu m'as crue assez stupide pour m'imaginer que Reisner allait nous laisser partir avec la réserve sous le bras ?

Je recommençai à avoir peur. Je m'approchai d'elle.

— C'était pourtant ce que tu comptais faire, non ? C'est pour ça que tu m'as fait venir ici !

— J'ai dit ça pour que tu viennes, dit-elle en se levant. Je voulais que tu voies l'installation. Maintenant tu l'as vue. Ça ne te fait pas envie ? Tu peux tout prendre... si tu as quelque chose dans le ventre.

J'allumai une cigarette. Mes mains tremblaient : d'excitation ou de peur, je n'en savais rien.

— Alors, les cinq cent mille dollars, c'était une blague ?

— Pas le moins du monde. Ils font partie du Casino, mais nous ne pouvons pas les prendre et partir avec. Pour avoir la réserve, il faut prendre le Casino.

— Et Reisner ? Qu'est-ce que tu en fais ? Tu crois qu'il va m'accueillir à bras ouverts et épousseter le fauteuil de son bureau avant de m'y faire asseoir ? Il y a cinq minutes, tu disais qu'il allait me mettre une balle dans la peau.

— Johnny, si tu es un homme, c'est Reisner qui aura un accident.

C'était donc ça. Dans le fond je m'y attendais. La manière dont elle avait parlé toute la matinée le suggérait, mais j'avais refusé d'y croire. Maintenant elle avait abattu son jeu.

J'écrasai ma cigarette sans lever les yeux sur elle.

— Débarrasse-toi de Reisner, poursuivit-elle aussi posément que si elle avait parlé du temps qu'il faisait, et le Casino et Bay Street tomberont d'eux-mêmes dans ton assiette. D'ici que Ricca se soit mis en chasse, il sera trop tard. Une fois que nous aurons mis la main sur la caisse et sur les livres, il sera bien obligé de traiter avec nous. Nous garderons Lincoln Beach. Il aura Los Angeles et Levinsky restera à Paris. Et nous sommes parés jusqu'à la fin de nos jours. (Elle s'approcha de moi. Je sentis le parfum de ses cheveux. Elle posa ses mains sur mes épaules et me regarda dans les yeux.) Qu'est-ce que tu vas faire, Johnny ?

Ce que j'allais faire ? Je n'avais pas besoin de réfléchir pour le savoir. Elle avait commis une erreur. Elle croyait avoir ferré assez solidement pour que je ne puisse plus cracher l'hameçon, mais elle se trompait. L'endroit me plaisait c'était un fait. L'idée d'être à la tête

d'une organisation pareille était horriblement tentante, mais pas à ce prix.

— Tu parles d'accident, dis-je, mais c'est d'un meurtre qu'il s'agirait.

Elle me regardait toujours dans les yeux et son visage était aussi dur et impénétrable que du granit.

— C'est toi ou lui, Johnny. Dès qu'il saura que tu n'es pas Ricca, il comprendra, et il te tombera dessus avec un revolver. Il faut que tu prennes les devants. Ce ne sera pas un meurtre, tu ne feras que te défendre.

Je secouai la tête.

— N'essaie pas de tricher. Ce serait un meurtre.

Elle s'écarta de moi et alla à la fenêtre.

— Voilà ce qu'on dira à Hame, dit-elle sans se retourner. Reisner puisait dans la réserve. Nous sommes venus pour vérifier les livres. Il est pris et il le sait. Il n'a aucun moyen de s'en sortir. Alors, que fait-il ? Il va à la fenêtre de son bureau ; là, au lieu de s'arrêter, il continue et on le retrouve sur la terrasse avec le cou brisé.

— Tu t'imagines que Hame croirait ça ? Reisner n'est pas un type à se suicider.

— Il le croirait. Ça coûterait cher, mais il le croirait. Réfléchis, Johnny. Le Casino est à toi, si tu as le courage de le prendre. Tu auras juste à pousser Reisner. Est-ce que c'est trop demander, ou quoi ?

— C'est un meurtre, dis-je. Et je n'y mettrai pas la main. Je me fous pas mal si ça paie ou pas. C'est un meurtre.

Elle vint s'asseoir sur le divan et me tendit la main.

— Viens t'asseoir, dit-elle. Ne me regarde pas comme ça. Tu m'aimes oui ou non ?

Je ne bougeai pas.

— Ne mêlons pas l'amour à cette histoire, veux-tu ? dis-je. Ecoute-moi bien, je ne suis peut-être qu'un boxeur de troisième zone, mais je ne suis tout de même pas complètement idiot. Tu as imaginé tout ça, dix secondes après avoir compris que Wertham était mort, hein ? Tu savais que si tu ne pouvais pas te débarrasser de Reisner, tu étais fichue. Il te fallait quelqu'un pour le tuer et c'est moi que tu as choisi. Tu croyais qu'une fois que tu m'aurais montré le Casino, et offert une voiture, et que tu te serais donnée toi-même en plus, pour faire bon poids, j'allais commettre un assassinat, comme ça, sans poser de questions. Eh bien ! tu t'es trompée. Je veux croire que tu ne te rends pas compte de ce que c'est un assassinat. C'est une chose qui vous poursuit jusqu'à la fin de vos jours. Peut-être que tu n'avais pas pensé à ça. J'espère que non. Même si nous arrivions à acheter Hame, nous

aurions à nous supporter nous-mêmes, et la pensée que nous avons tué Reisner empoisonnerait toutes les satisfactions que pourrait nous donner le Casino. Nous ne serions jamais sûrs du silence de Hame. Il demanderait de plus en plus d'argent. Il finirait par exiger la direction du Casino. Peut-être même qu'il essaierait de me faire accuser de meurtre et de prendre ma place. Oh, non ! je ne me mettrai pas dans un pétrin pareil, je ne suis pas complètement fou. Ne me parle pas de tuer. Je ne tuerai ni pour toi, ni pour le Casino, ni pour tout l'argent de Lincoln Beach !

Elle m'écouta parler, le visage figé, les yeux luisants.

— Tu ne crois pas vraiment ce que tu dis, Johnny, dit-elle en se levant. Ce n'est pas vrai. (Elle vint à moi et posa ses mains sur mes épaules.) Moi, je t'aime. Et c'est parce que je t'aime que je me suis donnée à toi, pas pour autre chose. Hier soir, je n'ai pas pu te résister. Je savais que c'était dangereux. Je savais que ça risquait de démolir tous mes plans, mais je n'ai pas pu te résister. (Elle passa ses bras autour de mon cou.) Oh ! mon chéri, je suis folle de toi. C'est la première fois qu'un homme me fait cet effet-là. Crois-moi ! Je sais que tu as raison, mais que veux-tu que nous fassions ? (Elle s'accrochait à moi, collait son visage au mien.) Si on ne se débarrasse pas de lui, c'est lui qui nous aura. Tu ne comprends donc pas ? Nous n'aurons rien et si nous en sortons vivants ce sera encore une chance. C'est lui, ou nous, Johnny. C'est ça que tu ne comprends pas !

J'allai répondre, mais elle pressa ses lèvres sur les miennes et son souffle pénétra en moi. Nous restâmes longtemps enlacés. Mon cœur bondissait dans ma poitrine et le sang battait dans ma tête.

— Johnny...

Elle se pressa contre moi. Elle avait fermé les yeux. Nous étions seuls au monde, elle et moi. Reisner, le Casino, l'argent, le meurtre, n'étaient plus qu'un mauvais rêve lointain.

Mes doigts s'enfoncèrent dans la chair dure et élastique de ses hanches. Elle poussa un petit gémissement et sa bouche s'ouvrit contre la mienne.

— Ça suffit comme ça. (C'était la voix douce de Reisner.) Chaque chose en son temps.

Je la sentis frissonner et se raidir. Pâle comme du marbre, elle s'arracha de moi avec un cri étouffé. Je me retournai.

Reisner était debout, dans l'encadrement de la porte. Sa bouche mince était figée en un petit sourire et le 45 automatique qu'il tenait à la main avait l'air aussi gros qu'un canon.

— Pas de gestes inutiles, poursuivit-il sans élever la voix. (Du bout de son revolver, il me désigna un fauteuil.) Asseyez-vous, Farrar. Et vous, madame Wertham, mettez-vous sur le divan. Le premier qui

bronche, je le descends et je chercherai une explication après.

Délia s'effondra sur le divan. Elle avait l'air au bord de l'évanouissement. Je m'assis dans le fauteuil, la gorge si serrée que je respirais avec peine.

— Parfait, dit-il.

Il ferma la porte d'un coup de talon et s'avança :

— Eh bien ! je vois que vous ne vous embêtez pas tous les deux. (Il vint se planter au milieu de la pièce, nous tenant tous les deux en respect.) Vous n'avez pas été bien malins. Vous n'avez pas pensé que je pouvais revenir, la nuit dernière, pour voir un peu ce que vous mijotiez ? Vous voyez d'ici ma surprise quand j'ai trouvé un des bungalows vide.

Il me regarda d'un œil brillant :

— Qu'est-ce que vous avez fait de Wertham ?

Nous ne bronchions ni l'un ni l'autre.

— Il est mort, hein ? (Il s'assit sur le bras d'un fauteuil.) C'est vous qui l'avez tué ?

— Vous êtes fou ! dit Délia. (On aurait dit qu'elle parlait sans arriver à desserrer les dents.) Il est parti pour Paris.

— Pour l'enfer, oui. Est-ce que vous avez vraiment cru vous en sortir avec votre histoire à la flan ? Dès que je vous ai vus, je me suis douté de quelque chose. Jamais Paul ne vous aurait laissée aller de Los Angeles à Lincoln Beach toute seule avec un homme. Ni avec Ricca ni avec un autre. Vous êtes trop connue pour regarder la feuille à l'envers quand l'occasion se présente. Paul le sait aussi bien que moi.

— Comment osez-vous dire des choses pareilles ! dit Délia furieuse.

— Vous étiez trois, dans la voiture : Vous, Wertham et Farrar. Il y en a un qui est mort. Ce type-là n'étant pas Ricca, j'en conclus que c'est Farrar, et que le mort c'est Wertham. La combine est éventée, reconnaissez-le vous-mêmes.

— Attendez, Nick, dit Délia en se penchant en avant, les poings crispés entre ses genoux : nous pouvons faire un marché tous les trois. Nous sommes seuls à savoir que Paul est mort. Intéressez-nous de moitié dans l'affaire, Johnny et moi et nous nous rendrons utiles. Vous avez besoin d'aide maintenant que Paul est mort. Vous savez bien que j'ai appris un tas de choses avec lui. Je pourrai vous être utile, Nick.

Reisner me lança un regard étonné.

— D'où il sort, celui-là ? A quel titre est-ce que je l'intéresserais à quoi que ce soit ?

— Regardez-le, dit Délia. Vous ne croyez pas qu'il tiendrait tête à Ricca ? C'est un boxeur, mais c'est aussi un tueur. Vous aurez besoin

d'un type comme lui quand on saura la vérité.

J'écoutai, sans broncher, aussi surpris que Reisner.

— Et si je n'avais pas l'intention de partager ? dit tranquillement Reisner.

Délia se passa la langue sur les lèvres. Elle était toujours très pâle, mais elle avait repris de l'assurance. Elle donnait l'impression de jouer son dernier dollar. Elle allait abattre un roi. Seul un as pouvait la battre, et elle n'était pas certaine que Reisner eût un as.

— Dans ce cas, Nick, nous disons ce que nous savons. Nous avertissons Hame, Ricca, Itta et Zoé et nous les laissons faire. Je ne crois pas que vous soyez de taille à les mater tous ensemble.

Reisner sourit.

— C'est donc vrai, qu'il est mort. Ma parole, c'est la meilleure nouvelle qu'on m'ait apprise depuis trente-huit ans. Alors, comme ça, Paul est mort ? Vous parlez d'un bon débarras. Depuis le temps que je prie pour que ça arrive !

— Au moment de la collision, Paul a été projeté hors de la voiture, dit Délia. Il a eu la nuque brisée.

— Ça, c'est votre version de l'histoire, répondit Reisner, toujours souriant. Mais supposons que vous l'ayez tué, vous deux ? Il ne vous est jamais venu à l'esprit que je pouvais vous faire coffrer pour meurtre ? Mille dollars à Hame et vous êtes inculpés tous les deux. Il a justement besoin d'argent en ce moment.

Je me sentis soudain glacé.

— Ça n'empêcherait pas la nouvelle de se répandre, dit Délia.

Mais son visage restait crispé.

— C'est juste, dit Reisner. Mais c'est peut-être inévitable. Écoutez, je vais vous exposer ma version de l'affaire : je surprends une conversation entre vous deux qui me donne l'impression que vous avez tué Paul. Je me montre. A ce moment-là, Farrar sort un revolver. Je le prends de vitesse. Je ne suis pas manchot et Hame le sait. A votre tour, vous sortez un revolver. Et vous voilà descendus tous les deux. Après ça, j'ai un entretien avec Hame. Je lui offre une tranche du gâteau en échange de ses bons soins. Peut-être même que j'arrive à le convaincre de coffrer Zoé et Itta, le temps d'organiser les choses. Rien de plus facile que de trouver de quoi les faire embarquer, ces deux-là. Et d'ici que Ricca soit sorti de sa crise d'éthylisme – oh ! oui, à propos, c'est Hollenhiemer qui m'a dit ça – eh bien ! il sera trop tard pour qu'il puisse m'embêter. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Jamais vous ne mettriez Hame dans l'affaire, dit Délia. Il finirait par tout prendre. Il est comme ça, vous le savez mieux que moi.

Reisner se mordit la lèvre inférieure d'un air perplexe.

— Peut-être bien, dit-il. Mais ce serait tout de même une solution.

— Il y en a une autre, dit doucement Délia.

— Laquelle ?

Elle se tourna vers moi et son regard me glaça le dos.

— Vous tuer, Nick. Ce serait la meilleure solution. Nous en parlions justement quand vous êtes arrivé.

Reisner garda le sourire, mais ses yeux se gelèrent.

— Oui, c'est ce que j'ai cru entendre. C'est précisément pour ça que mon idée me plaît tellement et que je vais la mettre à exécution.

— Pas avant d'avoir ôté le cran de sûreté, Nick.

C'était bien fait. Même moi, je regardai le revolver.

Reisner baissa les yeux. D'un geste violent et rapide comme l'éclair, Délia lui lança le coussin qu'elle tenait. Il le reçut en pleine figure. Elle bondit comme un ressort et agrippa des deux mains la main de Reisner qui tenait le revolver, dont elle bloqua la détente avec ses doigts.

Reisner, jurant entre ses dents et chancelant, leva le poing pour assommer Délia qui pesait de tout son poids sur son bras. Je bondis hors de mon fauteuil et lui envoyai un swing du droit qui atterrit sur sa pommette comme un marteau-pilon. Il n'était pas de taille à encaisser un coup pareil. Je sentis craquer l'os et Reisner vola en arrière, entraînant Délia avec lui. Il alla dinguer contre le mur. Je fus sur lui avant qu'il s'écroule et lui collai un direct du droit en pleine mâchoire. Il tomba en avant et sa figure heurta une immense coupe en verre où flottaient des têtes de dahlias. La coupe vola en éclats et le guéridon qui lui servait de support fut réduit en miettes. L'eau et les fleurs giclèrent sur Délia et sur le tapis.

Elle poussa un cri en recevant cette douche froide, mais elle ne lâcha le revolver que lorsque je lui saisis le poignet pour la relever.

Debout, côte à côte, nous regardions Reisner étendu à nos pieds. Il avait roulé sur le dos. Un long éclat de verre était fiché dans son œil droit, comme un minuscule poignard. Ses lèvres découvraient ses dents en un rictus de terreur et de souffrance, sa joue droite n'était qu'une bouillie d'os broyés, de sang et de dents. Il était horrible à voir.

Délia se serra contre moi. Elle avait le souffle haletant et rauque. Nous ne pouvions faire un mouvement ni détacher notre regard de lui.

Il était mort.

QUATRIÈME PARTIE

ÉCLAIRCIE

CHAPITRE PREMIER

Des scènes de ma vie passée défilaient dans ma tête comme sur un écran. Je revoyais la pièce et Délia, dans son peignoir bleu entrouvert sur ses longues jambes et moulant son beau corps souple. Je me revoyais, la figure en sang et les poings serrés, luttant contre une violente nausée : je comprenais que je l'avais tué et que l'image de son visage tuméfié me hanterait jusqu'à ma mort.

— Il est mort, Johnny.

Elle poussa un petit soupir et recula en se serrant dans son peignoir, les yeux fixés sur moi.

Je ne dis rien. J'étais incapable de parler. C'était un meurtre. Bien sûr, je n'avais pas voulu le tuer, mais je l'avais tué ; il était là, étendu par terre. Il était mort, et c'était un meurtre.

— Il saigne !

Elle courut à la salle de bains, revint avec une serviette et fit quelque chose que j'aurais été incapable de faire. Elle empoigna ses longs cheveux blancs, lui souleva la tête et glissa la serviette dessous.

Quand elle se releva, elle avait du sang sur les mains et cela me fit horreur.

— Johnny.

— Je l'ai tué !

— Reprends-toi ! dit-elle d'une voix dure. Personne ne le sait, que toi et moi. J'ai assez prié pour que ça arrive !

Je me souvins que Reisner avait dit la même chose en apprenant la mort de Wertham. Ils avaient une façon de prier bien à eux. Ils faisaient un joli couple.

— On n'a plus qu'à filer, dis-je.

— Ne fais pas l'idiot. Tu ne comprends pas que c'est ça que nous voulions ? C'était ça la combine ! Il est mort, l'affaire est à nous ! Il n'y a plus personne pour nous arrêter, maintenant !

Je la regardai. C'était la joie du triomphe qui faisait luire ses yeux noirs et frémir sa bouche écarlate. Il n'y avait pas trace de peur sur son beau visage dur : on n'y lisait que le sentiment du triomphe et une violente excitation, mal contenue.

Je la saisis par les épaules et la secouai.

— C'est toi qui es idiote ! criai-je. Nous l'avons tué, oui, toi et moi ! On va nous rechercher et nous arrêter. Ne t'imaginer pas que tu vas t'en sortir ! C'est impossible ! Nous pourrions cacher le cadavre, mais dans une heure ou deux, ils l'auront retrouvé...

Elle colla sa main sur ma bouche.

— Assieds-toi, Johnny, et tiens-toi tranquille. Tout s'arrangera très bien. Ne t'énerve pas, c'est tout ce que je te demande. Je sais ce qu'il faut faire. Tout va s'arranger.

Je m'assis le dos tourné à Reisner. J'avoue que j'étais dans un sale état. Je venais de tuer un homme et ça me faisait l'effet d'un direct en plein ventre.

J'arrivai à m'arracher une question :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Regarde-le. Ça ne te donne pas une idée ?

Je n'eus pas le cœur de me retourner.

— Pourquoi veux-tu que je le regarde ? Tu m'écœures, à la fin ! Tu es donc totalement brute. Comment peux-tu regarder sa figure ?

Elle vint se planter devant moi.

— C'est peut-être que je suis plus solide que toi, Johnny ! L'enjeu en vaut la peine. Il allait tirer, Johnny ! Tu l'as tué en état de légitime défense. Pourquoi s'attendrir sur lui ?

Je me retournai lentement. Il était toujours aussi horrible à voir avec son éclat de verre dans l'œil et sa figure en bouillie.

Elle se baissa et ôta délicatement l'éclat de verre.

C'est la chose la plus horrible que j'aie jamais vu faire. Je fus incapable de détourner les yeux, mais j'en suais de la glace fondue.

Elle resta un instant accroupie, l'éclat de verre entre les doigts. Elle contemplait cette figure écorchée, les sourcils froncés par la réflexion.

— Il aurait pu être défiguré par un animal, dit-elle doucement. Et c'est ce qu'ils croiront. (Elle leva les yeux sur moi.) Tu commences à comprendre, Johnny ? Nous n'aurons qu'à le jeter dans la fosse aux lions. Ce n'est pas plus compliqué que ça. C'est lui qui les nourrit. Il entre même dans les cages de temps en temps. Tôt ou tard, il lui serait arrivé quelque chose, c'était fatal. Tout le monde sait qu'il était imprudent. Hame le sait, ce qui est très important. Si nous ne commençons pas d'erreurs, personne n'ira chercher plus loin. C'est un truc de tout repos.

Je la regardai, stupide d'étonnement.

— Ne me dis pas que tu viens de trouver ça, à l'instant.

— Bien sûr que si ! Il n'y a qu'à le regarder pour se rendre compte

que c'est la meilleure chose à faire.

Elle était inouïe. A peine se trouvait-elle dans une sale passe qu'elle imaginait une issue. Wertham était encore chaud, qu'elle savait déjà comment m'utiliser pour s'approprier le Casino. Reisner saignait encore qu'elle avait trouvé un truc de tout repos pour expliquer sa mort. Et c'était en effet de tout repos, si seulement nous réussissions à l'amener jusqu'à la fosse sans être vus. Elle était inhumaine.

— C'est un bon truc, hein, Johnny ?

Elle était toujours accroupie près du cadavre. Avec ses yeux noirs étincelants levés vers moi et ses doigts rougis de sang, elle était d'une effrayante beauté : une goule.

— Oui, c'est parfait à condition que personne ne nous voie. (Je commençais déjà à respirer plus librement et mon cœur s'était remis à battre presque normalement.) Nous ne pourrions faire ça que la nuit.

— Lève-toi que je te regarde. Montre tes mains. (Elle m'examina sur toutes les coutures pour bien s'assurer qu'il n'y avait pas de sang sur mes vêtements.) Maintenant, écoute : tu vas sortir et te montrer le plus possible.

Fais une partie de golf. Si tu trouves quelqu'un pour jouer avec toi, ce sera encore mieux. Ne reviens pas avant minuit. Si quelqu'un te demande où est Reisner, dis qu'il est avec moi et que nous ne voulons pas être dérangés.

— Est-ce que tu t'imagines que je pourrai jouer au golf après ce qui s'est passé ? (Je l'engueulais presque.) Tu es folle ? Tu es plus insensible qu'une bête !

— C'est toi qui es fou. Si tu ne veux pas jouer au golf, eh bien ! va te baigner ou installe-toi au bar ! Fais ce que tu voudras, mais pour l'amour de Dieu, sors d'ici et fais-toi voir dehors ! Arrange-toi pour que personne ne vienne ici, c'est tout ce que je te demande ! Raconte partout que nous sommes occupés et qu'il ne faut pas nous déranger. Fais un effort. Si tu gaffes, nous sommes fichus !

Je respirai un bon coup.

— Et toi, qu'est-ce que tu feras pendant ce temps ?

Je reconnus l'affreux petit sourire qu'elle avait eu quand elle avait failli me coller une balle dans la peau.

— Moi, je reste ici... je reste avec lui. Pour être sûre que personne n'entrera. Voilà ce que je vais faire.

— Tu as neuf ou dix heures à attendre.

— Je n'en mourrai pas. Il faut que je réfléchisse à un tas de choses. Est-ce que tu t'imagines que ça m'effraie de rester seule avec lui ? Il est mort. Il m'en faut plus que ça pour avoir la nausée, moi. Il faut que je fasse des plans pour l'avenir.

Je n'avais qu'une envie, c'était de quitter cette chambre sinistre et de ne plus les voir, ni elle ni lui. Pour tout l'or du monde, je ne serais pas resté en tête à tête avec ce cadavre déchiqueté.

— Johnny...

Je m'arrêtais.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Du coin de l'œil, j'aperçus les souliers blancs et bruns et les élégantes chaussettes jaunes de Reisner. Je tournai précipitamment la tête.

— Chacun de nous doit être loyal envers l'autre, Johnny, dit-elle, immobile comme une statue. Ne va pas perdre la tête et t'enfuir. Si jamais tu as envie de le faire, maîtrise-toi. Si tu le faisais, je ne pourrais pas terminer le travail. J'ai besoin de toi. Il faut que tu restes.

— Je n'ai pas l'intention de me sauver.

— Tu pourrais être tenté de le faire. Neuf heures d'avance, c'est tentant d'en profiter. Mais si tu faisais ça, je serais obligée de dire à Hame que c'est toi qui l'as tué et Hame ne demanderait qu'à le croire.

— Je ne m'en irai pas, dis-je d'une voix étranglée.

Elle vint à moi et me passa les bras autour du cou. Son contact me fit frissonner.

— Dis Johnny, tu m'aimes encore ? Tout ça va se tasser, tu verras. Tout va s'arranger comme nous le voulons. Maintenant, nous sommes parés pour la vie.

Je n'avais qu'une pensée en tête, c'était que ses doigts tachés de sang se promenaient sur ma nuque. J'eus envie de la repousser, mais je n'en fis rien : je savais qu'elle était dangereuse comme un cobra, et que rien ne la retiendrait d'aller trouver Hame pour me faire accuser du meurtre de Reisner. Je l'embrassai donc, et le contact de ses lèvres brûlantes et dociles me donna une nausée, qui devint plus violente encore quand j'aperçus le cadavre étendu par terre, la tête posée sur la serviette.

— Je t'attendrai, dit-elle en posant son visage contre le mien. Ne t'énerve pas, Johnny. Tout ira bien.

Je me retrouvai dehors, sous un soleil de plomb, avec neuf heures à tuer devant moi. Je fus pris d'une envie folle de me mettre à courir et de ne m'arrêter que quand j'aurais mis quelques kilomètres entre moi et cette chambre où elle veillait un cadavre. Mais je savais très bien que je ne bougerais pas parce que cette fois, elle m'avait coincé dans un piège dont je ne voyais pas comment je pourrais sortir.

CHAPITRE II

La salle du bar avec ses vélums, son équipement compliqué, son bar d'acajou en fer à cheval et ses miroirs roses, était vide. Je la traversai d'un pas rapide. La pendule carrée fixée au-dessus des rangées de bouteilles marquait trois heures vingt-cinq. Ce n'était pas une heure pour se mettre à boire, mais ce n'était pas ce détail qui m'arrêterait. Si je ne buvais pas quelque chose dans le plus bref délai, je sentais que ça finirait mal.

Le barman sortit de derrière un rideau sur lequel était peint un orchestre et me regarda d'un air d'attente polie. C'était un grand escogriffe avec un crâne en pain de sucre et totalement chauve, des sourcils broussailleux et un long nez crochu. Sa veste blanche était immaculée et plus raidie par l'amidon qu'un évêque par le spectacle d'une danseuse acrobatique.

— Qu'est-ce que je vous sers, monsieur Ricca ?

Je ne m'attendais pas à être reconnu et je sursautai.

— Un scotch, dis-je. (Ma voix grinçait comme un disque éraillé.) Laissez-moi la bouteille.

— Très bien, monsieur Ricca.

Il prit sur une étagère une bouteille encore enveloppée de papier de soie, la déshabilla avec ses longs doigts osseux et la posa devant moi.

— *Four Roses*, monsieur, dit-il. A moins que vous ne préféreriez le *Lord Calvert* ?

Je pris la bouteille et me versai un verre. Ma main tremblait et j'inondai le comptoir ciré. Je sentis qu'il m'observait.

— Foutez-moi le camp ! dis-je.

— Bien, monsieur Ricca.

Il disparut derrière le rideau.

Je me rendis compte que je n'aurais pas dû me mettre en colère, mais j'avais tellement envie de boire que je n'avais pas pu me maîtriser. J'aurais été incapable de porter le verre à ma bouche devant ce type qui compterait les gouttes qui tomberaient à côté.

En fait, je renversai presque tout, mais j'en avalai quand même un peu. Je me resservis. Celui-là, je n'en perdis pas une goutte et la

sensation d'horreur qui me nouait l'estomac s'atténua un peu.

J'allumai une cigarette et pompai avidement la fumée, les yeux fixés sur la pendule. Huit heures et demie ! Qu'est-ce que j'allais faire de ma peau pendant tout ce temps ?

Je me versai un autre verre. J'avais le gosier en feu, mais je m'en foutais. Il fallait que je boive ou ce serait l'effondrement total. Je pensais à la Buick noire, garée devant la terrasse, et je me disais que ce serait si facile de sauter dedans et de filer. En huit heures, avec une voiture pareille, j'aurais fait du chemin.

J'avalai le scotch et continuai à fumer. Je me sentais beaucoup mieux, j'avais moins peur. Mes nerfs se calmaient peu à peu. Le scotch était bon et réconfortant. J'allais remplir mon verre quand une sonnerie de téléphone retentit derrière le rideau. Je sursautai et faillis laisser échapper la bouteille.

J'entendis le barman :

— Il n'est pas au bar, mademoiselle. Non, je ne l'ai pas vu depuis le déjeuner. Il est passé vers une heure, mais il n'est pas revenu depuis.

J'écrasai ma cigarette. J'avais les muscles de la figure tellement contractés que c'en était douloureux.

— Oui, si je le vois, disait le barman, je lui dirai.

Et il raccrocha.

On cherchait déjà Reisner ! Il fallait faire quelque chose. Elle m'avait dit d'empêcher qu'on vienne à la cabane. Si on le cherchait...

— Hé ! là-bas !

Le barman écarta le rideau et s'approcha. Il regarda la bouteille : il comptait mentalement le nombre de verres que j'avais bus.

— Oui, monsieur Ricca.

— Qui est-ce qui téléphonait ?

— M^{lle} Doering, la secrétaire de M. Reisner. Elle a un message urgent à lui transmettre. Vous ne sauriez pas où il est, monsieur ?

Je ne le savais que trop bien. J'eus envie de me verser à boire, mais je craignais qu'il ne s'aperçût que je tremblais.

— Il est avec M^{me} Wertham, mais ils sont occupés, dis-je sans le regarder et aussi négligemment que je pus. Interdiction absolue de les déranger.

Je sentis, sans le voir, qu'il se raidissait. Il avait compris ce que je voulais dire.

— Il vaut mieux prévenir M^{lle} Doering, poursuivis-je.

— Bien, monsieur Ricca.

A la froideur et au blâme contenus dans sa voix, je compris que

j'avais été un peu loin. Le barman disparut derrière le rideau. Dans ma hâte à me servir, je faillis de nouveau renverser la bouteille. Le barman téléphonait :

— M. Ricca est au bar, dit-il. Il dit que M. Reisner est avec M^{me} Wertham et qu'il ne faut pas le déranger. Exactement. Oui. Sous aucun prétexte.

Je m'essuyai la figure et les mains avec mon mouchoir. J'avais rempli mon rôle : j'avais peut-être joué un peu grossièrement, mais j'avais fait ce que j'avais à faire.

Le scotch commençait à me monter à la tête. Je me sentais légèrement soûl. Je rebouchai la bouteille à regret. Je ne pouvais pas me permettre de prendre une cuite. Elle m'avait dit de me montrer le plus possible. Je devais m'en tenir là.

Je sortis du bar et passai sur la terrasse. Il y faisait une chaleur écrasante. La Buick se trouvait juste au-dessous. Il me suffirait de... Je me forçai à détourner les yeux. Je traversai la terrasse et descendis les marches, sans but précis que de m'éloigner de la voiture et d'échapper à la tentation.

Soudain j'entendis un bruit qui m'arrêta net : un drôle de grondement guttural et grave à faire trembler le sol, qui se terminait en grognement.

Je me demandai ce qui se passait, puis je compris enfin que c'était le rugissement d'un lion. J'approchais du zoo. Du coup, je retombai sur terre. Je me vis jeter le cadavre de Reisner dans la fosse, et mes genoux se dérobèrent sous moi.

Je me retournai : la Buick était toujours là. Qu'est-ce que j'attendais donc pour filer ? J'aurais plus de sept heures d'avance. Avec cette voiture, j'aurais fait six cents kilomètres avant même qu'on ait commencé à me rechercher.

Je revins sur mes pas et montai dans la voiture. Au moment de partir, je regardai autour de moi : personne ne criait, personne n'essayait de m'arrêter. La voiture démarra doucement. Je descendis l'allée principale : dans quelques minutes je serais sur la grand-route où je pourrais mettre les gaz et filer comme le vent.

Les grilles étaient fermées et les gardiens en uniforme étaient à leur poste.

Je klaxonnai et ralentis, je m'attendais à les voir ouvrir, mais ils ne bronchèrent pas. Je stoppai.

— Alors ? Vous espérez que je vais passer au travers ?

Je ne reconnus pas ma voix. On aurait dit le bruit d'une scie sur du fer rouillé.

Un des gardes s'approcha : c'était une brute menaçante aux yeux

rapprochés, avec un nez épaté, à croire qu'on lui avait marché sur la figure.

— Je regrette, monsieur Ricca, mais j'ai un message à vous transmettre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— M^{me} Wertham a téléphoné que si vous passiez par ici, on devait vous dire de rentrer. M. Reisner et elle veulent vous voir.

J'aurais pu l'avoir. Il était penché en avant et bien placé pour prendre un crochet à la mâchoire. Je regardai son copain du coin de l'œil. Il était plus loin à ma gauche, mais il avait la main sur la crosse du revolver qui lui pendait sur la hanche, dans son étui, et il avait l'air prêt à intervenir.

— C'est bon, dis-je en m'efforçant de sourire. Je viens de les voir. Ouvrez la grille. Je suis pressé.

Le garde me dévisagea d'un air ricanant.

— Alors, c'est qu'ils veulent vous revoir. On vient de téléphoner à l'instant. Je regrette, mais la consigne, c'est la consigne.

— Parfait. Je vais voir ce qu'ils veulent.

Je fis demi-tour, repartis vers le Casino, rangeai la voiture devant la terrasse et descendis. J'aurais dû me douter qu'elle ne se laisserait pas avoir si facilement.

Elle pensait à tout : Reisner saignait sur le tapis de sa chambre, mais elle trouvait quand même moyen de s'occuper de moi.

Je descendis vers la plage. Une voiture me rejoignit sans bruit.

— Je vais aussi par là. Allons-y ensemble, dit une voix de femme.

C'était une belle blonde avec une petite gueule effrontée et des yeux de braise. Elle avait l'air de connaître la musique et de savoir la pratiquer. Elle portait un costume de bain jaune, sans épaulettes qui lui collait à la peau et mettait en valeur un corps à faire trébucher un chamois. Sur ses cheveux blonds vaporeux, était posé un chapeau de plage genre Hollywood piqué d'une rose. A jeun, je n'aurais pas vadrouillé avec ce genre de fille, mais dans l'état où j'étais, c'était ce qu'il me fallait : je m'assis à côté d'elle.

La radio de la voiture jouait de la musique de danse, et tout en conduisant, la fille marquait la mesure sur le volant. Elle me regarda du coin de l'œil.

— Dès que je vous ai vu, j'ai eu envie de vous connaître, dit-elle. J'adore les hommes grands et vous êtes le type le plus grand et le plus costaud que j'aie jamais vu.

Je ne trouvai rien à répondre à cette gracieuseté et j'attendis la suite.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous baigner ? demanda-t-elle

en me balançant un sourire qui était censé me précipiter à genoux pour implorer ses faveurs.

— Tout juste. Vous pouvez nager avec ce truc-là ?

— Il ne vous plaît pas ?

— Ça doit vous serrer, non ?

Elle pouffa.

— On peut aller quelque part où je pourrai l'ôter. Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est vous qui conduisez, dis-je.

Elle prit une route à droite et accéléra.

— Je connais un bon endroit. On va y aller.

Je me demandais si c'était bien ça qu'il me fallait. Je ne savais pas. Il me semblait que non, mais ça me tombait tout cuit du ciel et ça pourrait m'aider à tuer le temps qui me restait à tirer.

— Vous êtes Johnny Ricca, n'est-ce pas ? dit-elle en engageant la voiture sur une petite route bordée de deux rangées de palmiers royaux.

— Comment le savez-vous ?

— Tout le monde parle de vous. Vous êtes le Caïd de Los Angeles. Quelqu'un m'a même dit que vous étiez gangster. J'adore les gangsters.

— Eh bien ! ça fait plaisir à entendre. Et vous, qui êtes-vous ?

— Je suis Georgia Harris Brown. Tout le monde me connaît. Mon père, c'est Gallway Harris Brown, le roi de l'acier.

— Est-ce qu'il adore les gangsters, lui aussi ?

— Je ne le lui ai jamais demandé, dit-elle en riant.

Elle quitta la route. La voiture cahota sur de l'herbe, sur du sable et s'arrêta sur une plage déserte ornée de palmiers nains.

— C'est joli, non ? dit-elle en ôtant son chapeau qu'elle jeta sur la banquette arrière. (Elle descendit.) Bon, je vais me baigner. Vous venez ?

Je décidai brusquement de laisser tomber. Je n'aurais pas dû être là. J'aurais dû être dans les endroits pleins de monde où les gens qui cherchaient Reisner me demanderaient si je l'avais vu. Il fallait que je sois fou pour avoir suivi cette fille. Puisque je ne pouvais pas quitter l'enceinte du Casino, le moins que je pouvais faire, c'était de travailler à sauver ma peau. Ce n'était pas en traînant dans ce coin perdu avec cette blonde en chaleur que j'arriverais à quelque chose.

— Je ne crois pas, dis-je. Je viens de me rappeler que j'ai affaire. Ça vous ennuerait de me ramener ?

Le charmant sourire s'évapora d'un seul coup.

— Je ne comprends pas, dit-elle d'une voix aiguë.

— Ça ne fait rien. J'irai à pied. Allez prendre votre bain.

Je me fis le pari qu'elle allait me gifler : gagné ! Je lui fis la politesse de ne pas esquiver. Ç'aurait été très facile, mais je ne voulais pas tout lui refuser. Pour sa taille, elle avait un bon punch. J'en eus la joue en feu.

— Salut, dis-je en m'éloignant.

Je ne me retournai pas et elle ne m'injuria pas.

Au lieu de prendre la route, je m'enfonçai dans le bois de palmiers nains, sans faire très attention au chemin que je suivais. Puis je me rendis compte que je marchais depuis déjà longtemps et que le Casino n'était plus en vue.

Je regardai autour de moi : à ma droite, à travers les arbres, je voyais l'Océan bleu et presque immobile. A ma gauche, il y avait une forêt de mangliers. Je ne savais pas du tout où j'étais. Je me dis qu'il était temps de retourner au Casino et je commençai à m'inquiéter.

Sur cette partie de la plage, il y avait aussi peu de monde qu'à l'enterrement d'un pauvre et j'allais rebrousser chemin quand j'entendis chanter une femme. Elle chantait *Tentation*, une rengaine qui m'a toujours fait un drôle d'effet.

Elle la chantait sans les trémolos habituels, comme en pensant à autre chose. J'avancai sans bruit, dans l'espoir de la voir avant qu'elle ne m'ait vu. Sa voix semblait venir d'un bouquet de mangliers tout proche. Mes souliers ne faisaient aucun bruit sur le sable fin. Je m'arrêtai derrière un buisson et regardai par-dessus les branches.

Elle était assise sur un pliant devant un chevalet et elle peignait. Je ne voyais que l'envers de la toile, mais en aurais-je vu l'endroit que je m'en serais pas soucié. C'était la fille qui m'intéressait. Elle portait un boléro bleu et blanc qui la laissait à peu près nue, un short blanc et des sandales à semelles de liège. Elle était nu-tête, et, dans la lumière crue du soleil, ses cheveux courts et touffus semblaient des copeaux de cuivre bruni. Elle était jolie sans avoir rien de fulgurant. Elle avait de grands yeux bleus au regard grave, une grande bouche généreuse à peine maquillée, et son corps ferme et plein était galbé comme il convient.

Je la regardai. J'étais encore sous l'effet du scotch qui me causait une fallacieuse impression de sécurité. C'était comme si j'avais passé brusquement des ténèbres au soleil. Ce que j'avais laissé derrière moi me semblait lointain et irréel comme un mauvais rêve. J'étais là à regarder cette fille qui chantait sans savoir qu'on l'écoutait, et du coup Délia, Reisner et l'horreur de mon avenir immédiat me sortirent de l'esprit comme l'eau sale s'écoule d'un évier qu'on débouche.

CHAPITRE III

Je restai une bonne minute à l'écouter chanter et à regarder sa main bronzée promener le pinceau sur la toile. Je me demandais qui elle pouvait bien être. Soudain, elle dut se sentir observée, car elle leva les yeux sur moi. Elle sursauta et laissa tomber son pinceau.

Je sortis de derrière mon buisson.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas vous faire peur. Je vous ai entendue et j'ai voulu voir qui chantait.

Ce n'était pas brillant comme entrée en matière, mais c'est tout ce que je trouvais. Pour la première fois depuis que j'avais quitté le bungalow, ma voix ne me fit pas l'effet d'un coassement de grenouille.

Elle se pencha pour ramasser son pinceau.

— Je me suis perdu en me promenant, continuai-je. Je cherche le Casino.

— Oh ! (Mon explication eut l'air de la rassurer). C'est très facile. Vous êtes venu par les mangliers ?

— Oui. (Je m'approchai pour regarder sa toile. La mer, le sable, les palmiers : c'était vif et joli.) C'est bien, dis-je. Ça a l'air vrai.

Elle se mit à rire.

— Ça essaie de l'être.

— Oui, mais il n'y en a pas beaucoup qui pourraient en faire autant.

Je lui tendis un paquet de cigarettes.

— Merci, je ne fume pas.

J'allumai une cigarette.

— Le Casino est loin d'ici ?

— Quatre kilomètres, environ. Vous n'êtes plus dans le terrain du Casino.

Elle nettoyait le pinceau qu'elle avait laissé tomber.

— Comment ? Je ne suis plus sur la plage du Casino ?

— Non. Ici, vous êtes sur ma plage à moi.

— Je m'excuse. Je ne savais pas.

— Ce n'était pas un reproche, dit-elle en souriant. Vous habitez au Casino ?

Brusquement, je me rendis compte que je ne voulais pas qu'elle me prenne pour Johnny Ricca, joueur professionnel et gangster.

— Pour quelques jours seulement. C'est un endroit formidable, hein ? Et vous, vous habitez par ici ?

— J'ai une petite maison pas loin d'ici. Je suis venue ici pour chercher des idées de décoration pour vitrines.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je m'assis sur le sable à distance respectueuse tout en l'observant pour voir si ça l'embêtait, mais elle ne broncha pas.

— Je travaille pour Keston, à Miami. C'est un grand magasin. Vous connaissez peut-être de nom ? dit-elle. Je leur fournis des idées pour leurs vitrines et pour certains étalages.

— Ça doit être intéressant.

— Oh, oui ! (Sa figure s'éclaira.) L'an dernier j'ai été chez les Indiens de l'Ouest pour y faire une série de croquis en couleurs. On a transformé un rayon entier en village indien. Ça a eu un succès formidable.

— Ça doit être agréable, un métier comme ça, dis-je. J'espère que je ne vous empêche pas de travailler. Si oui, dites-le. Je partirai.

Elle secoua la tête.

— Non, ça va. J'ai fini. (Elle se mit à ranger ses pinceaux.) Je travaille depuis dix heures, ce matin. Je crois que j'ai bien gagné mon déjeuner.

— C'est un peu tard pour déjeuner, non ?

— Pas quand on habite seule.

Je la regardai examiner sa toile et je me dis que c'était la femme la plus charmante et la plus sympathique que j'eusse rencontrée de ma vie.

— Je crois que ça ira, dit-elle en se levant. Pour rentrer au Casino, le plus simple est de longer la plage.

— Je m'appelle Johnny Farrar, dis-je sans bouger de place. Me permettriez-vous de porter votre attirail jusque chez vous ? Ça a l'air lourd.

— J'ai l'impression que vous vous invitez à déjeuner, dit-elle en souriant. Je m'appelle Virginia Laverick. Si vous n'avez rien de mieux à faire...

Je bondis sur mes pieds.

— Absolument rien. Je commençais à me trouver très ennuyeux quand je vous ai rencontrée...

Je ramassai le chevalet et le reste de son attirail et je la suivis sur le sable brûlant.

— Je ne pourrai pas vous faire entrer chez moi, dit-elle brusquement. J'habite seule.

— Tant pis, dis-je, déjà trop heureux de pouvoir l'accompagner. Mais vous savez, je suis très inoffensif en dépit des apparences.

Elle se mit à rire.

— Les hommes de votre taille le sont généralement, dit-elle.

Nous arrivâmes devant un bungalow caché derrière un rideau de buissons fleuris. Le toit était peint en vert, les fenêtres étaient fleuries. Sur une grande véranda, il y avait des fauteuils d'osier, un poste et une longue table.

— Asseyez-vous, dit-elle en m'indiquant un fauteuil. Faites comme chez vous. Je vous cherche quelque chose à boire. Un scotch ?

— Formidable, dis-je.

— J'en ai pour une minute.

Mais ce fut beaucoup plus long. Quand elle reparut, je faisais les cent pas sur la terrasse et j'avais de nouveau les nerfs à vif. Je compris pourquoi elle avait mis si longtemps. Elle avait dû penser que son short et son boléro n'étaient pas une tenue convenable pour recevoir un étranger dans un bungalow isolé et elle avait passé une robe de toile blanche et des souliers. Je lui décarnai mentalement un premier prix de bon sens.

Elle portait un plateau chargé de bouteilles, de verres et de sandwiches, qu'elle posa sur la table en souriant.

— Allez-y, faites votre mélange vous-même, dit-elle. Et si vous avez faim, servez-vous.

Je me versai un grand coup de scotch et y ajoutai de l'eau glacée. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et s'attaqua aux sandwiches.

— On dirait que vous vous êtes battu, dit-elle.

— Oui, je sais. (Je tâtai mon nez, un peu gêné. Il était encore un peu enflé et douloureux.) J'ai eu une petite discussion avec un type. C'est plus impressionnant que douloureux.

J'avalai une gorgée de scotch. Ça me fit du bien.

Elle buvait du jus d'orange et il me sembla qu'elle m'observait avec un peu de gêne.

— C'est gentil d'avoir eu pitié de moi, dis-je. J'étais plutôt cafardeux. Vous savez ce que c'est. Il y a des moments où on en a assez d'être seul.

— Je croyais que le Casino était peuplé de jolies femmes.

— Elles sont peut-être jolies, mais elles ne sont pas mon type.

— Qu'est-ce que c'est votre type ? dit-elle en souriant.

Dans la vie, comme sur le ring, il ne faut pas me provoquer. Je

fonçai.

— Je crois bien que c'est vous, dis-je.

Et je m'empressai d'ajouter :

— Mais vous n'aurez pas besoin de crier au secours. Vous m'avez posé une question, je vous ai répondu. Et tant que nous y sommes, je vous signale que ce n'est pas mon genre de forcer les femmes à crier au secours.

— Si j'avais pensé ça, je ne vous aurais pas demandé de venir ici, dit-elle en me regardant tranquillement.

Ça mettait les choses au point et ça éclaircissait l'atmosphère. Elle se mit à me parler de son travail. Ça devait être bien payé et elle devait faire ce qui lui plaisait et aller où elle voulait.

Je me sentais confortable, assis comme ça au soleil, à l'écouter. Le scotch se chargeait de me calmer les nerfs, et elle m'empêchait de penser. C'était la première fois que je me détendais depuis l'accident.

— Mais il n'y a que moi qui parle, dit-elle au bout d'un moment. Qu'est-ce que vous faites, Vous ?

Je m'attendais à cette question et j'avais une réponse toute prête.

— Les Assurances, dis-je. Je voyage pour l'Assurance générale de Pittsburgh.

— Ça vous plaît ?

— Oui. Ça me fait voyager, un peu comme vous...

— Si vous pouvez habiter le Casino, c'est que ça rapporte.

— Je m'étais toujours promis de vivre quelques jours comme un millionnaire, ça fait des années que je mets de l'argent de côté pour ça. Et voilà : ça y est. Mais je rentre mardi prochain.

— Ça vous plaît, la vie de millionnaire ?

— C'est sensationnel.

— Ça ne me tente pas le moins du monde.

— Vous savez, je crois que c'est parce que je n'ai jamais eu assez d'argent, dis-je étonné de la gravité de son ton. Ma grande ambition, c'est d'avoir, une fois dans ma vie, une grosse somme à claquer comme je voudrais. Le séjour au Casino ce n'est qu'une répétition générale.

— Autrement dit, ce qui vous tente, c'est la grosse fortune ? dit-elle en me regardant avec curiosité.

— Exactement.

— Oui, mais comment la gagnerez-vous ?

Je restai coi. Je réalisai brusquement que je parlais trop.

— Ça, je n'en ai pas la moindre idée. Tout ça, bien sûr, ce sont des rêves colorés. Peut-être que quelqu'un me laissera tout son argent en

mourant.

La plaisanterie tomba à plat et je vis qu'elle me regardait d'un drôle d'air.

J'essayais piteusement de changer la conversation quand elle se souvint qu'on devait jouer la *Cinquième Symphonie* de Beethoven à la radio.

— C'est Toscanini qui dirige, dit-elle. Ça vous va ?

— Allez-y.

Je n'avais jamais entendu la *Cinquième Symphonie* de Beethoven, pour la bonne raison que je n'avais jamais entendu aucune symphonie et que je ne savais pas au juste ce que c'était. Mais dès les premières mesures, je trouvai cette musique si émouvante et si riche que j'en eus la chair de poule. Quand ce fut fini, Virginia ferma la radio et me regarda d'un air interrogateur.

— Alors ?

— Je n'avais jamais rien entendu de pareil, dis-je.

Je me suis toujours méfié de la musique classique. Je croyais qu'elle ne plaisait qu'aux bas-bleus.

— Ça vous a plu ?

— Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire, c'est que ça m'a fait quelque chose.

— Vous voulez en écouter d'autres ?

— Il y en a d'autres ?

— J'ai des disques. La *Neuvième* est encore plus belle.

— Alors, je l'écouterais volontiers.

Nous écoutâmes des disques jusque vers sept heures. J'avais encore cinq heures devant moi.

— Qu'est-ce que vous diriez d'aller dîner quelque part ? demandai-je. Un endroit pas trop élégant, je n'ai pas envie d'aller me changer. Mais vous n'êtes peut-être pas libre ?

Je m'attendais à ce qu'elle refuse, mais non.

— Vous avez déjà mangé au Raul's ?

— Non. Où est-ce ?

— Oh ! mais alors c'est une lacune à combler dans votre éducation ! C'est au bord de l'eau. Allons-y. C'est un bon endroit.

Nous allâmes chez Raul dans sa Lincoln décapotable. C'était un petit restaurant grec, avec des banquettes en peluche, des miroirs à cadres dorés et des aquariums encastrés dans les murs.

Raul, un petit Grec gras et réjoui, nous servit lui-même. Il nous déclara qu'il savait exactement ce qu'il nous fallait, et sans nous consulter, nous apporta une soupe aux haricots, puis des steaks de

tortue aux pointes d'asperge, et de la pâte de goyave. Je ne sais pas de quoi nous causâmes en dînant. Tout ce que je me rappelle c'est qu'on pouvait lui parler de n'importe quoi et qu'il n'y eut pas un silence pendant tout le repas.

On nous servit le café et les liqueurs sur la terrasse. Après le café, je l'appelais Ginny et elle m'appelait Johnny, et nous avions l'impression de nous connaître depuis des années.

Plus tard, nous fîmes un tour sur le quai et nous regardâmes les bateaux partir pour la pêche de nuit. Elle me raconta qu'elle était montée sur un de ces bateaux, la dernière fois qu'elle était venue à Lincoln Beach.

— Il faudra que vous le fassiez une fois, Johnny, me dit-elle. Au-delà de la barre, l'eau est phosphorescente. C'est comme si on naviguait sur une mer en feu. Et les poisons aussi, sont phosphorescents. Quand les marins ramènent les filets, c'est merveilleux à voir. Nous irons ensemble, un de ces soirs. C'est très amusant. Je suis sûre que ça vous plaira formidablement.

— Mais bien sûr, dis-je, nous le ferons. Vous pourriez peut-être...

Je ne terminai pas ma phrase. Une horloge s'était mise à sonner et je restai cloué sur place à compter les coups, comme autant de pavés qui me seraient tombés sur la poitrine. Dix... onze... douze.

— Qu'avez-vous, Johnny ? demanda-t-elle en me regardant.

— Rien. Il faut que je rentre. Je viens seulement de me rappeler un rendez-vous très important...

Je ne pus en dire davantage.

Je venais de réaliser brusquement, que pendant sept heures, j'avais vécu en plein rêve.

— Je vais vous reconduire. Il faut à peine dix minutes.

Nous montâmes dans la voiture. J'avais la bouche sèche, la gorge serrée et mon cœur battait comme un sourd. Elle dut sentir que quelque chose n'allait pas, mais elle ne posa pas de questions. Elle conduisait vite. Sept minutes plus tard, nous étions devant les grilles du Casino. Je le sais parce que pendant tout le trajet, je gardai les yeux fixés sur la pendulette du tableau de bord.

Quand je descendis de la voiture mes genoux tremblaient. Reisner, Délia et la fosse aux lions étaient redevenus aussi réels que le vent tiède qui fouettait ma figure inondée de sueur froide.

— A un de ces jours et merci, dis-je d'une voix rauque.

J'aurais voulu ajouter autre chose, prendre un rendez-vous, lui dire ce que je pensais d'elle, mais les mots me restèrent dans la gorge.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Johnny ? demanda-t-elle d'un ton anxieux.

— Rien. Tout va très bien. Je passerai vous voir.

Je la laissai dans la voiture, très étonnée et inquiète, et me hâtai vers les grilles.

Les gardiens m'ouvrirent. Celui qui m'avait arrêté dans l'après-midi me dévisagea avec stupeur.

CHAPITRE IV

Je poussai la porte du bungalow et entrai. La radio jouait en sourdine un air de danse et tout était allumé.

Délia était étendue sur le divan, une cigarette à la bouche, le visage dur et impénétrable comme un masque chinois. Elle portait toujours le même peignoir bleu, et elle avait les mains croisées derrière la tête.

Je jetai un coup d'œil vers l'endroit où j'avais laissé le cadavre, mais il n'y était plus. Mon cœur se serra.

— Où est-il ?

— Il est là. (Elle désigna la salle de bains.) Où étais-tu ?

— J'ai tué le temps. Est-ce que quelqu'un...

— Je croyais t'avoir demandé d'empêcher qu'on vienne ici, dit-elle avec une fureur contenue.

— C'est ce que j'ai fait.

— On a téléphoné trois fois et Louis est venu frapper. C'est ça que tu appelles éloigner les gens.

— J'ai dit que tu ne voulais pas être dérangée.

— Oui, à trois heures et demie, tu sortais d'ici. Mais après, qu'est-ce que tu as fait ? A six heures ils se sont mis à le chercher sérieusement. C'est là que tu aurais dû intervenir. Où étais-tu donc ?

Elle me faisait encore plus peur que le cadavre enfermé dans la salle de bains. D'instinct je compris qu'il ne fallait à aucun prix lui parler de Ginny.

— Je me suis perdu. Je suis allé à la plage. (Les mots sortaient mal, je bafouillais.) Je me suis perdu et retrouvé en pleine forêt.

Elle me dévisagea et j'évitai son regard.

— Tu as essayé de filer, Johnny.

Je ne répondis pas. C'était inutile.

— Tu as de la chance que j'aie dit aux gardes de t'empêcher de passer. Sans moi tu serais coffré, à l'heure qu'il est.

— Je n'avais pas l'intention de filer, dis-je. Je voulais simplement faire un tour en voiture. Au lieu de ça, je me suis promené à pied, mais je suis revenu.

Elle me regarda attentivement et haussa les épaules.

— En tout cas, on continue à le chercher partout. J'ai dû dire qu'il m'avait quitté à six heures. J'ai dit que je pensais qu'il était allé se baigner.

— Qui est-ce qui le cherche ?

— Ce gros imbécile de Louis et M^{lle} Doering. (Elle écrasa sa cigarette.) J'ai fait ma part de boulot dans cette histoire. A ton tour. Tu sais ce que tu dois faire. Sois prudent. Ils sont encore dehors à fouiller le parc.

J'allai me verser un verre de scotch.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Tu l'emportes et tu le jettes dans la fosse aux lions.

J'avalai le scotch, qui me fit autant d'effet qu'un verre d'eau.

— Et toi, pendant ce temps-là ?

— Moi ? demanda-t-elle avec un sourire glacé, mais je resterai ici, Johnny. Tu ne m'as guère aidée jusqu'à présent. Vas-y, mon amour, rends-toi utile. Après tout, c'est toi qui l'as tué, ce n'est pas moi.

L'idée de faire tout ça tout seul m'angoissait.

— Écoute. Nous sommes deux dans cette histoire. Tu lui as pris son revolver. S'ils sont sur la plage, en train de le chercher...

La suite me resta dans la gorge. On venait de frapper à la porte.

Nos regards se croisèrent. Je reposai lentement mon verre. J'étais pétrifié. On frappa de nouveau.

— Vous êtes là, madame Wertham ? C'est Hame.

Le ton était sec et impatient.

J'étais si bouleversé que je ne pouvais ni bouger ni penser à rien. Je restai cloué sur place tandis qu'elle se laissait glisser du divan.

— Un instant, Capitaine, dit-elle, d'une voix ferme et tout à fait calme, mais je vis à son regard qu'elle non plus, n'en menait pas large. Entre là-dedans et ne bouge pas, chuchota-t-elle en me montrant la salle de bains.

J'ouvris doucement la porte, me glissai dans la salle de bains obscure et refermais sans bruit derrière moi.

Il y eut un silence, puis, de nouveau, la voix de Hame :

— Je m'excuse de vous déranger, madame Wertham, mais il paraît que Reisner a disparu.

— Entrez, dit-elle. Il n'est toujours pas revenu ?

— Non. (J'entendis son pas lourd sur le tapis.) M^{lle} Doering est très inquiète. Elle m'a téléphoné et je suis venu vous voir.

— Mais il n'y a pas de raison de s'inquiéter, ou si ? (Elle parlait d'une voix légèrement amusée.) Je parie qu'il est à Bay Street.

— Il n'a pas quitté le Casino.

— Asseyez-vous. Voulez-vous boire quelque chose ?

J'étais appuyé contre la porte, et j'écoutais, le cœur battant.

— Ma foi non, dit-il un peu sèchement. Je suis en service commandé.

— Nick sera très flatté d'apprendre que vous vous êtes dérangé parce que sa secrétaire s'ennuyait de lui, dit-elle en riant.

— C'est peut-être sérieux. Si j'ai bien compris, il a passé l'après-midi avec vous ?

— Mais oui. Il est parti à six heures en disant qu'il allait se baigner.

— Personne ne l'a vu sur la plage. (Il y eut un silence.) Vous avez parlé affaires, tous les deux ?

Il y eut un nouveau silence. J'imaginai Délia aux prises avec Hame : il n'était pas de taille à lui faire peur.

— Après tout, Capitaine, je ferais peut-être aussi bien de vous faire une confidence, dit-elle. Asseyez-vous donc.

Encore un silence : Hame luttait pour ne pas céder. Puis j'entendis craquer un fauteuil et je compris qu'elle avait emporté le morceau.

— Et vous allez prendre un verre, Capitaine. J'ai horreur de boire seule.

— J'ai l'impression que vous vous étiez fait une raison avant mon arrivée, dit Hame. Il y a un verre de scotch sur le buffet.

— Je ne m'étonne plus de votre réputation de policier, dit-elle en riant.

— Je crois que pas grand-chose ne m'échappe, dit-il d'un ton nettement radouci.

J'entendis le soda gicler dans un verre.

— A la vôtre, grogna-t-il. Il est bon, ce scotch. Je crois que vous parliez de me faire des confidences ?

— Vous vous êtes peut-être demandé ce que Ricca et moi nous faisons ici, dit-elle. C'est Paul qui nous a envoyés. Nick a puisé dans la réserve du Casino pour couvrir ses pertes au jeu. Paul a chargé Ricca de le balancer. Eh bien ! c'est fait.

Je lui tirai mon chapeau. Elle n'était jamais prise au dépourvu. Elle avait pris un ton froid et objectif qui aurait convaincu n'importe qui.

— Ça, je n'en reviens pas. (Hame avait l'air sidéré.) Il manque beaucoup ?

— On ne sait pas exactement, dans les dix mille dollars. Nous n'avons pas eu le temps de vérifier tous les livres. Il n'a pas nié. Je m'attendais à ce qu'il fasse des difficultés, mais comme il a donné les

clefs sans aucune résistance, je lui ai accordé douze heures de répit. Je ne pouvais pas prévoir que cette idiote de fille vous alerterait...

— Ça alors, je veux être pendu si je m'attendais à ça. Vous voulez que je fasse quelque chose ?

— Non. Il en sait trop. Il pourrait parler.

— C'est ce que je pense aussi. Où est-il allé ?

— Je n'ai pas la moindre idée. Il a dû partir par la plage. C'est sans doute pour ça que les gardes ne l'ont pas vu.

— Sans doute. Ce qui est bizarre, c'est qu'il n'ait rien emporté. J'ai visité sa chambre.

Je retins mon souffle. Comment allait-elle s'en tirer ?

— Il a un tas d'affaires chez Zoé. Il savait que ça ne pouvait pas durer et il était prêt à filer, dit-elle sans la moindre hésitation.

— Il était fortiche, dit Hame. Ça sera drôle de ne plus le voir ici.

— Pour vous, ça ne changera rien. C'est Ricca et moi qui allons prendre l'affaire en main.

— Wertham vous a dit que ça ne changerait rien ?

— Mieux que ça, dit froidement Délia. Il nous a donné des instructions vous concernant. Il veut que nous fassions un peu plus pour vous que ne faisait Nick.

— Vraiment ? Qu'est-ce qu'il entendait par là ?

— Nous pensons, Paul et moi, que vous nous êtes précieux, Capitaine. Paul en avait déjà parlé à Nick, mais Nick lui a répondu que vous touchiez bien assez. Paul aurait voulu vous prouver sa reconnaissance, mais Nick n'a rien voulu savoir. Enfin, Nick est parti, maintenant. Nous avons pensé à deux cent cinquante de plus par semaine et Paul veut que vous touchiez l'arriéré de six mois. Je comptais verser la somme à votre compte demain matin, pour vous faire une surprise.

— C'est très gentil de votre part, dit Hame d'un ton soudain jovial. Je crois que ça tombera à pic. J'ai mes frais, comme tout le monde. J'ai l'impression que nous nous entendrons bien, tous les deux. Où est Ricca ?

— J'ai dans l'idée qu'il est en train de s'amuser chez Zoé. Je n'en sais rien, mais ça ne m'étonnerait pas. Passer le voir demain matin. Il y aura des affaires à régler.

— Je n'y manquerai pas, madame Wertham. (Le fauteuil craqua.) Je pense que je vous ai retenue assez longtemps. Je ferais peut-être mieux de dire un mot à M^{lle} Doering ? Ils sont toujours à la recherche de Reisner.

— Je crois que ça vaudrait mieux. Ne lui dites pas ce qui est arrivé. Nous ne tenons pas à ce que ça se sache. Dites-lui que vous

avez appris que Reisner était en ville. Demain, nous mettrons les choses au point.

— Je vais lui dire ça. Allons, bonne nuit. Je suis content de travailler avec vous deux. Très content.

— Moi aussi, Capitaine.

Je l'entendis aller à la porte.

— Je passerai à ma banque demain matin.

— Nous y serons avant vous, Capitaine. (J'imaginais fort bien son sourire.) Bonne nuit.

La porte se referma.

Nous attendîmes, elle dehors, moi dans le noir, avec le cadavre de Reisner quelque part derrière moi. La voiture démarra et Délia vint m'ouvrir.

— Eh bien ! Johnny, je l'ai retourné comme un gant.

— Oui.

J'avançai dans la pièce. Son regard avait cette froide lueur de triomphe que je connaissais déjà.

— Tu devrais y aller, dit-elle. Nous n'avons plus rien à craindre maintenant. On pensera qu'il est allé dire adieu à ses lions et qu'il s'est trop avancé. Vas-y, Johnny.

Je jetai un coup d'œil vers la salle de bains obscure. Je n'avais aucune envie de faire ce qu'elle me demandait mais il n'y avait pas moyen d'y échapper. L'idée de me promener dans le noir avec un cadavre sur le dos me donnait la chair de poule.

— Ma voiture est dehors, dit-elle doucement. Mets-le dedans et fais le tour du Casino. Tu sais où est la fosse. Tu en auras pour cinq minutes. Va vite, Johnny.

— Tu pourrais peut-être conduire la voiture...

— Je ne bougerai pas d'ici. Il faut que tu gagnes ta part, Johnny. Si tu fais une erreur, tant pis pour toi. Tu l'as tué, maintenant, débrouille-toi. Vas-y !

J'allumai dans la salle de bains. Il était couché par terre, la tête toujours roulée dans une serviette. Je le soulevai, en évitant de le regarder. Il était tout raide et très lourd. Je le calai sur mon épaule et me relevai. J'étais en sueur et je soufflais comme un phoque. Je sortis de la salle de bains, elle éteignit tout et m'ouvrit la porte. Comme je passais devant Délia, elle arracha la serviette d'un geste brusque. Je ne m'arrêtai pas, la voiture était bien là. C'était une voiture ouverte décapotable et je n'eus aucun mal à le poser sur la banquette arrière. Elle le recouvrit avec une couverture.

— Bonne chance, Johnny, dit-elle. Reviens directement ici. J'ai à te parler.

Je m'assis au volant et je démarrai sans la regarder. La pendulette du tableau de bord marquait une heure moins vingt. Au loin, je voyais les projecteurs de la piscine. Des gens se baignaient, le Casino était illuminé comme un arbre de Noël. Des hommes et des femmes en tenue de soirée se promenaient sur la terrasse. Par les baies vitrées des salles de jeu, j'en voyais d'autres et j'entendis au passage, le brouhaha de leurs voix excitées.

Je roulais lentement. Je n'avais allumé que mes feux de position. Je passai devant le Casino. Trop de lumière, j'avais l'impression de rouler sous le faisceau d'un projecteur. Après le Casino, je retrouvai l'obscurité. Bientôt l'odeur du zoo me parvint. Un lion se mit brusquement à rugir. Je ralentis. Je pouvais distinguer le soubassement blanc des grilles qui entouraient la fosse. Je stoppai et j'éteignis tous les feux.

Je restai une bonne minute immobile scrutant l'obscurité et l'oreille aux aguets. Rien. Je n'entendais rien, que le pas feutré d'un lion qui allait et venait sans répit dans la fosse. Je sortis de la voiture, traversai la pelouse et me penchai sur la balustrade. Il faisait trop sombre pour rien voir. L'odeur du fauve me remplit les narines et le bruit de pas cessa brusquement. Je regardai à droite et à gauche. Il n'y avait sûrement personne : on n'y voyait rien. Le zoo était le seul endroit que Reisner n'avait pas éclairé. Je retournai à la voiture. Je retirai la couverture, la pliai et la rangeai sur la banquette avant. Je regardai encore autour de moi ; puis je tirai Reisner de la voiture, et le hissai sur mes épaules. Une de ses mains raidies et crispées comme des serres, m'effleura le visage et je faillis le lâcher. Je haletais et mon cœur sautait dans ma poitrine comme une puce dans un four brûlant. Titubant sous le poids, je traversai la pelouse. Le lion dut sentir quelque chose, car il poussa brusquement un rugissement rauque.

Appuyé au garde-fou, je me penchai en avant. Le cadavre de Reisner glissa lentement de mon épaule. D'une secousse, je le projetai dans la fosse. Ce fut facile. Toujours collé au garde-fou, les yeux fermés et les mains crispées sur la grille, j'entendis le bruit mou de son corps tombant sur le fond bétonné de la fosse, dix mètres plus bas. Le lion bondit.

Je m'écartai vivement, aspirai l'air à pleins poumons et je regagnai la voiture d'un pas mal assuré. C'était fait. L'horrible bruit qui venait de la fosse me fit comprendre que j'étais sauvé. Quand on le trouverait, personne ne pourrait plus dire que je l'avais tué.

Je traversai la pelouse en m'efforçant de ne pas entendre les grondements des autres lions qui se ruaient hors de leur grotte. Les rugissements, les grondements, les grognement déchiraient hideusement le silence de la nuit.

Inondé de sueur, je remontai dans la voiture. Je n'avais pas prévu cet horrible sabbat. Il fallait quitter cet endroit au plus vite. J'appuyai sur le démarreur. Rien. La terrasse brillamment éclairée du Casino n'était pas à cent mètres. De gens se levèrent et vinrent s'appuyer à la balustrade, tournés vers la fosse.

J'appuyai de nouveau sur le démarreur. Toujours rien. La sueur me coulait sur la figure. Je dus faire un effort pour ne pas céder à l'envie folle de sauter hors de la voiture et de détalier au galop. Il fallait que je démarre à tout prix. Puis brusquement je constatai que je n'avais pas ouvert l'essence. Comme je tournai la clef d'une main tremblante, je vis trois ou quatre hommes descendre précipitamment les marches de la terrasse. Je démarrai et roulai silencieusement, en première. Je tremblais comme une feuille. Je prenais le virage quand le premier homme mit le pied sur la pelouse. Je changeai de vitesse en douceur. Dans le vacarme affreux qui montait de la fosse, personne n'entendait le bruit du moteur.

J'accélérai. Deux minutes plus tard, j'étais au bungalow de Délia. Elle m'attendait devant la porte. Nous étions très loin du zoo, mais on entendait quand même rugir les lions.

Je passai devant elle et allai me verser un grand whisky. Elle referma et vint me rejoindre. Elle était pâle et ses yeux paraissaient énormes.

— Est-ce qu'on t'a vu ?

Je secouai la tête.

— Tâche donc de te calmer, dit-elle avec agacement. Hame peut revenir.

— Tu peux parler, grognai-je. Ce n'est pas toi qui l'as fait.

— J'ai passé neuf heures ici assise en face de lui. Tu trouves que ce n'est pas suffisant ?

Je me versai un second scotch.

— Va t'arranger un peu dans la salle de bains. Si Hame te voit dans cet état, il comprendra tout de suite que c'est toi.

J'entrai dans la salle de bains. Elle avait tout rangé. Je me regardai dans la glace. Ce n'était pas beau à voir : je dégoulinais de sueur, les cheveux me tombaient dans les yeux et j'étais blanc comme un ventre de poisson.

Je remplis le lavabo d'eau froide et y plongeai la tête. Puis je me frottai la figure avec une serviette jusqu'à ce qu'elle ait repris une couleur humaine, et me recoiffai. Je tremblais encore.

Elle me regardait de la porte.

— Qui est cette femme, Johnny ? dit-elle enfin d'une voix douce.

— Pardon ?

Je crus avoir mal entendu.

— Qui est cette femme ?

Je continuai à me peigner, mais mon sang se glaça.

— Quelle femme ? De quoi parles-tu ? dis-je m'efforçant de répondre calmement et en surveillant mon visage.

— Celle qui t'a ramené. C'est le gardien qui me l'a dit. Qui est-ce ?

— Comment veux-tu que je le sache ? dis-je en me retournant vers elle. Je me suis perdu. Je te l'ai dit. J'étais en retard, je voulais rentrer le plus vite possible. Elle est passée et je lui ai fait signe. Je ne lui ai pas demandé son nom. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut faire ?

Elle me dévisagea, mais je ne bronchai pas.

— Rien. Je me demandais simplement, dit-elle. Tu t'y connais bien, pour arrêter les voitures ? (Elle retourna au salon et je la suivis.) A partir de maintenant, Johnny, nous sommes liés l'un à l'autre. Même si nous ne nous aimions plus, nous en savons trop l'un sur l'autre pour pouvoir jamais nous séparer. Tu me comprends, n'est-ce pas ? (Elle n'attendit pas la réponse et poursuivit.) Je crois que nous devrions nous mettre d'accord sur certaines questions. Je ne veux pas de femme entre nous. Je ne supporterai pas le partage avec qui que ce soit. J'avais dit la même chose à Paul. Je ne supporterai pas d'être trompée. Si tu te mêles jamais de courir après d'autres femmes, je me débarrasserai de toi et je n'ai qu'un moyen de le faire : te livrer à Hame.

J'allais répondre quand le téléphone sonna. Elle traversa vivement la pièce et décrocha. « Allô », dit-elle, puis elle écouta pendant un moment qui me parut interminable, la voix excitée qui parlait au bout du fil.

— Oui, maintenant j'entends. C'est horrible. J'ai toujours trouvé qu'il était stupide d'entrer dans les cages. Paul le lui a assez dit. Oui, Ricca est ici. Il vient de rentrer... Non, il ne faut pas que nous soyons mêlés à ça... Voudriez-vous vous en charger ? Nous ne voulons pas avoir affaire aux journalistes... Parfait... A demain. Merci infiniment, Capitaine. (Elle écouta encore et se mit à rire.) Allons, au revoir, dit-elle et elle raccrocha puis se tourna vers moi.

— Tout va bien. Ça s'arrange exactement comme je l'avais dit. Hame se rend utile. Nous restons en dehors de tout. (Elle vint à moi.) Versez à boire, mon chéri. Il faut fêter ça.

Je lui tendis un whisky.

— A nous deux. Nous voilà tirés d'affaire. Nous voilà riches. La vie commence. Est-ce que tu t'en rends compte, Johnny ?

Je ne pus m'arracher un mot.

Elle but son whisky, les yeux sur moi, puis elle alla fermer le

verrou.

— Personne ne viendra nous déranger, mon chéri. Ils sont trop occupés. Nous allons fêter ça comme il convient. Montre un peu que tu m'aimes, Johnny.

Je la haïssais comme jamais je n'avais haï personne. Elle était arrivée à ses fins. Elle n'avait qu'un mot à dire pour m'envoyer à la chaise électrique. Au moindre écart, j'y passais.

PAS DE FEMME ENTRE NOUS

Je pensai à Ginny.

— Nous sommes riches à crever, poursuivit Délia. C'est le plus beau moment de ma vie. Le plus beau moment de la tienne, aussi. Tu te rends compte ?

— Je me rends parfaitement compte, dis-je.

Elle passa ses bras autour de mon cou. Je vis ses yeux durs et triomphants.

— Quel effet ça te fait d'être millionnaire ?

— Formidable, dis-je.

— Embrasse-moi, Johnny.

Je l'embrassai, l'écrasai contre moi, et la portai sur le divan.

Jusqu'à présent elle avait été beaucoup plus maligne que moi. Si je voulais sauver ma peau, il fallait être plus malin qu'elle, et plus patient.

Je me penchai sur elle et lui souris. Ç'aurait été facile de poser mes mains sur son cou blanc et de l'étrangler, mais ça n'aurait pas été habile. C'était seulement par la ruse que je pouvais l'avoir. La tuer ne m'avancerait à rien. Ça ne ferait qu'empirer ma situation. C'était grâce à elle que j'avais pu cacher l'assassinat de Reisner. Je savais que je serais incapable de me tirer d'un second meurtre.

Non. Je n'aurais Délia que par la ruse. Ça ne se ferait pas en cinq minutes, mais j'y arriverais.

CHAPITRE V

Pendant les quatre semaines qui suivirent, nous consolidâmes *notre position*, comme disait Délia. En réalité il s'agissait de consolider *sa position*. J'avais fort peu voix au chapitre.

Bien qu'il n'en ait plus jamais été question, je savais qu'elle n'avait pas cru un instant que je m'étais perdu le jour où elle avait monté la garde près du cadavre de Reisner. Pas plus qu'elle n'avait cru que la femme qui m'avait ramené m'était totalement inconnue. En fait d'associé, je lui servais plutôt d'assistant et j'aurais été mal venu de ne pas m'en montrer satisfait.

Il était entendu qu'elle prendrait toujours le pas sur moi. Quand je l'avais laissée seule avec le cadavre de Reisner, elle lui avait fait les poches et lui avait pris les clefs et la combinaison du coffre. Mais elle ne m'avait pas dit le mot de la combinaison, ni même seulement montré les clefs.

Il avait été entendu que nous partagerions la réserve du Casino : deux cent cinquante mille dollars pour chacun. Mais il n'en était plus question.

— Maintenant que nous avons l'affaire, Johnny, nous ne pouvons pas toucher à la réserve, me dit-elle, le jour où je lui suggérai timidement qu'il était peut-être temps que je touche ma part. Il vaut cinquante fois mieux être à la tête d'une usine à faire de l'argent, que de posséder simplement un capital.

Ce n'était pas mon avis. Avec deux cent cinquante mille dollars, j'aurais pu quitter le pays avec Ginny, tandis qu'avec les cent dollars par semaine que me donnait Délia pour vivre et m'habiller, je n'aurais pas été loin et elle le savait.

— Tu n'as pas l'habitude de l'argent, Johnny, poursuivit-elle, étendue sur le divan, le peignoir ouvert sur ses jambes. J'ai des projets d'avenir pour toi. Tu toucheras ta part. Mais pas tout de suite. Je te la garde pour la place. Je connais la question, toi pas. Dans pas longtemps, je t'aurai fait gagner une fortune. Patiente un peu.

Elle savait très bien que je n'en croyais pas un mot, mais je ne pouvais rien faire.

— D'ailleurs, quand tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à le dire, poursuivit-elle avec un sourire. Je veux que tu sois heureux, mon

chéri. Tu es heureux, n'est-ce pas ?

Il ne me restait plus qu'à grimacer un sourire et à dire que j'étais heureux, tout en la haïssant de toute mon âme et de tout mon corps, et à me dire que mon heure viendrait. Il n'était que d'attendre le bon moment.

Mais tout n'alla pas comme elle voulait. Elle découvrit avec surprise que personne, au Casino, ne voulait dépendre d'une femme. Quand je dis personne, je ne pense pas seulement aux employés, mais aussi aux clients millionnaires, à leurs femmes, fils, petites amies et parasites.

Au début elle essaya de s'installer dans le bureau de Reisner, prête à traiter avec les clients, et à diriger le personnel. Elle jouissait visiblement de se voir derrière ce bureau, toute-puissante et obéie, mais ce ne fut pas long.

La première visite qu'elle reçut fut celle de Gallway Harris Brown, le roi de l'acier. Il fit irruption dans le bureau comme une locomotive : un petit bonhomme gras et rubicond au regard agressif qui avait toujours l'injure à la bouche. J'étais dans le bureau et je feignis d'admirer le paysage pendant que Délia crânait à son bureau.

Elle l'accueillit avec le sourire, mais il ne fit pas plus attention à elle que si ç'avait été la femme invisible, et il fonça droit sur moi.

— Hé ! C'est vous, Ricca ?

Il braillait comme un commandant de vaisseau, à en faire sauter les vitres.

Je dis que c'était moi Ricca.

— Je n'ai pas d'eau chaude dans mon bungalow, ce matin. Qu'est-ce que c'est que cette écurie ?

Toujours souriante, mais le regard dur, Délia s'approcha.

— Je pourrais peut-être... commença-t-elle.

Elle n'alla pas plus loin. Il sursauta, la foudroya du regard et l'interrompit d'un geste.

— Écoutez, ma jeune dame, quand j'ai une réclamation à faire, je m'adresse à un homme. Compris ? Ce type-là c'est Ricca, n'est-ce pas ? Bon, eh bien ! ne vous mêlez pas de ça. C'est lui que je veux engueuler.

Elle fit trois pas en arrière en s'efforçant de rester digne : c'était tout ce qu'elle pouvait faire. Elle était trop maligne pour discuter avec un client à mille dollars par semaine. Mais malgré son sourire elle avait l'air d'avoir été mordue par un serpent.

J'apaisai Harris Brown et m'occupai de son eau chaude. Je lui dis que si ça se renouvelait, son séjour lui serait remboursé.

— Je m'y engage, monsieur Brown. Pas d'eau chaude, pas de note.

D'accord ?

Il tourniqua dans le bureau en grognant puis finit par sourire.

— Ça veut évidemment dire que j'aurai de l'eau chaude.

— Vous en aurez.

Il faut croire que c'était comme ça qu'il fallait parler aux millionnaires. Gallway Brown raconta l'histoire à tout le monde et d'autres vinrent m'exposer leurs doléances.

— Allez trouver Ricca, disait Brown. Il vous arrangera ça. Ce gars-là connaît son affaire.

Et ils rappliquaient. Ils m'arrêtaient dans les couloirs, sur la terrasse, ou au bar, et je leur *arrangeais ça*. Quand ils ne me trouvaient pas au bureau ils disaient qu'ils reviendraient quand j'y serais.

Louis non plus ne marcha pas.

— Laissez la direction du personnel à M. Ricca, madame Wertham, ça vaudra mieux. Pour diriger une entreprise pareille, il faut un homme.

Elle fut assez maligne pour se rendre compte que si elle s'obstinait à jouer à la patronne, l'affaire en souffrirait, et elle me céda la place au bureau.

— Vas-y, Johnny. Maintenant c'est toi qui dirigeras le Casino. Mais ne te monte pas la tête. Je garde les clefs et quand tu voudras de l'argent, c'est moi qui t'ouvrirai le coffre.

Elle s'occupait aussi de Bay Street. Personne ne savait que Paul était mort, et on la craignait. Elle allait là-bas trois soirs par semaine pour veiller sur ses intérêts, comme elle disait, et il y avait de quoi faire, en effet. J'y trouvais mon compte. Pendant qu'elle était à Bay Street, moi je voyais Ginny.

Il ne m'avait pas fallu longtemps pour comprendre que j'étais amoureux de Ginny. Dès que j'eus surmonté l'angoisse d'avoir supprimé Reisner, je n'eus plus de pensées que pour elle. Je me rendis compte que c'était sérieux, et que pensant à elle comme je le faisais, je risquais ma vie. Mais ça ne m'arrêta pas. Délia avait dit *pas de femme* et ça ne m'arrêtait pas non plus.

Quelques jours après notre première rencontre, j'écrivis à Ginny pour lui dire que j'étais honteux de la façon dont je l'avais quittée.

Je crois que j'avais dû rester trop longtemps au soleil, écrivis-je, espérant qu'elle me croirait. Je me sentais très mal, et je n'ai pas voulu vous effrayer. J'ai passé quelques jours au lit. Mais maintenant ça va très bien. J'espère que vous me pardonneriez de vous avoir quittée si brusquement. Puis-je venir m'excuser de vive voix ?

Le jour même, j'avais loué un appartement de trois pièces sur

Franklin Boulevard, un des quartiers paisibles de Lincoln Beach, et c'est là que je lui demandai de m'écrire.

Avec cent dollars, logé et nourri ; je n'étais pas exactement fauché, mais je ne roulais pas sur l'or. Je jouais de temps en temps à l'une des tables truquées. Le croupier me faisait gagner, et de temps en temps je me faisais cent ou deux cents dollars quand j'en avais vraiment besoin. Mais je n'en fis pas une habitude. J'avais soin de ne pas trop gagner. Je prétendais qu'il était bon que les poires vissent de temps en temps le patron gagner. Ceci pour le cas où quelqu'un aurait averti Délia.

Avec mes cent dollars et ce que je gagnais de temps en temps au jeu, j'avais tout juste de quoi payer le loyer de l'appartement et son entretien.

Je racontai à Ginny que j'avais été chargé par la maison de Pittsburgh de créer une succursale à Lincoln Beach. Je prétendis que mon travail ne me laissait aucune liberté dans la journée, et elle me crut. Ça me dégoûtait de lui mentir, mais je ne pouvais pas faire autrement. J'étais amoureux d'elle. Je voulais l'épouser, mais pour ça, il me fallait de l'argent et ma liberté.

Si Ginny n'avait pas eu un métier aussi lucratif, ça aurait peut-être été plus facile. Mais je n'osais pas lui demander de filer avec moi avant d'avoir assez d'argent pour deux. Je me trompais. Maintenant que je la connais, je sais qu'elle serait partie avec moi, même si je n'avais pas eu le sou. Malheureusement, on s'aperçoit toujours trop tard de ces choses-là.

Chaque fois que Délia s'en allait à Bay Street, je sautais dans la Buick et je me ruais Boulevard Franklin. Je téléphonais à Ginny et j'allais chez elle, ou bien c'était elle qui venait chez moi. Quand j'allais chez elle, nous écoutions des disques et quand elle venait chez moi, nous jouions aux échecs. Je n'y avais jamais joué avant de la connaître et c'est elle qui m'apprit. Il ne faut pas croire que je n'avais pas autre chose en tête quand j'étais seul avec elle, que d'écouter de la musique ou de jouer aux échecs, mais elle tenait à ce qu'il en soit ainsi et je m'inclinai.

Nous passâmes quelques soirées chez Raul. Je pensais que nous y étions à l'abri. Ce n'était pas le genre d'endroit que fréquentait Délia et nous avions peu de chances d'y rencontrer quelqu'un du Casino.

Je m'aperçus bientôt que Ginny m'aimait autant que je l'aimais moi-même. Les quinze jours qu'elle devait passer dans son bungalow touchaient à leur fin. Nous en étions préoccupés tous les deux.

— Qu'allons-nous faire, Johnny ? demanda-t-elle un soir que nous étions chez moi. Quand pensez-vous que nous pourrions nous marier ?

Onze jours avaient déjà passé. Je m'étais cassé la tête, moi aussi, pour trouver une solution. Avant d'épouser Ginny, j'avais deux

questions à régler. Il me fallait me procurer une grosse somme d'argent, et trouver un endroit où Délia ne penserait pas à nous chercher.

Quand Délia m'avait entraîné dans cette histoire, elle m'avait promis deux cent cinquante mille dollars. *Parole d'honneur*, avait-elle ajouté. J'avais accompli ma part de travail et je considérais que cette somme me revenait de droit. Mais pour mettre la main dessus, il me fallait découvrir la combinaison du coffre, et ce n'était pas facile. Il y avait un demi-million de dollars en argent liquide dans ce coffre, et il était solide. Si je ne trouvais pas la combinaison, il n'était pas plus question de le forcer que de traverser l'Atlantique à la nage.

Tel était le problème et je ne savais comment le résoudre. Tout ce que je pouvais faire c'était d'espérer qu'une occasion se présenterait. Le second problème était moins difficile à résoudre. Je savais déjà où aller le moment venu. Je pensais pouvoir me cacher à Cuba. Dès que j'aurais l'argent, je comptais louer un avion et partir pour Cuba avec Ginny. Là-bas nous serions tranquilles. Délia ne penserait jamais à aller me chercher à Cuba, et en admettant même qu'elle le fit et me retrouvât, elle ne pourrait plus rien contre moi.

De sorte que lorsque Ginny me demanda quand nous pourrions nous marier, ma réponse était prête :

— Dans six semaines environ. Mon patron m'a dit que si je réussissais ici, il me nommerait directeur de la succursale de La Havane. J'aurais une très belle situation, Ginny. Nous aurons de l'argent. Vous n'aurez plus besoin de travailler. Ça vous plairait de vivre à Cuba ?

Elle répondit que peu lui importait de vivre là ou ailleurs, pourvu que nous soyons ensemble.

De temps en temps je tremblais en me demandant comment je me sortirais des mensonges que je lui faisais, mais c'était secondaire. L'important c'était d'ouvrir le coffre et de me mettre à l'abri de Délia.

Quand je n'étais pas avec Ginny, je m'occupais du Casino. Tous les matins, j'avais une conférence avec Délia. J'insistais pour que Louis, le chef, le premier croupier, la femme de charge et le préposé aux vins assistent à cette réunion. Ça ne plaisait pas à Délia, mais elle comprit rapidement que j'avais raison. Ces gens-là avaient des idées. C'était la première fois qu'on leur demandait leur avis, ça les flattait, et ils donnaient souvent des conseils qui accroissaient les recettes. Moi aussi, j'avais mes idées. Je fis déblayer un coin du parc pour en faire un terrain d'atterrissage pour hélicoptères. Je m'arrangeai avec une compagnie aérienne de Miami pour organiser un service d'hélicoptères-taxis entre Miami et Lincoln Beach. Quand nos pensionnaires en avaient assez du Casino, ils pouvaient faire un saut à

Miami, et quand les noceurs de Miami et leurs petites amies avaient envie de changer d'air, ils pouvaient faire un saut jusque chez nous.

Je mis cette idée à exécution dès la première semaine et elle se montra fructueuse.

Une autre de mes innovations fut de me mettre en cheville avec la station locale de télévision pour la publicité locale du Casino. Nous avions un bon orchestre et un spectacle de cabaret chaque soir. Je leur donnai le droit de diffuser notre programme en échange de la publicité.

— Je ne t'aurais jamais cru si adroit, Johnny, me dit Délia, un soir que nous étions chez elle.

Elle revenait de Bay Street, et je l'avais devancée de cinq minutes à peine en revenant de chez Ginny.

— Ton histoire de télévision fait des miracles.

— Je le sais bien. Tu ne trouves pas que j'ai droit à une prime. Si on parlait un peu des deux cent cinquante mille dollars que je devais toucher, *parole d'honneur* ? Tu vois que je suis aussi capable que toi de les placer avantageusement.

Elle me fit un sourire enjôleur. Je savais que je perdais mon temps, mais je revenais tout de même à la charge chaque fois que j'en avais l'occasion.

— Patience, Johnny. Tu les auras.

— Quand ?

— Viens, mon chéri.

C'était ce qui me coûtait le plus dans cette histoire : les démonstrations amoureuses sur commande. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Je voulais à tout prix l'écartier de Ginny. Je me disais que tant qu'elle me croirait fou d'elle, je serais tranquille. Et j'agissais en conséquence.

Il m'arrivait de passer la nuit dans mon propre bungalow et c'était dans ces moments-là, quand j'étais couché seul dans le noir, que je pensais à Reisner. Délia avait prétendu que j'aurais tout oublié huit jours après, mais pas du tout. Je continuais à penser à lui, et même j'en rêvais. Je le voyais l'œil crevé et la figure écrasée, me regarder par la fenêtre.

Je pensais aussi à Hame. Il était au courant, il suffisait de le voir avec moi pour en être sûr. Il savait que ce n'étaient pas les lions qui avaient tué Reisner.

— C'est bizarre, m'avait-il dit le lendemain matin du drame. Mais Reisner était déjà mort depuis au moins huit heures quand les lions l'ont déchiqueté. C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?

Je répondis que c'était bizarre, en effet. Nous nous regardâmes

dans les yeux, lui et moi, pendant trente secondes, puis il tourna les talons. Je racontai la chose à Délia.

— Il ne dira rien, Johnny, dit-elle sans ciller. C'est trop tard, maintenant. Il ne peut plus rien faire.

Elle avait raison, il ne fit rien.

Mais chaque fois que je le rencontrais, je me disais qu'il savait et lui savait que je savais qu'il savait. Nous lui donnions maintenant sept cent cinquante dollars par semaine et je me demandais quand il allait exiger davantage. C'est le genre de type qui finit toujours par exiger davantage. Par bonheur, nous pouvions payer. Nous aurions même pu doubler sa paie sans en être gênés. Nous gagnions de l'argent, ou plutôt, elle en gagnait. Je savais qu'elle n'en avait jamais tant espéré parce que de temps à autre, elle me faisait un cadeau somptueux.

— C'est bien mérité, mon chéri, me disait-elle. Tu fais vraiment un travail formidable.

Quinze jours après, Ginny s'en alla. Elle devait travailler quelque temps au magasin de Miami, puis aller à Key West pour faire des croquis de tortues. Elle ne savait pas encore exactement quand elle partirait, mais elle avait promis de m'avertir.

Telle était la situation cinq semaines environ après la mort de Reisner. Je patinais sur la glace mince, mais jusqu'à nouvel ordre, elle tenait bon. J'étais plein de confiance dans l'avenir. Je m'étais tiré sans dommage d'un assassinat. J'avais réussi à rouler Délia. J'aimais Ginny, et, plus encore, elle m'aimait. Tout allait pour le mieux.

C'est alors que Ricca débarqua de Los Angeles.

CHAPITRE VI

Nous savions, Délia et moi, que Ricca s'amènerait un jour ou l'autre, et nous étions prêts à le recevoir. Nous avions déjà reçu un télégramme de Levinsky adressé à Reisner annonçant que Wertham n'était pas arrivé à Paris. Nous supposons que Ricca avait dû recevoir le même.

Pour gagner du temps, nous avons télégraphié à Levinsky que Wertham avait changé d'avis et qu'il était à Londres. Nous avions signé *Reisner*. Nous nous attendions à ce que Ricca téléphone de Los Angeles. Mais il ne le fit pas. Il devait se douter de quelque chose, car il arriva sans prévenir.

J'étais seul dans le bureau, en train de mettre au point un nouveau projet pour la piscine. Je voulais supprimer les projecteurs et faire poser des lumières de couleurs dans le fond du bassin. Je pensais que ce serait joli et Délia était d'accord. Il était midi et demi : une bonne heure pour travailler ; le personnel se préparait au coup de feu du déjeuner et les clients étaient tous au bar.

Je ne l'entendis pas entrer. J'appris par la suite qu'il était connu pour être silencieux comme un fantôme. Je levai les yeux et je le vis à deux mètres de moi. Ça me fit un choc, je ne me l'imaginais pas du tout comme ça, mais je compris tout de suite que c'était lui.

Comme pour Reisner, autrefois, je m'attendais à voir un type grand, aux allures de dur. Mais je me trompais. Ricca était petit et gros : une brioche. Il avait du ventre et des jambes courtes et trapues. Les épaules avaient presque un mètre de large. Il avait des cheveux noirs et longs, soigneusement ramenés sur le dessus, mais trop clairsemés pour réussir à cacher tout à fait la peau brune de son crâne. Il avait la figure ronde, empâtée et striée de petites veines qui trahissaient l'alcoolique. Il avait des yeux de serpent, luisants, froids comme du verre. Ses grosses lèvres étaient figées en un sourire immuable et indéchiffrable.

— Je suis Ricca, dit-il. Où est Nick ?

Je poussai du pied un bouton qui actionnait une sonnerie dans la chambre de Délia. Nous avions convenu que cette sonnerie ne servirait que pour annoncer l'arrivée de Ricca.

— Dans une petite urne, sur l'étagère du crématorium, dis-je en

repoussant ma chaise.

Il ne cilla pas et son sourire resta en place. Il posa sa main grassouillette sur le dossier d'un fauteuil, l'attira à lui et s'y enfonça lentement en soufflant.

— C'est-à-dire qu'il est mort ?

Je dis qu'il était mort, en effet.

— Très intéressant. Et vous, qui êtes-vous ?

J'ouvris un tiroir et en sortis un coffret à cigarettes. Je laissai le tiroir entrouvert : il contenait un Colt 45. En cas de bagarre, je n'avais qu'à plonger la main dans le tiroir pour le prendre. Tout était prévu pour l'arrivée de Ricca.

— Je suis le directeur de cette boîte, dis-je.

— De plus en plus intéressant. (Ses yeux de serpent se posèrent sur le tiroir entrouvert. D'où il était, il ne pouvait pas voir le revolver, mais il se doutait sûrement de sa présence.) Et qui vous a nommé directeur ?

— Moi, dit Délia sur le pas de la porte.

— De plus en plus intéressant, dit-il sans se retourner et en continuant à me dévisager. Où est Paul ?

Délia fit le tour du bureau et vint se mettre derrière moi, face à Ricca.

— Comment ça va, Jack ? dit-elle. Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vus. Quoi de neuf à Los Angeles ?

Ricca croisa ses grosses jambes. Il tenait soigneusement ses mains croisées sur son ventre. Je commençais à comprendre qu'il était dangereux. Son sourire était toujours aussi large et aussi vide, pas un muscle de sa figure n'avait bougé. Il semblait n'avoir pas remarqué l'arrivée de Délia. Il venait tout juste d'apprendre la mort de Reisner, mais cette nouvelle ne l'avait pas ébranlé non plus.

— Je vais très bien, dit-il sans me quitter des yeux. Longtemps qu'on ne s'est pas vus, en effet. Tout va bien à Los Angeles. Où est Paul ?

— Il est mort, dit Délia.

Il ne broncha pas ni ne cessa de sourire.

— Et moi qui croyais que le climat de Lincoln Beach était sain... enfin, je suppose que son heure était venue. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il a pris froid ou on l'a aidé à quitter ce bas monde ?

— Il a été tué dans un accident de voiture.

Il leva lentement la main droite et se mit à examiner ses ongles.

— Et vous avez ramassé ce jeune homme et pris le Casino en main ? dit-il comme pour lui-même.

— Exactement, dit calmement Délia. Et vous n'y pouvez rien, Jack. Son sourire s'élargit.

— J'ai toujours pensé que vous étiez quelqu'un, Délia, dit-il d'un ton placide. En dehors de vous deux, personne ne sait qu'il est mort ?

— Non. Il vaut mieux ne pas brusquer les choses.

— Beaucoup mieux, dit Ricca en inclinant son crâne rond comme une balle. (Il me désigna d'un doigt boudiné.) Et qui c'est celui-là ?

— C'est Johnny. Pour faciliter les choses, il passe ici pour Johnny Ricca.

Toujours souriant, Ricca me fit un petit salut.

— Pas bête. Bien entendu, Nick a cru avoir affaire à moi ?

Nous ne répondîmes pas.

— Vous avez eu du nez de vous installer dans ce fromage... poursuivit-il.

— Et j'en aurai assez pour empêcher les autres d'en approcher, dis-je.

Même là, son sourire ne s'altéra pas. Délia s'assit sur le bord du bureau et alluma une cigarette.

— Écoutez, Jack, jouons cartes sur table, dit-elle. Paul est mort. Il reste vous, Levinsky, Johnny et moi. Levinsky a l'affaire de Paris. Vous vous avez Los Angeles. Johnny et moi, nous gardons Lincoln Beach. Il n'y a pas de raisons pour que nous nous gênions les uns les autres. C'est un arrangement qui va de soi. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous avez parfaitement bien manœuvré, dit Ricca. Vous êtes sûre que ce type est capable de mener l'affaire ?

Je glissai la main vers le tiroir. C'était peut-être maintenant que les choses allaient s'envenimer.

— J'en suis certaine, Jack. Il a ça dans le sang. Il est comme Paul.

Je restai suffoqué : elle avait vraiment l'air de le penser.

Ricca fit un signe d'approbation, les yeux fixés sur ma main.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux. Je ne dis plus rien. Vous êtes très forts, tous les deux. Les gens fortiches, j'aime ça.

Délia se détendit légèrement, moi pas.

— Ça vous est égal que je reste quelques jours ? poursuivit Ricca. J'aimerais visiter la baraque.

— Mais bien sûr, Jack, nous serons très heureux de vous avoir, dit Délia sans me laisser le temps de placer un mot. Venez prendre un verre. Tu viens, Johnny ?

— J'ai affaire, dis-je. Je propose qu'on se retrouve vers une heure et demie pour déjeuner.

— Très bien.

Ricca se leva. Avant que j'aie pu fermer le tiroir, il se pencha pour le regarder.

— Très fort, dit-il en me regardant d'un air épanoui. J'aime les types qui savent prendre leurs précautions. A tout à l'heure.

Il ouvrit la porte et s'effaça devant Délia. Je restai assis sans la perdre de vue. J'attendis qu'il ait refermé la porte pour repousser le tiroir. Je m'aperçus que je transpirais légèrement et que j'avais le cœur battant.

Ce type m'inspirait autant de confiance qu'un tigre.

Il était trop doux. Quand il prétendait n'avoir rien à redire à la situation, c'était du bluff. Personne et surtout pas lui, ne laisserait une affaire pareille lui filer sous le nez sans réagir.

Je réfléchis quelques minutes, puis je me levai et allai à la fenêtre d'où l'on découvrait une partie de la terrasse. Ils étaient là. Il souriait toujours, mais cette fois, il parlait. Il parlait vite en agitant ses mains potelées et Délia l'écoutait d'un air soucieux. Je me demandais ce qu'ils discutaient.

J'arrivai au restaurant vers une heure et demie. En général, je prenais mes repas dans le bureau, car dès que je paraissais, j'étais assailli de tous les côtés. Un nombre stupéfiant de clients tenaient à m'offrir un verre, à se vanter de leurs gains ou à gémir sur leurs pertes.

Délia et Ricca étaient déjà installés à une table de coin, un peu à l'écart des autres. Louis prenait lui-même la commande. Je m'assis.

— C'est une trouvaille formidable, votre hélicoptère, dit Ricca dès que Louis fut parti avec ma commande. Je crois que je vais essayer ça à Los Angeles. Je pourrais raccrocher avec San Francisco.

Délia me couvrait d'un sourire de propriétaire.

— Je vous l'avais dit, Jack. Il sait y faire, et il est très aimé ici.

— J'ai jeté un coup d'œil sur cette fosse aux lions, poursuivit Ricca. Délia m'a dit ce qui était arrivé à Nick. J'espère que vous ne nourrissez pas ces chats vous-même, hein ?

Je lui rendis son sourire :

— Pas si bête, dis-je, un accident, c'est suffisant.

— Oui. Il avait vraiment tapé dans la réserve comme le croyait Paul ?

— Un peu, pas trop, dit Délia.

— C'est qu'elle est grosse la réserve, ici. Le double de la mienne, à Los Angeles.

Il y eut un silence.

— Nous ne pouvons pas y toucher, dit Délia d'une voix dure.

Il la regarda, puis me regarda.

— Je me disais que vous pourriez avoir envie d'en transférer, disons, le quart à Los Angeles. Ce n'était qu'une idée, remarquez bien. Paul transférerait souvent une partie de sa réserve. C'était très adroit. Comme ça tout le monde était content.

Je posai ma fourchette et mon couteau, l'appétit coupé.

Délia, elle, continua de manger comme si elle n'avait pas entendu.

Le temps d'un éclair, le sourire de Ricca disparut et ce que je vis derrière son masque de graisse ne me plut pas.

— Bien sûr, c'est vous que ça regarde, dit-il de nouveau en souriant.

— Je vous ai déjà dit que nous ne pouvions pas toucher à la réserve, Jack, dit Délia sans lever les yeux.

— C'est bien possible.

Le garçon vint changer les assiettes. Ricca se mit à parler du Casino de Los Angeles. Il n'avait pas insisté, mais je ne me faisais aucune illusion. Il reviendrait à la charge. Restait à savoir jusqu'où il pousserait l'insistance. Mais ce n'était pas un type à céder facilement.

On nous servit le café et les liqueurs sur la terrasse. J'étais en train d'exposer à Ricca mon idée d'éclairage pour la piscine quand je les vis, Délia et lui, lever les yeux et regarder derrière moi. Je me retournai. Il y avait une femme à côté de moi. Je ne la reconnus pas tout de suite, puis je me souvins que c'était Georgia Harris Brown. Elle était soûle. Je ne l'avais pas revue depuis notre rencontre sur la plage, et ça me fit un choc de la retrouver.

— Alors, beau gosse, dit-elle en me mettant la main sur l'épaule. Tu ne me reconnais pas ?

Elle portait un pantalon de toile blanche et un chemisier. Sa petite figure effrontée était congestionnée et ses yeux injectés de sang.

Je me levai et Ricca aussi. Délia me surveillait comme un chat une souris. J'allais avoir des ennuis.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? demandai-je avec raideur.

— Je crois bien. (Elle s'agrippa à mon veston pour ne pas chanceler.) Sans vous, je ne serais pas ici.

— Vous connaissez M^{me} Wertham ? dis-je. Voici Jack Ricca. M^{lle} Harris Brown.

Ricca s'inclina, mais elle l'ignora.

— Je croyais que Ricca c'était vous, dit-elle.

— C'est moi, en effet. Nous sommes cousins, par mon père.

— Ça m'étonne qu'un salaud comme vous ait un père, dit-elle.

Ces mots tombèrent dans un froid silence. Je ne répondis pas. Ricca ne dit rien. Délia alluma une cigarette.

— Bonjour, salaud, poursuivit M^{lle} Harris Brown.

Je sentais que Ricca me considérait avec intérêt. Délia avait pâli, mais elle ne bougea pas. Il fallait que je me serve d'eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dis-je.

Délia et Ricca n'étaient plus les seuls à me dévisager. Tous les clients de la terrasse étaient tournés vers moi.

Elle colla ses seins contre moi et ses lèvres peintes esquissèrent un sourire aussi vicieux que son regard.

— Je veux savoir qui est cette putain que vous sortez partout, dit-elle. La jolie petite rouquine que vous emmenez chez vous à Franklin Boulevard, celle que vous traînez chez Raul's. Qui c'est ?

Je me sentis brûlant, puis glacé. J'avais le cerveau paralysé.

— Ils sont frère et sœur par leur mère, dit Ricca. Et maintenant, filez, petite ivrognesse. Vous avez les yeux qui coulent, le nez rouge et une haleine dégoûtante.

Quelqu'un éclata de rire. M^{lle} Harris Brown se dégonfla comme un ballon. Je la regardai traverser la terrasse, descendre les marches et courir vers sa cabane. Puis je me tournai vers Ricca.

— Ça m'était plus facile qu'à vous, dit-il ; mais si j'ai gaffé, je m'excuse.

— Merci, dis-je. Elle était soûle.

Et je me tournai vers Délia.

— Où est-ce Raul's, Johnny ? demanda-t-elle en souriant, mais avec un regard de glace. A moins que ce ne soit un secret ?

— Tu as entendu ce que je viens de dire : elle était soûle.

— Nous en avons quelques-unes dans ce goût-là à Los Angeles, dit Ricca d'un ton conciliant. Il ne faut pas y faire attention. Elles ont quelque chose qui ne tourne pas rond dans la tête.

Délia se leva.

— Jack et moi, nous allons à Bay Street, dit-elle sans me regarder. A tout à l'heure.

Elle descendit les marches de la terrasse et alla vers sa voiture.

— Les femmes sont des drôles d'animaux, dit-il. Elle comme les autres.

On aurait dit que c'était Reisner qui parlait.

— Ne vous en faites pas, Johnny.

Il alla rejoindre Délia et son sourire avait un kilomètre de large.

CHAPITRE VII

J'étais assis à mon bureau, une cigarette entre les doigts, et j'étais préoccupé. Je savais que c'était inutile d'essayer de bluffer Délia. Elle était trop maligne. Avant la fin de la journée, elle saurait qui était Ginny, où se trouvait Raul's et que j'avais un appartement sur Franklin Boulevard. *Et la danse allait commencer.*

Elle n'aurait pas besoin de me livrer à Hame. Elle passerait du côté de Ricca et lui laisserait le soin de me régler mon compte. J'étais fait. Je n'avais plus qu'à filer avant qu'il ne soit trop tard.

Je me retournai dans mon fauteuil pour regarder le coffre. Derrière cette porte, il y avait un monceau d'argent qui m'appartenait. Si j'arrivais à mettre la main dessus, je n'aurais plus rien à craindre. Mais je n'avais aucun espoir d'ouvrir cette porte sans avoir la combinaison.

Pendant quatre semaines, j'avais attendu qu'un hasard me mît en possession du chiffre de ce coffre. Maintenant, j'avais trois heures, peut-être quatre, pour la trouver, ou il fallait renoncer à jamais.

Ce n'était pas Délia qui me l'apprendrait. Alors qui d'autre la connaissait ? Pour la première fois, je m'acharnai pour de bon sur la question. Reisner la connaissait, mais il était mort. La maison qui l'avait fabriqué la connaissait, mais elle refuserait de donner le renseignement. Est-ce que Louis pouvait la connaître ? Il y avait une petite chance de ce côté-là. Je décrochai et demandai son bureau.

— Louis ? Ici, Ricca. Je suis embêté. M. Van Etting sort de mon bureau. Il veut que je lui change un chèque tout de suite. M^{me} Wertham est sortie. Vous ne connaissez pas par hasard la combinaison du coffre ?

J'avais dit tout ça d'un ton posé d'homme d'affaires.

— Je suis désolé, monsieur Ricca, mais je ne la connais pas, dit Louis.

Et je compris à sa voix qu'il ne me l'aurait pas dite s'il l'avait sue.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Qu'est-ce que je vais faire ? Le type va piquer une crise.

— Vous pourriez peut-être attendre M^{me} Wertham, dit Louis. Elle doit être à Bay Street.

— J'ai déjà essayé. On ne l'a vue nulle part. Vous n'auriez pas trois

mille dollars chez vous, par hasard ?

Il répondit qu'il ne gardait jamais de grosses sommes dans son bureau.

— Eh bien ! tant pis, Louis. Pardon de vous avoir dérangé. M. Vang Etting piquera sa crise.

Je n'étais même pas déçu. C'était un essai qui n'avait rien donné, voilà tout. J'allais raccrocher quand il dit :

— Si M^{lle} Doering avait été là, elle aurait pu vous renseigner.

M^{lle} Doering ? La secrétaire de Reisner ? Délia l'avait mise à la porte. Elle ne lui avait pas pardonné d'avoir appelé Hame, au moment de la disparition de Reisner. Je serrai le récepteur à m'en faire mal aux doigts.

— Vous êtes certain que M^{lle} Doering était au courant ?

— Mais bien sûr, monsieur Ricca, quand M. Reisner était absent, c'était elle qui s'occupait de l'argent.

— De toute façon, elle n'est pas là, dis-je, en feignant de me désintéresser de la question. Tant pis. Merci, Louis.

Je raccrochai et réfléchis un instant, puis je décrochai à nouveau et demandai le chef du personnel.

— Ici, Ricca. Pouvez-vous me donner l'adresse de M^{lle} Doering ?

Il me dit de ne pas quitter. J'attendis une minute qui me parut une heure.

— 247, Coral Boulevard.

— Vous avez son numéro de téléphone ?

— Lincoln Beach 18577.

— Merci, dis-je en raccrochant.

Je m'épongeai le front et décrochai à nouveau :

— Donnez-moi Lincoln Beach 18577.

Je n'avais jamais eu affaire à M^{lle} Doering. C'était Délia qui s'était occupée d'elle, et, d'après ce qu'elle m'en avait dit, elle l'avait traitée assez durement. J'avais rencontré M^{lle} Doering et M^{lle} Doering m'avait rencontré. J'avais dû lui faire quelques sourires parce qu'elle était bien roulée, c'était tout. Je ne savais pas ce qu'elle pensait de moi, et je ne pouvais pas lui poser la question par téléphone. Il fallait que je la voie. J'entendis la sonnerie, puis une voix de femme dit :

— Allô ?

— Mademoiselle Doering ?

On dit que oui.

— Ici, Johnny Ricca. Je voudrais vous voir. Je peux passer d'ici un quart d'heure ?

— C'est à quel sujet ?

— Si je pouvais vous le dire par téléphone, je n'irais pas chez vous. Je tiens à vous voir. Ça vous va que je passe chez vous ?

— Si vous y tenez tant que ça, venez.

— J'arrive.

Le 247 Coral Boulevard était un ancien hôtel converti en appartements. Un ascenseur branlant me déposa au quatrième étage.

Je posai le doigt sur la sonnette de M^{lle} Doering qui m'ouvrit avant que j'aie pu seulement appuyer sur le bouton. Elle était blonde, mince, jolie, tournée comme une réclame pour costume de bain et elle avait le regard prometteur.

— Vous n'avez pas traîné en route, dit-elle. Entrez.

Elle portait une espèce de robe d'intérieur qui la moulait si serré qu'elle devait avoir l'impression de s'écorcher en l'ôtant.

Elle me fit entrer dans une minuscule pièce meublée d'un divan, de deux fauteuils, d'une radio et d'une table. Elle s'assit sur le divan et je m'installai à côté d'elle. Nous nous regardâmes. Il me sembla qu'elle serait facile à manier.

— Vous avez trouvé une autre place ? demandai-je.

— Non. Vous avez quelque chose à m'offrir ?

Elle croisa les jambes, découvrant un genou qui m'aurait intéressé du temps où je ne connaissais pas Ginny.

— Il me faut la combinaison du coffre du bureau de Reisner. Louis m'a dit que vous la connaissez. C'est pour ça que je suis ici.

— Eh bien ! Vous, au moins, vous allez droit au but, dit-elle en souriant. Qu'est-ce qui vous fait croire que je vais vous la dire ?

— Ce n'est qu'un espoir. Ça n'a pas l'air de vous étonner.

Elle se pencha et me piqua son doigt dans les côtes.

— Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez mis si longtemps. Je vous attendais, beau gosse. Vous n'êtes pas le type à rester assis toute la journée devant un coffre bourré de fric sans que ça vous donne des idées. Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous allez la plumer ?

— Elle m'avait promis un peu de fric, mais elle a changé d'idée. Je me retire, et j'espère emporter ce qu'elle me doit.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je vais vous aider ?

— Rien, mais ça ne coûte rien d'essayer.

Elle se pencha un peu plus.

— Ne soyez donc pas si guindé. Je suis facile à convaincre. J'ai toujours eu un faible pour les malabars.

Je l'embrassai. J'eus l'impression de m'être pris les lèvres dans un moulin à viande.

Au bout d'un moment elle me repoussa en soupirant.

— Hum, pas mal. Avec un peu d'entraînement et de patience, ça pourrait aller.

Je me passai la main dans les cheveux, essuyai le rouge à lèvres que j'avais sur la bouche et jetai un regard furtif sur la pendule. Il était cinq heures cinq.

— Je regrette, mais je suis pressé, dis-je.

— Vous croyez que ça réussira ?

Elle avait ouvert son poudrier et elle se refaisait une beauté.

— Je vais toujours essayer.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Filer avec une liasse de billets sous le bras ? Les gardiens seront fous de joie.

— Je mettrai le fric dans une valise et je prendrai ma voiture.

— C'est à peu près aussi risqué que de sauter par cette fenêtre.

— Attention : entendons-nous bien. Vous là-dedans, combien voulez-vous ?

Elle éclata de rire :

— Je ne suis pas complètement folle. Cet argent je n'y toucherais pas avec des pincettes. Ça peut vous paraître bizarre, mais je ne prends pas l'argent qui ne m'appartient pas. J'ai beaucoup de défauts, mais pas celui-là. Je vais vous donner la combinaison parce que ça me fait plaisir de penser que cette petite morveuse, que cette garce, va se faire plaquer comme une crêpe. Je ne pouvais pas sentir Reisner et elle non plus, je ne peux pas la sentir. Comme ça je me vengerai de ce qu'ils m'ont fait baver tous les deux. Allez-y, monsieur Ricca, servez-vous. Plus vous en prendrez, plus je serai contente.

Je la regardai. Elle ne plaisantait pas du tout.

— Très bien. Alors, allez-y.

Elle ouvrit un tiroir de la table et en sortit une feuille de papier qu'elle me tendit.

— Elle attendait dans ce tiroir depuis la première fois que je vous ai vu. Je savais que tôt ou tard, vous viendriez la chercher.

Le cœur battant, je regardais la rangée de chiffres. C'était une veine formidable. Je n'osais pas y croire.

— Eh bien, merci, dis-je en me levant.

— C'est pour tout de suite ?

— Oui.

— Vous comptez vraiment l'emporter dans votre voiture ?

— Vous avez mieux ?

— Il faut tout vous apprendre. Il n'y a qu'un moyen vraiment sûr de sortir cet argent. Vous l'ignorez peut-être, mais tous les jours à six heures du soir, le camion de la gare vient prendre les bagages, les

caisses vides, tout ce qui part dans le train, quoi ! Il y a toujours quelque chose. Mettez l'argent dans une valise et faites-la déposer à votre nom à la consigne d'une gare quelconque. Le camionneur vous donnera un récépissé. Vous le trouverez devant la salle des bagages. Il fait tout lui-même. Il n'y a jamais personne là-bas. C'est le seul moyen, beau gosse. Les gardiens ne regardent jamais ce qu'il emporte, et quand vous partirez, vous sortirez les mains vides.

Je lui frappai sur l'épaule.

— Vous n'êtes pas maligne, vous êtes géniale, dis-je. Votre tuyau est sensationnel.

Elle se colla contre moi.

— Montrez-moi un peu de reconnaissance.

Il me fallut dix précieuses minutes pour me sortir de ses pattes, un quart d'heure pour acheter une valise en peau de porc munie de serrures solides, cinq minutes pour acheter un rouleau de cordelette et un fort crochet à viande, et dix minutes pour revenir au Casino.

Au portail je demandai au gardien s'il avait vu passer M^{me} Wertham.

— Pas encore rentrée, grogna-t-il.

Je contournai rapidement le Casino. La fenêtre de mon bureau donnait sur un jardin enclos de murs, réservé à la direction. Je déposai la valise sous la fenêtre, sautai de nouveau dans ma voiture et revins à l'entrée principale.

Je montai l'escalier de la terrasse quatre à quatre. On me salua au passage, on essaya de m'arrêter, mais je répondis par des sourires et passai outre.

Quand Délia ferait son enquête, personne ne pourrait dire que j'étais entré avec une valise. Je n'avais sous le bras qu'un petit paquet enveloppé de papier brun, qui contenait le crochet et la cordelette.

J'entrai dans le bureau, fermai la porte à clef, ouvris la fenêtre et fis descendre le crochet attaché à la cordelette. J'accrochai la poignée du premier coup, remontai la valise, puis je me ruai sur le coffre. Je manœuvrai les boutons d'une main, le morceau de papier dans l'autre. Je travaillais contre la montre. Il était six heures moins cinq. Quand j'arrivai au dernier chiffre, le bouton se mit en position, je tirai sur la poignée et la porte s'ouvrit.

Je m'assis sur mes talons et regardai deux étagères remplies de billets de cent dollars rangés par liasses bien nettes, entassées les unes sur les autres. Il y en avait des piles et des piles.

J'approchai la valise, l'ouvris et me mis à ranger les liasses de billets dedans. Quand il y eut deux cent cinquante mille dollars, je jetai un regard plein de détresse sur les deux cent cinquante mille

autres qui restaient dans le coffre. Mais ils ne m'appartenaient pas et je n'y touchai pas.

Avant de refermer la valise, je détachai trois billets de cent dollars de l'une des liasses, les pliai en huit et les glissai dans ma chaussure. Puis je fermai les serrures à clef, et fourrai les clefs dans ma poche. Je poussai la porte et donnai deux tours au bouton de la serrure. Puis j'essuyai le coffre avec mon mouchoir et me relevai.

J'étais haletant, et mon col de chemise était à tordre. La pendule marquait six heures.

J'allai à la fenêtre et laissai tomber la valise. Puis je coinçai le crochet dans l'encadrement de la fenêtre et me laissai glisser le long de la cordelette. Arrivé en bas, je donnai une secousse et le crochet tomba. Je roulai la cordelette et cachai le tout dans un buisson, puis je ramassai la valise et me ruai vers la salle des bagages.

Le camionneur venait de finir son chargement. Il avait signé le registre et s'apprêtait à repartir. Il était seul.

— J'arrive à temps, dis-je en soufflant.

Il me regarda, hésita, puis sourit d'un air résigné.

— C'est pour où, monsieur ?

— Vous avez une étiquette ?

Il m'en trouva une et j'écrivis mon nom dessus :

John FARRAR

Gare maritime et aérienne – Miami

A mettre en consigne

Il me donna un récépissé.

— Désolé de vous avoir retardé, dis-je en lui tendant dix dollars. Gardez la monnaie.

Il faillit tomber à la renverse.

— Je prendrai soin de votre valise, monsieur. Soyez tranquille, j'y ferai attention.

J'espérais qu'il tiendrait parole.

Je regardai filer le camion. Je suais d'angoisse en pensant à tout cet argent qui s'en allait seul, sans personne pour veiller dessus.

Mais M^{lle} Doering avait raison. C'était la seule chose à faire. Si les deux gardiens avaient vu la valise, ils auraient voulu savoir ce qu'elle contenait, surtout le gardien aux yeux verts qui ne pouvait pas me sentir.

Je pliai le récépissé du camionneur : cette mince bande de papier valait maintenant deux cent cinquante mille dollars. J'ôtai mon

chapeau et la glissai entre le cuir et la coiffe.

Tout s'était passé beaucoup mieux que je ne l'espérais. L'argent était en sûreté. Maintenant, il fallait m'occuper de moi-même.

Je me souvins du Colt 45 que j'avais laissé dans le tiroir de mon bureau. Il pourrait me servir. Je décidai d'aller le chercher et je remontai rapidement au bureau. Je m'arrêtai pile à la porte.

Délia et Ricca étaient assis près de ma table. Ricca tenait le Colt à la main et le braquait sur moi.

CHAPITRE VIII

— Entre, Johnny, dit Délia.

Je fermai la porte et avançai, m'efforçant de rester impassible et me maudissant d'être revenu.

Comme je me dirigeai vers le bureau, Délia me dit :

— Non, pas là. Ce n'est plus ta place. Je te présente mon nouvel associé.

Et elle désigna Ricca.

— Alors c'est comme ça ? dis-je. Qui est-ce qui a eu cette idée, toi ou lui ? Et que vient faire le revolver dans tout ça ?

— Ni lui ni moi, dit Délia. L'idée vient de M^{lle} Harris Brown.

Je sortis un paquet de cigarettes et, en même temps, les clefs de la valise que je laissai glisser derrière le coussin du fauteuil. J'allumai une cigarette et soufflai la fumée dans la figure de Délia. Elle n'allait pas tarder à exploser. Elle ne se dominait que pour prolonger ce qu'elle croyait être mon agonie. Elle était pâle, elle avait l'œil sombre et ses seins montaient et descendaient sous sa robe mince comme si elle suffoquait.

— Je te l'ai déjà dit, lançai-je. Cette petite salope était soûle.

— Je sais ce que tu m'as dit, Johnny, dit-elle d'une voix qui montait vers l'aigu. Mais je n'ai pas perdu mon temps, cet après-midi. J'ai fait ma petite enquête. Tu ne le sais peut-être pas, mais les gardiens prennent le numéro de toutes les voitures qui s'arrêtent devant la grille. Ça n'a pas été long de retrouver le numéro de la Lincoln qui t'a ramené le soir où tu as tué Reisner. Hame a eu vite fait de découvrir qu'elle appartenait à une certaine Virginia Laverick, qui possède un bungalow sur la plage. Et ça ne m'a pas pris longtemps de savoir qu'elle travaille pour Keston's à Miami, et Raul ne s'est pas trop fait prier pour me dire que toi et M^{lle} Laverick vous dîniez souvent chez lui.

Je n'étais nullement étonné qu'après la petite séance de la terrasse elle ait couru aux renseignements.

— Est-ce que tu crois vraiment que nous devons discuter de ça devant Ricca ? Ça ne doit pas beaucoup l'amuser.

Le sourire de Ricca s'épanouit.

— J'ai pensé qu'il valait mieux pour vous que je sois présent, dit-il. Avec Délia on peut s'attendre à tout. Elle voulait vous tirer dessus quand vous entreriez dans le bureau. J'ai eu toutes les peines du monde à l'en empêcher.

— En ce cas, restez, dis-je.

— Est-ce que tu nies avoir un appartement sur Franklin Boulevard et y avoir emmené cette fille ? cria Délia en se penchant en avant.

— Non, je ne le nie pas, dis-je. Et après ?

Elle se renversa en arrière et resta un long moment silencieuse.

— Passons au dernier acte, dit Ricca. Nous perdons notre temps avec ce type.

C'était une chance qu'il soit là. Elle avait l'air au bord de la crise de nerfs, mais cette voix posée la doucha.

— Oui, dit-elle. Passons à autre chose. Eh bien ! Johnny, je t'avais prévenu. Je t'avais dit que je ne voulais pas d'histoires de femme.

— Je m'en souviens.

— Alors tu sais ce qui t'attend, dit-elle. Tu partiras d'ici, comme tu y es arrivé. Comme un boxeur de troisième zone et sans un sou. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je m'attendais au moins à ce qu'elle se jetât sur moi pour me lacérer à coups de griffes. Je jetai un coup d'œil négligent sur le coffre. Il était fermé. Elle ignorait donc que j'y avais touché.

— Minute, dis-je en m'avançant sur le bord de mon fauteuil. Tu ne t'en tireras pas comme ça. Nous avons fait un marché. Je veux mon fric !

Il fallait lui laisser croire qu'elle m'avait eu jusqu'à la gauche. Sans quoi elle risquait de se raviser et de me coller une balle dans la peau. La rage et le désespoir que je parvins à mettre dans ma voix me surprirent moi-même.

— Nous avons fait un autre marché, dit-elle. Tu as l'air de l'oublier, Johnny. (Ses yeux étincelaient de rancune.) Je t'avais dit *pas d'histoires de femme*, tu te souviens ? Tu t'es privé toi-même de deux cent cinquante mille dollars. Qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce que M^{lle} Laverick vaut vraiment tout cet argent, Johnny ?

Je m'efforçai d'exprimer la rage la plus furieuse et je me levai d'un bond.

— Assis ! dit Ricca, en me menaçant de son revolver.

Je me rassis.

— Flanque-moi dehors tant que tu voudras, mais j'aurai ce fric ! grommelai-je.

— Tu partiras à pied et sans un sou ! Les gardiens ont reçu l'ordre

de ne te laisser passer que si tu es à pied et sans valise. Tu as une longue promenade devant toi, je te souhaite bien du plaisir !

— Ne t'imaginer pas que ça va se passer comme ça ! criai-je. Si tu crois que tu vas me dépouiller...

Elle jouissait nettement de la situation. Je feignis de nouveau de bondir sur elle. Ricca se leva et me menaça de son revolver.

— Vide tes poches sur le bureau, dit-elle.

— Rien à faire. Et je ne vous conseille ni à l'un ni à l'autre de m'approcher pour les vider !

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Ricca. Fais ce qu'elle te dit, ou je te tire dans les pattes. Après ça tu pourras fiche le camp sur les mains si ça te chante !

Je pensais aux trois billets de cent dollars cachés dans mon soulier et j'eus du mal à me contenir.

— Je vous ferai la peau à tous les deux ! grognai-je.

Et je me mis à vider mes poches sur le bureau.

Quand j'eus fini, elle me fit retourner la doublure de mes poches pour s'assurer que je n'avais rien gardé. Je me félicitai d'avoir caché les clefs dans le fauteuil. Si elle les avait trouvées, elle aurait peut-être regardé dans le coffre. J'avais gardé mon chapeau sur ma tête. Le récépissé de la valise me brûlait le crâne, mais ils ne pensèrent pas à inspecter mon chapeau.

— Très bien, Johnny. Maintenant, te voilà prêt à partir. Je te souhaite d'avoir faim ce soir. Je souhaite qu'aucune voiture ne te ramasse sur la route. Je te souhaite de pourrir dans un coin !

— J'aurai ta peau, lui criai-je en allant vers la porte.

— Je te conseille de filer vite, Johnny, dit-elle avec un petit sourire cruel. Je t'ai dit que je te flanquerais dehors tel que je t'ai ramassé, hein ? Eh bien ! Pepi et Benno sont en route. Ils seront ici d'un moment à l'autre. Ça a eu l'air de les intéresser énormément d'apprendre que tu étais ici. C'est comme ça que je t'ai connu, mon amour. Te voilà au même point, et cette fois-ci, j'espère qu'ils t'auront !

J'allais répondre quand Louis entra. Ricca cacha le revolver derrière son dos.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Délia. Vous ne pouvez pas frapper ?

Louis eut l'air décontenancé.

— Je pensais que M. Ricca était seul.

— Eh bien ! vous voyez que non. Qu'est-ce que vous voulez.

Je frémis. Je savais ce qu'il voulait. Il était venu me demander si je

m'étais arrangé pour ouvrir le coffre.

— Adressez-vous à eux, lui dis-je. Je quitte la maison. Votre patron maintenant, c'est ce gros tas.

Je passai devant lui et ouvris la porte. Délia cria :

— Attends !

Mais je n'attendis pas. Dans trois ou quatre secondes, elle allait savoir que je les avais roulé dans la farine. Il fallait que je file, et vite.

Je sautai dans l'ascenseur, traversai la terrasse à toute vitesse, dégringolai l'escalier et sautai dans la Buick.

Je démarrai et me lançai dans l'allée principale comme un bolide. A mi-chemin, j'aplatis le pare-brise sur le capot et me recroquevillai tant que je pus sur la banquette. Quand j'arrivai en vue de la grille, je marchais à cent à l'heure.

Les deux gardiens étaient à leur poste. L'un d'eux avait sorti son revolver. Ils m'avaient entendu arriver et elle avait dû leur téléphoner de m'arrêter, mais je n'avais pas l'intention de le faire.

Ces grilles étaient impressionnantes, mais elles avaient deux points faibles. Elles ouvraient vers l'extérieur et elles étaient fermées par un unique verrou. A la vitesse où j'allais, je ne pensais pas qu'elles pourraient m'arrêter. Je ne me trompais pas.

Comme je fonçais sur eux, les deux gardiens sautèrent de côté pour se garer. J'agrippai le volant de toutes mes forces et je baissai la tête. Le pare-chocs en acier buta contre les grilles et elles s'ouvrirent brutalement. La voiture dérapa, mais je la redressai tout en accélérant à fond. J'entendis un coup de revolver, mais je ne fis pas attention. J'avais forcé la grille et je gagnai la grand-route. Je continuai à donner les gaz à fond : cent quarante à l'heure. S'ils voulaient me rattraper, il faudrait qu'ils se grouillent.

Quatre kilomètres plus loin, la route coupait à travers les dunes pour rejoindre celle de Miami par une série de montagnes russes. Je dus ralentir, mais ce n'était pas grave. J'avais de l'avance et, sur ces bosses, ils n'iraient certainement pas plus vite que moi.

J'avais roulé Délia ! J'avais envie de chanter, de crier. Je l'avais roulée malgré son astuce. Je filais avec l'argent et d'ici qu'elle ait pu faire quelque chose, je serais bien tranquille à Cuba. Je me sentais le maître du monde.

Au bout de cent kilomètres, je quittai la grand-route pour une route secondaire. La Buick était facilement repérable et j'avais plus de chances de passer inaperçu sur une petite route. Il me faudrait bientôt prendre de l'essence.

A Miami, Ginny habitait avec une amie et j'avais son numéro de téléphone. Je décidai de lui téléphoner de la prochaine station

d'essence. Je lui dirais de louer un avion pour cette nuit, et si j'arrivais à la persuader de partir avec moi pour Cuba, ce dont j'étais sûr, le monde était à moi.

Trois kilomètres plus loin, j'aperçus une station d'essence et m'arrêtai. Un petit vieux à barbiche sortit en se dandinant d'un petit bureau miteux.

— Faites-moi le plein, dis-je. Vous avez le téléphone ?

— Vous n'avez qu'à entrer, monsieur.

Je me souvins brusquement que je n'avais que trois billets de cent dollars. Je me baissai et les sortis de mon soulier.

— Je n'ai pas de monnaie, pouvez-vous m'en donner ?

— Allez toujours téléphoner, je vous ferai la monnaie après.

L'appareil était posé sur un bureau branlant devant la fenêtre ouverte. Je demandai le numéro de Ginny. Le jour commençait à tomber, il était presque neuf heures. Par la fenêtre, je voyais le vieux manœuvrer la pompe à essence. Il y avait un paquet de Camels sur le bureau. J'en pris une et l'allumai.

— Allô ! dit une femme au bout du fil.

Ce n'était pas la voix de Ginny.

— Est-ce que M^{lle} Laverick est chez elle ?

— Non, elle est sortie. Mais je l'attends d'une minute à l'autre.

Je jurai intérieurement.

— Merci. Je rappellerai dans cinq minutes.

Je raccrochai et allai voir ou en était le vieux. Il était en train de revisser le bouchon du réservoir.

— C'est fait, monsieur.

— Faites-moi la monnaie, voulez-vous ? Je voudrais retéléphoner dans cinq minutes.

Il me rapporta la monnaie et me vendit un paquet de cigarettes. Il me fallut douze minutes pour avoir Ginny. Je commençais à me sentir un peu mal à l'aise. Une voiture rapide fait du chemin en douze minutes. Ils devaient déjà être à ma poursuite.

— Oh ! Johnny, mon chéri !

— Écoute, mon petit. J'ai une surprise pour toi. J'ai décroché la place. Oui. Je viens de le savoir à l'instant. Et j'ai une autre surprise. Je suis en route pour Miami.

— Oh ! Johnny, c'est vrai... ?

— Oui, c'est vrai. Tiens-toi bien et écoute. Il faut que je sois demain à La Havane. Tu vas téléphoner à l'aérodrome et louer un avion qui puisse décoller dans quatre heures pour La Havane. Est-ce que tu viens avec moi ?

— Louer un avion ? Mais ça va coûter une fortune ?

— Ne t'inquiète pas de ça. Je suis riche. Est-ce que tu pars avec moi, Ginny ?

— Ce soir ? (Sa voix monta légèrement.) Mais il faut que je fasse mes valises, que je...

— C'est embêtant, mais si tu ne peux pas, je serai obligé de partir seul...

— N'en dis pas plus, Johnny. Je m'arrangerai !

C'est comme ça qu'elle était.

— Nous nous marierons dès notre arrivée. Ginny. A tout à l'heure !

Je raccrochai et sortis en trombe. Le vieux était adossé à la pompe à essence, les bras en l'air. Sa barbiche tremblait. Je m'arrêtai net, me retournai et mon cœur s'arrêta.

Délia était debout près de la fenêtre, un revolver à la main, son affreux petit sourire aux lèvres.

— Salut, Johnny, dit-elle. Monte dans la voiture, Johnny. Nous allons faire un tour, tous les deux.

Et je me rendis compte qu'elle tirerait si j'hésitais un quart de seconde. J'allai à la Buick et m'installai au volant. Elle monta à l'arrière.

— Miami, Johnny, dit-elle, et en vitesse.

Je démarrai. Le petit vieux restait pétrifié, les bras en l'air. Elle l'avait littéralement terrorisé.

Nous fîmes quelques kilomètres en silence, puis Délia demanda :

— Où est l'argent ?

Je la voyais dans le rétroviseur. Elle tenait son revolver braqué sur ma nuque. Au clair de lune, sa figure était blanche comme de la neige et ses yeux me faisaient peur.

— Dans un endroit où tu ne le trouveras jamais, dis-je.

— C'est ce qu'on verra. Benno et Pepi t'attendent à Miami. Ils sauront te faire parler, Johnny, et quand ils te tueront, tu seras content d'en finir.

Je continuai d'avancer. Je ne voyais pas ce que je pouvais faire, mais je cherchais un moyen d'en sortir.

— Alors, tu t'imaginais que tu allais l'épouser ? poursuivit-elle d'un ton haineux. C'est à crever de rire ! Vous étiez de mèche tous les deux. Nous prendrons Pepi et Benno au passage et nous irons la cueillir à l'aérodrome. Ça te déliera la langue quand tu les verras s'occuper d'elle. Je vais la faire souffrir. Si tu crois qu'on l'épargnera, tu te trompes. Vous êtes tous les deux dans le même bain !

C'est ça qui me décida. Délia était seule à avoir entendu ma

conversation avec Ginny. Elle seule savait que j'avais donné rendez-vous à Ginny à l'aérodrome. C'était très simple. Ginny ne tomberait pas entre les pattes de Pepi. C'était encore moi qui aurais le dernier mot. La route était droite, bordée des deux côtés par des bosquets de mangliers.

« Adieu, Ginny, pensai-je. C'était la seule solution. » Je la vis une dernière fois avec ses cheveux cuivrés, ses grands yeux graves, sa belle bouche, et braquai brusquement à droite.

La voiture quitta la route et fonça en avant. Je ne regardais pas où nous allions. J'avais les yeux fixés sur le rétroviseur. Je regardais la figure de Délia.

« Vas-y donc, tire ! pensai-je. J'y resterai, mais toi aussi. Tu ne mettras pas tes sales pattes sur Ginny. »

Je voyais son visage horrifié. Je l'entendais hurler de terreur. Elle lâcha son revolver et leva les bras pour se protéger le visage.

Puis la voiture buta dans un arbre, rebondit, repartit comme un bolide à travers les taillis et alla s'écraser contre un arbre. Je m'accrochai désespérément au volant. Délia avait disparu. Je sentis que la voiture culbutait.

« C'est fini », pensai-je, et je n'avais pas peur. Je pensais à Ginny, tandis que la voiture se retournait. Je pensais encore à elle quand quelque chose s'écroula sur ma tête.

CINQUIÈME PARTIE

RIDEAU

CHAPITRE PREMIER

— Hé ! Secoue-toi un peu. (Quelqu'un qui me criait dans l'oreille, m'attrapa par le devant de mon veston et me redressa.) Réveille-toi, salaud !

J'ouvris péniblement les yeux et vis sous mon nez la grosse face au menton bleu de Benno. Instinctivement, j'essayai de le frapper, mais mon bras n'obéit pas.

Il grommela et me gifla d'un revers de main. Je tombai en arrière sur le lit, à demi inconscient.

J'entendis confusément une voix grasse qui disait :

— Ne tape pas dessus comme ça, imbécile ! Je veux qu'il parle !

— Il parlera ! dit Benno d'un ton menaçant.

Et il me redressa une seconde fois.

— Hé ! toi ! Fais gaffe ou je te fais sauter les oreilles !

Je rouvris les yeux et regardai autour de moi. J'étais étendu sur mon lit, pieds et poings liés, dans mon appartement de Franklin Boulevard. Benno était assis à côté de moi, et Ricca était debout au pied du lit. Je restai un long moment totalement abruti, puis je me souvins de Ginny. Était-elle toujours dans l'appartement ? Est-ce que je n'avais pas rêvé quand je l'y avais vue ? Je la revoyais ouvrir la porte et regarder derrière moi d'un air terrorisé.

— Qu'est-ce que vous avez fait d'elle ?

Ricca sourit.

— Elle est dans la pièce à côté. Tu n'as pas été malin. J'avais autant envie de la retrouver que de te retrouver, et tu m'as conduit ici en droite ligne.

J'essayai sans résultat de desserrer la corde qui m'attachait les mains.

— Amène-la ici, dit Ricca à Benno. Il est temps de s'y mettre.

Benno me tapota la figure d'une main qui sentait l'eau de lavande.

— On va s'amuser, nous deux, tu vas voir, dit-il.

Et il passa dans l'autre pièce. Ricca continuait à sourire et à me souffler au visage. Ses yeux de serpent luisaient méchamment.

Benno revint, traînant Ginny derrière lui. Elle était bâillonnée et

avait les mains attachées dans le dos. Sa jupe était déchirée, et un des bas avait craqué au genou. Elle avait dû en voir de dures. Elle me jeta un regard horrifié.

— Ginny, m'écriai-je en me débattant pour me redresser. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Ce n'est qu'un petit début, dit Ricca, mais on va se mettre au boulot, à moins que tu ne sois décidé à parler.

— Relâchez-la et je parlerai, dis-je. (La voir entre les pattes de cette ordure de Benno me rendait fou.) Mais laissez-la partir ! Elle n'est pas dans le cou. Relâchez-la.

Ricca carra lentement son corps massif dans un fauteuil.

— Je t'ai donné ta chance le jour où je t'ai fait ma première proposition, dit-il. Maintenant ça ne dépend plus de moi. Petelli te réclame. Tout ce que je veux, c'est l'argent. Après ça, je te cède à Petelli. (Il tirailla sa grosse lèvre inférieure.) Malheureusement, il la réclame elle aussi.

— Tant pis pour toi. Si tu ne la relâches pas, l'argent restera où il est, et tu ne mettras jamais la main dessus.

— C'est toi qui le dis. Moi, j'ai idée que tu parleras.

— C'est mon dernier mot ! Relâche-la ou tu n'auras jamais le fric !

Ricca haussa les épaules.

— Ce n'est pas moi que ça regarde. Elle en sait trop long. Benno va te descendre. Il faudra bien qu'elle y passe aussi.

Je sentis mon sang se glacer. Il suffisait de le regarder pour comprendre qu'il ne bluffait pas.

Elle te donnera sa parole de ne pas parler, dis-je. Je me fous pas mal de ce qui peut m'arriver, mais laissez-la partir !

— Ce n'est pas à toi de poser des conditions, dit Ricca. Demande-toi simplement ce que tu préfères : qu'elle reçoive une balle dans la tête ou que Benno la travaille jusqu'à ce que tu te décides à parler. Tu verras comment il travaille Benno. Autant lui épargner ça. Qu'est-ce que tu décides : une balle et c'est fini ou Benno ?

Benno posa sa main sur la poitrine de Ginny et déchira sa robe jusqu'à la taille.

J'étais coincé, je le savais. Pour Ginny, mieux valait mourir que d'être torturée par Benno.

— Bon, dis-je sans le regarder. Empêche-le de la toucher... Je parlerai.

Ricca se frotta les mains.

— Je savais que tu y viendrais. Où est l'argent ?

— Au Safe Deposit de Miami.

Je me rendis compte, à l'éclair de stupeur qui passa sur sa figure qu'il ne s'attendait pas à ça.

— Je vois. Très malin de ta part.

Et brusquement, je pensai au 22 que j'avais laissé dans la valise, et une bouffée d'espoir m'envahit. Avec ce revolver, je pouvais me débarrasser de Ricca et déjouer Benno.

— Tu vas leur écrire une lettre... commença-t-il.

Mais je secouai la tête et il s'interrompit.

— Tu me prends pour une cloche ? Il n'y a que moi qui puisse sortir l'argent. J'avais laissé des ordres : il n'y a que moi qui puisse entrer dans la chambre forte.

Ricca baissa le nez, réfléchit, puis il fit un signe à Benno.

— Emmène-la, dit-il. Pourquoi est-ce que Pepi n'arrive pas ?

— Il ne sait pas qu'on est ici, dit Benno. Combien de fois est-ce qu'il faudra vous le répéter ?

— Tâche de le trouver. On a besoin de lui.

— Comptez pas sur lui. Le diable sait où il est. Vous n'êtes pas fichu de faire ça tout seul ?

— Emmène-la.

Benno poussa Ginny devant lui. Arrivé à la porte, il lui mit son genou dans le dos et l'envoya dinguer. Je l'entendis tomber.

— Si je te mets jamais la main dessus... dis-je en me débattant pour libérer mes poignets.

Ricca sourit.

— C'est ta faute, aussi ! Comment veux-tu qu'une brute comme Benno se conduise avec une fille ? dit-il. Toi et moi, on va aller chercher l'argent, poursuivit-il. Après ça, je te refilerai à Benno, mais je te promets de veiller à ce qu'il fasse vite. Je te dois bien ça ! Tu m'as débarrassé de Délia. Maintenant, c'est moi qui reprends le Casino.

Je le regardai dans les yeux.

— Et quand nous arriverons à la banque, ne fais pas l'imbécile, poursuivit-il. L'argent appartient au Casino et je peux le prouver. Hame me soutiendra. Tu ne peux rien faire.

— Je suis coincé, je sais, dis-je, en pensant au 22 rangé dans la valise.

Ricca passa dans la pièce à côté et je l'entendis parler à Benno. Pendant ce temps je luttai désespérément pour libérer mes mains. Autant essayer de démolir un gratte-ciel à coups de pied.

— Si je ne suis pas de retour dans une heure, Benno embarquera la fille, dit Ricca en rentrant dans la pièce. Je n'ai pas besoin de te faire

un dessin, tu sais ce qu'il en fera. Alors, compris ? Pas de blagues !

Il coupa les liens de mes chevilles.

— Lève-toi et tourne-toi.

Benno arriva, un automatique à la main, et me surveilla pendant que Ricca me détachait les mains.

— Ça va, dit Ricca en sortant un revolver de sa poche. Allons-y.

Je marchai devant. Nous descendîmes les quatre étages. Une Packard bleue stationnait devant la porte.

— Prends le volant, Johnny. Je vais m'asseoir derrière. Et ne traîne pas en route. Je ne crois pas que Benno soit capable de se retenir longtemps. Elle est ravissante, hein ?

Ma peur qu'on la touche se changea en rage froide. Je ne répondis rien et je conduisis à toute allure jusqu'à Roosevelt Boulevard. Là le trafic était intense et il me fallut quelques minutes pour ranger la voiture devant la banque.

Un gardien s'approcha.

— J'ai déposé une valise ici, ce matin. Je viens la reprendre.

— Vous connaissez le chemin, monsieur ? M. Evesham va s'occuper de vous.

Je dis que je connaissais le chemin et je montai l'escalier, suivi de Ricca.

M. Evesham, toujours princier, parut étonné de me voir, mais il cacha poliment sa surprise, se leva et s'inclina.

— Mon associé est arrivé plus tôt que je ne croyais, dis-je en désignant Ricca. J'aurai besoin de la valise pour un ou deux jours.

— Certainement, monsieur. Dois-je vous accompagner ?

— Inutile. Je connais le chemin.

— Je vais préparer un reçu que vous voudrez bien signer quand vous redescendrez.

— Merci, dis-je.

Dans l'ascenseur qui nous menait au quatrième étage, Ricca souriait d'aise.

— C'est rudement bien organisé, dit-il. Ça me donne des idées pour le Casino.

Je ne répondis pas. Dans le couloir du quatrième, le gardien sortit de sa loge.

Il m'examina attentivement, puis s'éloigna, revint deux minutes plus tard et me tendit la clef.

— Troisième porte à droite, monsieur.

J'allai à la chambre 46.

— Sans ta collaboration, je n'aurais jamais eu cet argent, dit Ricca. Toutes mes félicitations, jeune homme.

J'ouvris la porte.

— Dis donc, mais c'est luxueux, dit Ricca en jetant un coup d'œil à l'intérieur sans faire mine d'entrer. Je crois que je vais t'attendre ici. Apporte-moi l'argent.

Mais il fallait qu'il entre.

— Je ne peux ouvrir le coffre qu'une fois la porte fermée, dis-je en entrant. Attends dehors, si tu veux.

Il jeta un coup d'œil sur le corridor désert et sortit son revolver.

— Dans ce cas, j'entre avec toi. Je ne tiens pas à te perdre de vue. Mais tâche de ne pas broncher.

Je n'éprouvais aucun scrupule à le tuer. La vie de Ginny et la mienne valaient beaucoup plus, à mes yeux, que la sienne. Je savais que le bruit d'un 22 ne traverserait pas les murs de la chambre forte.

Je commençai à former le chiffre. J'étais calme et mes mains ne tremblaient pas. L'idée que Ginny était seule avec Benno ne me quittait pas. Je savais que je ne pouvais pas me permettre de louper mon coup. La porte du coffre s'ouvrit.

— Tu ferais aussi bien de reculer, dis-je. Il y a un dispositif qui prend automatiquement des photos quand le coffre est ouvert.

— Je vois qu'ils ont pensé à tout, dit Ricca. (Je compris au son de sa voix qu'il était sans méfiance.) L'argent est là ?

— Évidemment. Qu'est-ce que tu crois ?

Je sortis la valise et la posai sur la table. Ricca me faisait face. Je tirai les verrous et ouvris la valise. Le couvercle lui en cachait l'intérieur. Comme il s'avançait, je lançai une liasse de billets sur la table. Il s'arrêta pour les examiner, un sourire humide aux lèvres. Ça me donna le temps d'attraper le 22 que je braquai sur son ventre à travers le couvercle. Un petit revolver comme le 22 n'est pas bien redoutable, mais un pruneau dans les tripes suffirait largement à immobiliser Ricca. Je le laissai avancer encore un peu, puis en le regardant bien en face, j'appuyai sur la gâchette.

Le coup partit avec un bruit de bois sec qu'on casse. Ricca recula en grimaçant de douleur, les mains crispées sur son gros ventre. Puis il se plia en avant comme s'il avait eu une charnière dans le dos. Son revolver lui échappa, et Ricca s'affala sur la table, la tête sur le couvercle relevé de la valise. Je le repoussai violemment et il tomba par terre.

J'étais déjà angoissé, mais en le voyant se tortiller par terre, les mains crispées sur son ventre saignant, je me mis à trembler.

Je ramassai son revolver, et je me penchai sur lui. Nous nous

regardâmes. Ses yeux devenaient vitreux, mais je compris qu'il y voyait encore. Je le frappai durement en plein front. La lourde crosse de son revolver déchira la peau et fit un petit trou dans l'os.

Il cessa de se tortiller et se raidit. Je me penchai sur lui, me convainquis qu'il avait eu son compte, puis je me redressai.

J'essayai mon front couvert de sueur, laissai tomber son revolver à côté de lui, fourrai le 22 dans ma poche-revolver, et fermai la valise. Le corridor était toujours désert. J'empochai la clef de la chambre forte et me dirigeai vers la loge du gardien.

— J'emporte la valise, dis-je. Mon associé étudie quelques documents. Il en aura pour un moment. Ne le dérangez pas.

— Entendu, monsieur.

— Je lui ai laissé la clef. Il vous la remettra en s'en allant. A quelle heure fermez-vous ?

— Six heures trente, monsieur.

Je regardai ma montre. Il était quatre heures moins le quart. J'avais trois heures devant moi.

— Il aura fini.

Je descendis par l'ascenseur. M. Evesham m'attendait en bas.

— Mon associé est resté là-haut à travailler. J'ai prévenu le gardien.

— Parfait, monsieur.

— J'emporte la valise. Voulez-vous que je vous signe un papier ?

Il me fit signer deux formulaires.

— Je repasserai dans un ou deux jours.

— Vous serez le bienvenu, monsieur, répondit-il avec un salut.

Comme je descendais l'escalier, le gardien ouvrit la portière de la voiture de Ricca. Je lançai la valise dans le fond, m'installai au volant et repartis à toute allure pour Franklin Boulevard.

CHAPITRE II

Je rangeai la voiture devant l'entrée de service du 3945, dans une petite rue parallèle à Franklin Boulevard.

J'enfermai la valise dans le coffre à bagages, puis je poussai la grille et me trouvai dans un jardin à l'abandon, plein d'arbres, de buissons et de parterres de fleurs montées en graines. J'avançai d'arbre en arbre jusqu'à ce que la maison soit en vue.

Contre le mur, naviguant entre deux cloisons d'acier, il y avait un monte-charge dont se servaient les fournisseurs. J'avais l'intention de l'utiliser pour me hisser jusque chez moi et prendre Benno par surprise.

Il y avait des chances pour qu'il soit encore avec Ginny dans la pièce du devant. S'il y était, et si j'arrivais à pénétrer dans l'appartement sans qu'il s'en aperçoive, j'étais certain de l'avoir. Dans cette maison, un coup de revolver aurait déclenché une arrivée massive de la police et je voulais éviter ça.

Comme j'examinai les fenêtres, un gros chat blanc sortit d'un buisson et vint se frotter à mes jambes. C'était le chat de la concierge. Il avait pris l'habitude de monter chez moi quand j'y étais avec Ginny, parce qu'elle lui donnait à manger. J'avais autre chose en tête à ce moment-là et je le repoussai du pied. Mais il ne comprit pas l'allusion et me suivit jusqu'au monte-charge, à travers les buissons.

En forçant beaucoup, j'arrivai à m'asseoir dans la caisse du monte-charge. C'était un peu juste et je me demandai si la corde serait assez solide pour supporter mon poids. Le chat me sauta sur les genoux et frotta son museau au mien. J'allai le renvoyer quand il me vint une idée. Il pourrait me servir à créer une diversion, et je décidai de le prendre avec moi.

J'empoignai la corde et commençai à me hisser. La caisse se mit à monter en gémissant. Malgré le système de poulies, j'avais un poids énorme sur les bras, et j'avançais lentement. Arrivé au troisième étage, j'étais à bout de souffle et je dus m'arrêter pour reprendre haleine. Le chat continuait à me donner de petits coups de tête dans la figure. Le fait que nous soyons suspendus entre ciel et terre n'avait pas l'air de l'inquiéter. Je me remis à tirer sur la corde. Centimètre par centimètre, la caisse continua son ascension jusqu'à la trappe qui

donnait sur ma cuisine. Je serrai le frein et lâchai la corde avec un soupir de soulagement.

Je restai un moment, les jambes pendantes, à me masser les bras. Dès que mon cœur eut cessé de bondir dans ma poitrine comme un poisson sur l'herbe, je poussai doucement la trappe qui s'ouvrit. La cuisine était déserte. Le chat sauta d'un bond dans la pièce et alla se frotter contre un des pieds de la table en me regardant d'un œil plein d'espoir.

J'ôtai mes souliers et me glissai sans bruit sur le plancher. Je rampai jusqu'à la porte et l'entrebâillai. Silence. Puis j'entendis Benno chanter. Sa voix venait de la pièce du devant.

Je refermai la porte, attrapai le chat, le mis sous mon bras et allai prendre quelques soucoupes dans l'armoire à vaisselle. Je les lançai en l'air. Elles retombèrent avec un bruit qui aurait réveillé un mort. Puis, sans lâcher le chat, je m'aplatis contre le mur près de la porte et j'attendis. Rien ne bougea. Je n'entendais que ma propre respiration et le ronronnement léger du chat. Au bout de quelques minutes, je commençai à me demander si Benno viendrait. Puis brusquement, je remarquai que le bouton de la porte bougeait. Je me baissai, posai doucement le chat à terre et lui donnai une petite tape pour l'éloigner. Puis je me redressai, tous les muscles tendus.

La porte s'ouvrait centimètre par centimètre. Le chat immobile la regardait bouger. Soudain il se mit à grogner et sa queue se hérissa.

La porte vola grande ouverte.

— Nom de. Dieu ! un chat ! grommela Benno.

Je retins ma respiration, priant le ciel de le faire entrer. Mais il n'entra pas. Il resta planté dans l'entrée. Je l'entendais respirer. Le chat recula.

— D'où est-ce que tu sors, toi ? dit Benno. Viens, viens ici.

Mais le chat n'avait pas l'air disposé à sympathiser. Il se mit à insulter Benno en crachant et sans cesser de reculer.

Benno fit quelques pas en avant. Il tenait un revolver dans la main droite. Il entra lentement en faisant claquer ses doigts pour appeler le chat.

— Viens, minet, viens.

Il était à moins de cinquante centimètres de moi quand une espèce d'instinct l'avertit du danger. Il fit volte-face et je le frappai. Ce fut tellement soudain que je visai mal : mon poing l'atteignit au sommet de l'épaule au lieu d'atterrir sur sa mâchoire. Il vola en arrière, buta contre le mur et fit un effort frénétique pour retrouver l'équilibre tout en me visant avec son revolver.

Je bondis sur lui et abattis ma main droite sur la sienne. Je lui

écrasai les doigts sur la crosse de son revolver tout en l'aplatissant contre le mur.

Sa grosse face vicieuse était à quelques centimètres de la mienne. Il essaya de me prendre à la gorge, mais je lui collai sur la tempe un swing qui l'étourdit.

Je lui arrachai son revolver et le jetai à terre, puis je nouai mes mains autour de son cou gras, les pouces sur la trachée. Peu à peu il tourna au violet et les yeux commencèrent à lui sortir de la tête. Je le maintins collé au mur et j'achevai de l'étrangler.

Quand je le lâchai, ses yeux étaient blancs et il s'affaissa sur le plancher. Je me penchai sur lui, les mains douloureuses et le cœur battant à tout rompre. Je lui touchai l'œil : aucun réflexe. Je lui tâtai le pouls : rien.

Je me redressai, me dégourdis les doigts et allumai une cigarette d'une main tremblante. « Reisner, Délia, Ricca et maintenant Benno, pensai-je sans l'ombre de pitié ; si je ne les avais pas tués, ils m'auraient tué. »

Le chat s'approcha et vint flairer délicatement la figure de Benno. Puis il lui tapota le nez avec sa patte.

Je tirai deux ou trois bouffées de ma cigarette, puis je la jetai et l'écrasai sous mon talon. Le temps passait ; J'avais encore beaucoup à faire.

Je remis mes souliers, empochai le revolver de Benno et passai au salon. Ginny gisait dans un fauteuil. Elle avait les mains attachées dans le dos et elle était toujours bâillonnée. Sa tête pendait sur sa poitrine, elle avait l'air évanouie.

Je courus à elle, lui déliai les poignets et lui ôtai doucement son bâillon.

— Ginny, ma chérie !

Elle gémit faiblement.

— Ginny, c'est moi. Viens, ma chérie, il faut que nous partions.

Elle renversa la tête en arrière et entrouvrit les yeux. Elle finit par me reconnaître et me passa la main sur la figure.

— Où étais-tu, Johnny ? dit-elle d'une voix rauque. J'ai attendu, attendu, et puis je suis venue ici. J'espérais que tu reviendrais. Ça a été si long.

— Je t'expliquerai plus tard. Viens, mon petit, il faut qu'on s'en aille d'ici. Il faut qu'on quitte la ville. J'ai une voiture devant la porte.

— Où allons-nous ?

Elle se redressa et passa ses mains sur sa robe déchirée.

— On décidera ça en route. Il faut nous dépêcher.

Elle frissonna.

— Où est cet horrible petit homme ? Qui est-ce ?

Je la mis debout. Ses genoux fléchirent et elle serait tombée si je ne l'avais pas retenue.

— Ne t'en fais pas pour lui. Je m'en suis occupé. Allons-nous-en d'ici.

Non ! (Elle essaya de me repousser, mais je ne la lâchai pas.) Je ne partirai pas avec toi tant que tu ne m'auras pas expliqué ce qui vient de se passer. Pourquoi devons-nous partir ? Appelle la police, Johnny. Fais la venir ici. Pourquoi fuirions-nous ?

— Tu ne comprends pas, Ginny, dis-je en essayant de maîtriser mon impatience. (Chaque seconde qui passait compromettait nos chances de fuite.) Nous ne pouvons pas avertir la police. Le capitaine de police est complice. Il faut que nous partions !

Elle me regarda soudain d'un air effrayé.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire d'argent ? demanda-t-elle. Quel argent, Johnny ?

Je me rendis compte que ce serait imprudent de lui dire d'où venait l'argent. Plus tard, peut-être, mais certainement pas maintenant. Elle risquait de ne pas comprendre qu'il me revenait de droit : peut-être croirait-elle que je l'avais volé.

— Il m'a pris pour quelqu'un d'autre, dis-je. Allons, Ginny, viens. Je t'expliquerai tout dans la voiture.

— Il me demandait sans arrêt où était l'argent, dit Ginny avec fureur. Il disait que tu l'avais volé au Casino.

— Il mentait. Allons, ma chérie, partons. Il peut revenir d'un moment à l'autre. Il est dangereux. Il faut partir.

— Johnny, est-ce que tu l'as volé ?

— Bien sûr que non.

— Parole d'honneur ?

— Oui, parole d'honneur. C'est une erreur. Viens Ginny.

— Il va falloir que tu m'aides. Je ne peux pas marcher.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Tu n'auras pas à marcher. Je vais te porter, dis-je en la soulevant dans mes bras.

Elle me prit par le cou.

— J'ai eu tellement peur, Johnny. Tu m'as tellement manqué.

— Tout ira bien, maintenant, dis-je. Dans huit jours, tu auras tout oublié.

J'ouvris la porte d'entrée et tombai nez à nez avec le capitaine Hame. Il tenait un revolver à la main et il me fit rebrousser chemin

jusqu'au salon.

CHAPITRE III

J'installai Ginny dans un fauteuil et levai les mains. Hame entra dans la pièce et referma la porte avec son pied.

— Cette fois, j'ai l'impression que je vous tiens, dit-il, en me braquant son revolver sur la poitrine. Avant de mourir, Ricca a eu le temps de me dire que c'était vous qui l'aviez tué. Vous devenez plus dangereux qu'un chien enragé, Farrar.

Ginny eut un hoquet d'horreur.

— Allons, écoutez... dis-je, mais Hame me coupa la parole.

— J'ai la preuve que vous avez tué Reisner et la femme Wertham. Maintenant c'est le tour de Ricca, dit-il. Ça en fait un peu trop, mettez-vous contre ce mur.

Je savais ce qu'il allait faire. Ça se voyait dans ses yeux. Il ne pouvait pas se permettre de me faire juger régulièrement. J'en savais trop long sur lui. Le plus simple était de me coller une balle dans la peau pour résistance à la police.

Je tournai les yeux vers Ginny. Elle était blanche comme une morte et me regardait d'un air horrifié.

Hame suivit mon regard.

— Vous aussi, dit-il à Ginny. Vous êtes tous les deux dans le bain. Mettez-vous contre le mur, à côté de lui !

Elle allait y passer, elle aussi. Il ne pouvait pas laisser un témoin derrière lui.

— Attendez, Hame ! dis-je. Nous pourrions peut-être nous entendre.

— J'ai dit contre le mur ! grogna-t-il. Pas question de traiter avec vous. Je n'ai pas besoin de ça.

— Vous n'en avez pas besoin, mais vous le ferez quand même, dis-je, à toute vitesse, sachant qu'il pouvait tirer d'une seconde à l'autre. J'ai la moitié de la réserve du Casino : deux cent cinquante mille dollars !

Cela produisit l'effet attendu. Il tiqua.

— Inutile d'essayer de bluffer, Farrar, dit-il d'une voix grinçante. Ce n'est pas ce que vous pourrez dire qui vous sortira d'affaire.

Mais son ton manquait de conviction.

— Relâchez-nous tous les deux et je partage avec vous. Cent vingt-cinq mille dollars en argent liquide !

— Où est l'argent ?

— Dans un endroit où vous ne le trouverez que si je le veux bien, dis-je. C'est du liquide, Hame, de l'argent non identifiable. Tout ce que je demande en échange, c'est trois heures de répit. D'accord ?

— Je ne traiterai pas avec un type comme vous tant que je n'aurai pas vu l'argent.

— Parfait, mais donnez-moi votre parole que vous nous lâcherez dès que vous l'aurez touché et que vous nous laisserez trois heures.

Il eut un petit ricanement.

— Je prends tout, Farrar. Ce n'est pas à vous de poser des conditions. Je prendrai tout et vous aurez une heure pour filer.

— Non ! Je vous donne deux cents sacs, pas plus. J'ai droit à quelque chose, moi aussi. Je ne vais pas m'en aller sans un sou. Et je veux trois heures.

— Je prends tout ou je vous colle à chacun une balle dans la peau et je me débrouille ensuite pour trouver le fric. (Il souriait.) Choisissez. Vous n'avez pas à poser de conditions et vous le savez.

J'avais essayé de traiter avec lui. J'étais prêt en toute sincérité, à céder la moitié du fric contre la liberté de Ginny et la mienne, mais je n'allais pas le laisser prendre tout. Cet argent m'avait coûté trop cher pour que je m'en laisse dépouiller totalement. Il n'y avait qu'un moyen d'en sortir : tuer Hame.

— Laissez-moi cinq sacs, dis-je, en feignant l'affolement. Il faut que j'aie de quoi partir.

— On verra, dit-il, toujours souriant. Où est l'argent ?

Je me rendis compte qu'il m'abattrait à la seconde même où il aurait l'argent. Une fois de plus j'étais contraint au meurtre.

— Vous croyez que je serai assez bête pour vous le dire ? Une fois que vous le saurez, qu'est-ce qui vous empêchera de me descendre ?

Il s'efforça de prendre un air digne.

— Je vous ai donné ma parole.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

Il sourit.

— Bon. Qu'est-ce que vous proposez ?

— Qu'elle aille chercher le fric et le rapporte ici.

— Et si elle ne revient pas ?

— Elle reviendra. Elle m'aime. Elle ne tient pas à ce que je sois descendu.

Pendant toute la discussion, Ginny ne m'avait pas quitté des yeux,

mais quand je m'adressai à elle, elle détourna la tête.

— Vas-y, lui dis-je. Va chercher l'argent et fais vite. (Je lui tendis les clefs de la voiture.) La voiture est derrière la maison. Tu en as pour cinq minutes.

Elle se rencogna dans son fauteuil, et me lança un regard qui me glaça.

— Ginny ! Je t'en prie, fais ce que je te dis. C'est ta seule chance d'en sortir. Va chercher cet argent et tout s'arrangera.

J'espérais qu'elle comprendrait que je lui donnais une chance de se sauver.

— Non, dit-elle. Je ne veux rien avoir à faire dans cette histoire. Cet argent, tu l'as volé, n'est-ce pas ?

— Il me revenait de droit, Ginny, dis-je avec désespoir. Je ne peux pas t'expliquer maintenant.

— Bien sûr qu'il l'a volé, coupa Hame. C'est l'argent du Casino.

— Oh ! Johnny, comment as-tu pu faire ça ? dit-elle en se tordant les mains. Comment as-tu pu m'entraîner dans une histoire pareille ? Tu n'as fait que mentir depuis le début. Quand j'ai vu que tu n'arrivais pas à Miami, j'ai téléphoné à la Société d'assurances dont tu m'avais parlé et ils m'ont répondu que tu n'avais jamais travaillé chez eux. Depuis notre première rencontre, tu n'as fait que mentir. (Elle frappa du poing sur le bras de son fauteuil.) Je ne me laisserai pas entraîner dans cette histoire ! Et ne me parle pas d'amour !

J'étais en eau.

— Il faut que tu ailles chercher cet argent ! Tu ne comprends pas que ce type va nous tuer tous les deux si tu n'y vas pas ? Prends cette clef et va-t'en !

— Oh ! mais non ! dit Hame. Pas si elle le prend comme ça. Elle ne bougera pas d'ici. Reprenons tout depuis le début.

Par la porte entrouverte de la cuisine, je vis entrer le chat.

— Alors, laissez-moi y aller, dis-je, prêt à bondir. Elle est tout pour moi. Je reviendrai, vous pouvez avoir confiance.

— Aucune femme au monde ne vaut deux cent cinquante mille dollars. Nous irons tous ensemble.

Le chat frôla la jambe de son pantalon. Il ne l'avait pas vu entrer, et en sentant quelque chose contre sa jambe, il sursauta et baissa les yeux avec un juron.

C'était ce que j'attendais. Je me ruai sur lui, jetai ma main droite sur son bras armé et le saisis à la gorge de la main gauche. Le revolver partit avec un bruit qui fit trembler les vitres. Hame chancela et s'écroula sous moi. Je m'accrochai à son poignet et écrasai sa main armée sur le plancher. Le revolver partit une seconde fois, mais lui

échappa.

Nous luttâmes un moment comme des bêtes. Il était fort comme un Turc et connaissait des coups vaches. Nous roulions à travers la pièce, renversant les meubles et nous bourrant de coups de poing, de coups de genou et de coups de tête. J'avais l'impression de lutter contre une machine.

Il finit par me prendre à la gorge et à serrer. Il avait une poigne de gorille et je suffoquai. Je lui assenai sur l'arête du nez un coup qui le lui brisa et sa tête alla buter contre le plancher. Il en resta étourdi et son étreinte se relâcha. Je détachais ses doigts de ma gorge et m'écartai à quatre pattes. J'étais à peine debout qu'il était sur ses pieds, lui aussi. Il grimaçait et son nez cassé pissait le sang.

A distance je pouvais l'avoir, mais si je retombais dans ses tenailles d'acier je risquais d'y passer. Il ne fallait pas qu'il m'accroche.

Il avait dû oublier que j'étais boxeur, sans quoi il n'aurait jamais fait ça. Il fonça sur moi, les bras en avant pour me ceinturer et me plaquer au sol. Mais je ne voulais pas me laisser reprendre à ce truc-là. Je fis un pas de côté et lui lançai ma droite en pleine face. Ça lui fit mal, mais ça ne l'arrêta pas : c'était un dur. Il lui faudrait plus d'un coup dans la figure pour aller au tapis.

Il fonça de nouveau et cette fois, je chargeai, moi aussi. Nous nous heurtâmes comme deux taureaux. Il empoigna ma veste. Je regardai en souriant sa figure sanglante et convulsée de haine et je sortis mon crochet du gauche : celui qui avait cassé la mâchoire à Mac Cready, celui qui avait étendu Waller, et réglé son compte au Kid de Miami. Hame le prit sur le côté de la mâchoire, et la secousse me remonta jusqu'à l'épaule. Ça n'avait pas d'importance. Hame était knock-out bien avant d'avoir atteint le plancher.

Pantelant, hors d'haleine, je cherchai Ginny des yeux, mais elle n'était plus dans la pièce.

— Ginny !

Je fonçai dans le vestibule. La porte d'entrée était ouverte. Je retournai au salon et courus à la fenêtre. Je la vis descendre en courant la longue allée qui menait à la grille. Elle courait en titubant, la figure dans les mains.

Je me penchai à la fenêtre.

— Ginny ! Attends-moi !

Elle ne se retourna pas, bien qu'elle ait dû m'entendre. Elle continua à courir et je vis deux voitures de police s'arrêter devant la grille. Deux flics jaillirent de la première voiture et s'engagèrent dans l'allée. Ginny courait droit devant elle et elle s'écroula en arrivant sur eux. L'un des flics la reçut et l'étendit par terre. La seconde voiture

cracha deux autres flics qui remontèrent l'allée à toute allure.

Ils levèrent la tête et ils m'aperçurent. Je regardais Ginny. J'avais la gorge serrée et je me sentais vidé. J'avais le pressentiment que je voyais Ginny pour la dernière fois. Puis je quittai la fenêtre et je courus à la cuisine.

Benno était déjà raide et sa grosse figure cruelle avait encore quelque chose de menaçant. Je l'enjambai, me tassai dans la caisse du monte-charge, et lâchai le frein.

Quelques secondes plus tard, je courais vers l'entrée de service. Personne ne me tira dessus. Je poussai la grille et sautai dans la Packard. Je filai à toute allure dans la ruelle qui menait au boulevard quand j'entendis siffler les flics. En tout cas, j'avais une voiture dans les mains, et une voiture rapide, qui plus est.

Où aller ? L'alarme serait donnée dans quelques minutes et toute la police serait à mes trousses.

Où me cacher ? Je pensais à la grosse Zoé Elsner qui tenait le Liberty Inn dans Bay Street. Si j'arrivais là-bas, il y aurait moyen d'acheter Zoé.

Je fonçai vers Bay Street.

A mi-hauteur de l'avenue Lincoln, je vis, à cent mètres devant moi, un flic perché sur le bord du trottoir qui me regardait venir. Il me fit signe de stopper. J'appuyai sur l'accélérateur et la Packard fonça. Le flic se précipita au milieu de la chaussée. Il tenait un revolver d'une main et son bâton de l'autre. Sur le trottoir, les promeneurs s'arrêtèrent pour regarder. Le flic ne manquait pas de courage, mais à la dernière seconde il sauta tout de même de côté. Il brandit son bâton et instinctivement je rentrai la tête dans les épaules. Le bâton fit un trou dans le pare-brise. J'entendis tirer derrière moi et je sentis les coups sourds des balles qui trouaient l'arrière de la carrosserie. Je tournai à gauche, débouchai sur l'immense boulevard qui longe la mer et arrivai aux grilles du Casino.

Je savais que je n'irais pas loin avec un pare-brise troué. Déjà les gens s'arrêtaient, sur les trottoirs, pour regarder ma voiture. Je fonçai vers le grand parc souterrain. Là, je me garai au bout de la dernière rangée de voitures. Je sortis de la voiture et m'apprêtais à ouvrir le coffre quand je vis arriver un gardien en veste blanche. Il regardait mon pare-brise.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il.

— Rentré dans un oiseau, dis-je en sortant la valise du coffre. Je reviens...

Il regardait les traces de balles sur la carrosserie d'un œil cupide. Je lui envoyai mon poing dans la mâchoire.

En tombant, il donna de la tête dans le pare-chocs. Je regardai autour de moi. A l'autre bout du parc, trois gardiens en vestes blanches conversaient autour d'une voiture. Ils ne regardaient pas de mon côté. Je remontai rapidement la rampe. La valise pesait cent kilos. Je ne pourrais pas marcher longtemps avec ce poids au bout du bras. Mais il n'était pas question de l'abandonner. Avec cet argent je pouvais encore sauver ma peau, en payant. Sans lui j'étais fichu.

Arrivé en haut de la rampe, je repérai deux voitures de police qui remontaient le boulevard. Sur le trottoir d'en face, il y avait un flic, et à cinquante mètres, un autre.

Il fallait que je trouve une planque, et vite encore. Je n'avais plus aucune chance d'atteindre le Liberty Inn.

Juste en face, à dix mètres du flic, se trouvait l'entrée du Lincoln Hôtel, un gratte-ciel de quarante étages qui dominait le boulevard. Un signal passa au vert et je traversai le boulevard avec une meute d'estivants. Je me collai bien au centre du paquet entre un gros homme en peignoir de bain, et une blonde en short, qui me regarda avec curiosité. Le gros de la foule allait vers l'hôtel. Je suivis le mouvement. En m'engageant dans la porte-tambour, je regardai derrière moi : c'était une erreur. Je croisai le regard du flic qui stationnait sur le trottoir. Il sursauta, fronça les sourcils et vint vers moi. Je traversai le hall sur les talons de la blonde en short. Elle entra dans l'ascenseur avec deux baigneurs bronzés. Je les suivis.

Le liftier me regarda d'un œil inquisiteur.

— Dixième, dis-je d'un ton sec, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche.

Le flic passa la porte-tambour comme une fusée et fonça sur l'ascenseur, mais les portes se fermèrent sur nous. J'étais seul dans l'ascenseur à l'avoir remarqué. Ça sentait le roussi. Dans quelques minutes l'hôtel allait grouiller de flics. La cabine stoppa au cinquième et les deux baigneurs descendirent. Personne ne monta. Je me trouvai seul avec le liftier et la blonde.

— Vingt-deuxième, s'il vous plaît, dit la fille en passant son pouce dans l'échancrure de son bain de soleil.

Le liftier la détailla d'un œil gourmand.

— Oui, mademoiselle, dit-il. (En refermant les portes il me regarda.) Quel est le numéro de votre chambre, monsieur ?

— Je vais voir un ami.

— Je regrette, c'est contraire au règlement. Il faut demander la personne au bureau avant de monter.

— C'est un peu tard, vous ne croyez pas ?

La blonde me regardait avec insistance. Elle passa ses deux pouces

dans l'élastique de son short, tira dessus et le fit claquer sur sa peau. Elle avait l'air de connaître un tas de petits trucs amusants.

— Je vais être obligé de vous redescendre, monsieur, dit le liftier, plus intéressé par le short que par moi.

— Comme vous voudrez, dis-je en haussant les épaules.

Au vingt-deuxième étage, la blonde descendit et s'engagea dans un long corridor. Le liftier la regardait s'en aller, cloué sur place, fasciné par son derrière sautillant.

Je lui tapai sur l'épaule. Il tourna la tête et donna de la mâchoire dans mon poing. Je cognai si dur que c'est tout juste si la tête lui resta sur les épaules. Il tomba à quatre pattes, puis s'écroula tout de son long. J'empoignais ma valise, sortis de l'ascenseur, refermai les portes, pressai le bouton de descente et je me ruai sur les talons de la blonde.

Je la rattrapai au moment où elle ouvrait la chambre 22-4454. En passant la porte elle m'aperçut derrière elle. Elle écarquilla ses yeux ronds et fit une embardée. J'avais le 38 de Benno à la main et le pressai sur sa taille nue.

— Pas un mot, dis-je d'un ton badin.

Je refermai la porte d'un coup de talon et posai la valise.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit-elle d'une voix étranglée.

— Asseyez-vous et ne vous énervez pas, dis-je. Il ne vous arrivera rien. Les flics me cherchent et je resterai ici jusqu'à ce qu'ils quittent l'hôtel.

Elle s'assit, les jambes coupées.

Je traînai la valise jusqu'à la fenêtre ouverte et regardai en bas. Il y avait déjà un attroupement devant l'hôtel. Trois voitures de police, toutes sirènes déchaînées arrivaient à toute allure.

— D'ici une dizaine de minutes, dis-je en me tournant vers la fille, les flics vont s'amener ici. Vous ferez ce que vous voudrez. Je suis recherché pour quatre assassinats : un de plus, un de moins, pour moi c'est pareil, mais pour vous, ça ferait une grosse différence. Vous ne m'avez pas vu. Si vous dites un mot de trop, la première balle est pour vous. Compris ?

Elle était hagarde. Elle me faisait pitié, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je restai à la fenêtre, la foule grossissait à vue d'œil. D'autres voitures de police arrivèrent. Les flics se mirent à refouler les gens, pour dégager l'entrée de l'hôtel. Il devait bien y avoir trois mille personnes attroupées et il en arrivait d'autres à chaque instant.

Il y eut un bruit dans le corridor. Un flic tout seul, ça s'entend déjà à cent mètres, mais quand ils sont en force, ils font plus de bruit qu'un troupeau de buffles. Ils allaient de chambre en chambre. Tout dépendait de la blonde, maintenant. Si elle me donnait, j'étais cuit.

— Ils seront ici dans une minute, dis-je, en jouant au dur. Vous savez ce que vous avez à faire.

Et je fis sauter le revolver dans ma main.

Elle restait figée comme une figure de cire, avec des yeux comme des soucoupes. On frappa à la porte. Il y eut un long silence. Je lui désignai la porte avec mon revolver. Elle me regarda, les yeux hors de la tête.

On frappa de nouveau et plus fort.

— Allez-y, chuchotai-je.

J'étais certain qu'elle ne ferait pas ce que je lui avais demandé – et j'avais raison. Elle se mit soudain à hurler et glissa de son fauteuil sur le plancher.

— Ouvrez ! cria une voix.

Et quelqu'un se mit à donner des coups d'épaule dans la porte.

CHAPITRE IV

Cette fois, c'était la fin. Une fois dans leurs pattes, avec Hame pour diriger l'enquête, j'étais mort. Mais ce n'était pas ça qui m'inquiétait. La seule chose qui n'importait, à ce moment-là, c'était l'argent. Puisqu'il ne pouvait plus me servir, je ne voulais pas que Hame mette la main dessus et ma seule préoccupation, c'était de l'en empêcher.

— Ouvrez, Farrar ! Nous savons que vous êtes là ! cria quelqu'un.

De nouveau on flanqua un coup d'épaule dans la porte qui gémit sans céder.

Je me penchai à la fenêtre. Une corniche de trente centimètres de large courait sous les fenêtres. Elle se terminait, au coin de l'immeuble, à vingt mètres, sur ma droite, par une énorme sculpture qui dominait le carrefour. Si j'arrivais jusqu'à cette sculpture, je pourrais m'y abriter des coups de revolver. Cent mètres sous moi, le boulevard grouillait de gens qui me regardaient le nez en l'air. La corniche était étroite et ça me donna un peu le vertige, mais si je restais dans la chambre, je serais descendu dès qu'ils auraient enfoncé la porte.

Ils cognaient toujours. J'enjambai la fenêtre et pris pied sur la corniche, puis j'empoignai la valise et la tirai à moi.

Un énorme grondement d'excitation monta de la foule, mais je ne baissai pas les yeux. Je regardai un moment droit devant moi, le cœur battant et les genoux flageolants. Cette petite promenade aurait déjà été risquée si j'avais eu les mains libres, mais avec la valise qui me déséquilibrerait à chaque pas, ce serait un cauchemar.

Je rassemblai tout mon courage et je me mis à avancer. Les épaules au mur, j'avançais à petits pas comme un danseur de corde, sans essayer d'aller vite, les yeux rivés sur la sculpture. En passant devant une fenêtre, j'éprouvai l'envie de regarder sous moi, mais je résistai : si je le faisais, j'étais fichu. Encore une fenêtre à passer et dix mètres de mur, et je serais enfin au coin de l'immeuble, à la sculpture de pierre. J'étais à moins de cinquante centimètres de la fenêtre quand une tête d'homme y apparut.

Je m'arrêtai court, soufflant entre mes dents serrées.

C'était un homme blond et bronzé, vêtu d'une veste couleur fauve et d'une chemise verte. Il me regarda, béant de stupeur. Très

lentement, pour ne pas perdre l'équilibre, je glissai ma main dans ma poche et en sortis le revolver de Benno.

— Vous allez tomber, dit l'homme d'une voix étranglée de terreur. Vous devriez rentrer.

— Sortez de là et fermez la fenêtre, dis-je en le menaçant de mon revolver.

Il fit un bond en arrière et disparut. La foule se remit à gronder.

Je repartis. En passant devant la fenêtre, je regardai dans la chambre, prêt à tirer. Elle était vide et la porte était ouverte. J'avais encore six ou sept mètres à faire pour être à la sculpture. J'accélérai le mouvement. On cria derrière moi mais je ne me retournai pas. Je m'attendais à recevoir une balle dans le corps, mais rien ne se produisit. J'atteignis enfin le coin de l'immeuble et agrippai solidement une aspérité de la sculpture en évitant toujours de regarder à mes pieds.

Je soufflai un moment, les yeux fixés sur l'immeuble d'en face : à moins de cinquante mètres de moi les fenêtres étaient bourrées de gens qui me regardaient.

— Reste pas là, espèce d'idiot ! me cria un homme. A quoi ça t'avance de faire ça ?

Je posai la valise derrière moi et, toujours agrippé à la sculpture, je commençai à tourner le coin. Une femme se mit à crier. Le grondement de la foule monta vers moi, me submergea. Une fois bien calé, je me penchai, tirai la valise à moi, et la soulevai. L'espace de trois ou quatre secondes, je restai adossé à l'encoignure, le pied Calé dans un creux, la main gauche crispée sur une moulure, la valise se balançant dans le vide au bout de mon bras droit. Son pied compromettait mon équilibre, mais je ne tombai pas. Aux fenêtres d'en face, les gens hurlaient.

Puis, lentement, centimètre par centimètre, je me glissai dans le creux pratiqué entre les deux motifs de pierre qui ornaient le coin de l'immeuble. Ce fut long, et, à plusieurs reprises, je crus que je n'y arriverais pas. Sans la valise, ça n'aurait pas été difficile, mais je n'avais qu'une main libre et c'était terrifiant. Je ne sais vraiment pas comment j'arrivai à me loger dans le creux. Une fois là-dedans, j'étais un peu plus au large que sur la corniche, et surtout personne ne pouvait m'atteindre, ni d'un côté ni de l'autre.

J'étais tellement épuisé que je dus m'asseoir, le dos appuyé à la pierre, les jambes dans le vide. Pour la première fois depuis que j'avais mis les pieds sur la corniche, je baissai les yeux.

Roosevelt Boulevard et Océan Boulevard grouillaient de gens qui me regardaient. De mon perchoir, la foule avait l'air d'un tapis blanc à carreaux. Je distinguais les silhouettes minuscules des flics qui

essayaient vainement de disperser la foule. La circulation était bloquée sur un kilomètre et les voitures klaxonnaient toutes ensemble. Je vis des gens quitter leurs autos et venir à pied à l'hôtel.

D'ici quelques minutes les flics essaieraient de m'attraper au lasso ou bien un poulet particulièrement gonflé s'attacherait et viendrait s'emparer de moi. Je n'en avais plus pour longtemps. Mais je n'avais pas à me plaindre, j'avais deux cent cinquante mille dollars à portée de la main et à mes pieds cinq ou six mille personnes n'avaient d'yeux que pour moi, pour moi seul. Je n'avais pas à hésiter.

J'ouvris la valise et j'en sortis une liasse de billets de cent dollars. J'arrachai l'élastique et lançai le paquet. Les billets s'éparpillèrent et tombèrent en tournoyant comme un petit nuage qui se déchire.

La foule regardait descendre les billets. Ils mirent longtemps pour arriver en bas. Un homme bondit pour en attraper un. La foule comprit alors que c'était de l'argent et poussa une clameur si énorme qu'elle sembla secouer les maisons et que l'air en trembla. Un homme se pencha à une fenêtre et hurla :

— Il jette du fric !

Maintenant j'allais à toute allure : je faisais sauter les élastiques, je lançais les billets, je sortais d'autres liasses, et je recommençais.

Les fenêtres de l'immeuble d'en face se dégarnirent rapidement. Ceux qui estimaient tout à l'heure être aux premières loges, se ruaient maintenant dans les ascenseurs pour profiter de cette pluie d'or.

Eh bien ! moi qui m'étais toujours promis si je palpais la grosse galette de la dépenser à la pelle, je tenais ma promesse, et j'en ressentais une jubilation intense. En cette minute, j'étais l'homme le plus puissant de la terre.

Ce qui se passait en dessous de moi, défiait l'imagination. Les gens se battaient, se piétinaient, se griffaient en hurlant. Les flics eux-mêmes, jouaient du bâton blanc pour attraper les billets qui flottaient en l'air. Le vent les éparpillait très loin, dans toutes les directions. Je vis des gens se battre jusque sur la plage. Je vis une fille fourrer des billets froissés dans son décolleté, et une vieille qui aurait pu être sa grand-mère, lui déchirer le devant de sa robe pour lui reprendre l'argent.

Un homme qui tenait une poignée de billets était coincé contre une voiture par quatre femmes qui lui tapaient dessus à coups de sac à main. Un policier essayait de relever une femme couchée à plat ventre sur le trottoir et qui beuglait comme une sirène.

Je posai les cinquante dernières liasses sur mes genoux, arrachai tous les élastiques et les lançai dans le vide. Puis je m'adossai au mur et les regardai voleter vers la foule en délire.

Je haletais et je ruisselais de sueur. J'aurais supporté de revivre tous mes emmerdements rien que pour ces dix minutes de folle puissance.

De l'autre côté de la rue, à ma hauteur, quelque chose bougea. Les fenêtres d'en face étaient toutes inoccupées, sauf une. A trente mètres de moi un homme parut à une fenêtre, il portait un complet sombre et un chapeau blanc. C'était Pepi. Il me sourit et leva le bras pour me montrer le 45 qu'il tenait.

Je jetai un coup d'œil sur la corniche. Un grand flic s'avavançait vers moi, la figure mondée de sueur, les yeux exorbités, un revolver à la main.

Je regardai Pepi. Il était appuyé à l'encadrement de la fenêtre, le revolver braqué sur ma poitrine et la figure tordue pour viser. Il prenait son temps, il savourait cette minute tant attendue où il allait payer une vieille dette.

Il tira, et je me jetai de côté. La balle traversa ma manche et je sortis le revolver de Benno de ma poche. Je tirai en même temps que lui, mon coup partit un quart de seconde avant le sien, et je vis apparaître une tache rouge en plein milieu de son front. Au même instant, j'eus l'impression de recevoir un coup de pied de cheval en pleine poitrine. J'agrippai la corniche et regardai Pepi s'écrouler.

J'avais du sang dans la bouche. Je me sentis glisser. Je ne pouvais rien faire. J'entendis vaguement gronder la foule. Ça me rappela les rugissements des lions à qui j'avais jeté Reisner. J'essayai de ne pas penser à Reisner. J'essayai de penser à Ginny. Mais avant d'avoir pu former l'image de sa figure, je sombrai dans la nuit et le silence.

**Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 28 avril 1978.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1978.
N° d'édition : 23636.
Imprimé en France.
(761)**

{1} *Fox* : renard.